

Images de **L'HISTOIRE DE FRANCE**

(1789 ~ 1919)

par André Castelot



**FIGURINE
PANINI**

Si les Français ignorent, dit-on, la géographie, ils semblent se passionner pour l'histoire, à en juger par les nombreuses publications et émissions télévisées qui lui sont consacrées. Une passion bien compréhensible car se pencher sur l'histoire de France, ce n'est pas seulement se plonger dans le passé, c'est aussi enrichir et expliquer le présent, notre présent: cette France où nous vivons, ces Français que nous sommes, c'est l'histoire qui les a façonnés au cours des siècles, parfois lentement, parfois avec des accélérations brutales. Nous en sommes les héritiers et, déjà, les acteurs.

C'est ainsi qu'en vous enseignant les événements qui ont donné à la France son visage actuel, vos maîtres vous transmettent les connaissances indispensables à la compréhension de notre civilisation et de notre temps.

Par le texte et par l'illustration, l'album que nous vous présentons aujourd'hui se propose d'être un complément à l'enseignement qui vous est dispensé. Si, pour le texte, nous avons fait appel à André Castelot, c'est que parmi les historiens actuels, il est l'un de ceux qui savent le mieux faire revivre les événements et les hommes, restituer un climat historique et, par le biais parfois de l'anecdote, nous aider à mieux saisir la signification des faits et leurs causes réelles: un très grand talent d'écrivain au service d'une immense érudition.

Pour les «images», nous avons tout naturellement puisé dans le riche patrimoine de nos musées, bibliothèques, archives et collections privées: que tous soient remerciés ici. L'histoire de France a en effet constamment inspiré nos artistes, maîtres en renom ou naïfs imagiers populaires.

Nous avons choisi, enfin, de vous présenter en premier la période allant de 1789 à 1919: plus proche de nous, elle est aussi particulièrement animée et importante, puisqu'elle a vu la république succéder à la monarchie, et connu l'épopée napoléonienne.

Avons-nous eu raison? Qu'en pensez-vous? Qu'en pensent vos parents et vos enseignants? Favorables ou critiques, vos commentaires nous seront précieux et nous espérons que vous serez très nombreux à nous écrire.

Les collections «PANINI» se complètent toujours

Pour compléter ta collection, écris à **FRANCE-IMAGES - B.P. 25 - 06021 NICE CEDEX** de la façon suivante:

Prends une feuille de papier, divise-la en deux parties: à gauche, inscris le nom de ta collection et les numéros des vignettes manquantes (**40 maximum**); à droite, ton nom, prénom, âge, adresse exacte, ta ville et le code postal. Ensuite, mets ta demande sous enveloppe affranchie, avec **0,20 Frs par vignette demandée** et **2,50 Frs pour frais de port**.

Ta commande est payable par chèque bancaire, chèque postal, mandat-lettre (à l'ordre de FRANCE-IMAGES), ou timbres, **A L'EXCLUSION DE TOUT AUTRE MODE DE PAIEMENT. N'ENVOIE JAMAIS D'ARGENT LIQUIDE!**

N.B.: En cas de non-réception de tes vignettes après un mois, adresse une lettre à notre **SERVICE RECLAMATION**, en n'omettant pas d'y mentionner ton nom, prénom, adresse complète, sans oublier le nom de ta collection et les numéros qui te manquent.

INDEX DES ILLUSTRATIONS

En couverture: «Le 28 juillet 1830 - La Liberté guidant le peuple», par Delacroix (détail du n° 234-235). Musée du Louvre. Cliché des Musées Nationaux, Paris.

Page 1: «Le ramassage du foin», par Hackert. Musée Marmottan. Photothèque Groupe Presses de la Cité, Paris. Photo J. Da Cunha.

N° 1: «Les Etats Généraux». Photothèque Edizioni Panini, Modène.

N° 2/5: «Le serment du Jeu de Paume», par David. Musée du Louvre. Cliché des Musées Nationaux, Paris.

N° 6: «La prise de la Bastille». Photothèque Edizioni Panini, Modène.

N° 7: «Portrait de Latude», par Vestier. Musée Carnavalet, Paris. Photo Lauros-Giraudon.

N° 8-9: «A l'Assemblée Nationale, la nuit du 4 août». Gravure de Helman. Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale, Paris. Photo Bulloz.

N° 10/12: «A Versailles, à Versailles!». Estampe révolutionnaire. Musée Carnavalet. Photo Bulloz.

N° 13: «Vue du Champ-de-Mars: Fête de la Fédération». Musée Carnavalet. Photo J.-L. Charmet.

N° 14: «Retour de la famille royale à Paris, le 25 juin 1791». Estampe. Musée Carnavalet. Photo Bulloz.

N° 15: «Rouget de Lisle chantant la Marseillaise chez Dietrich», par Pils. Musée de Strasbourg. Photo Lauros-Giraudon.

N° 16: «Au palais des Tuileries, Louis XVI boit à la santé des sans-culottes, le 20 juin 1792». Gravure. Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale. Photothèque Groupe Presses de la Cité, Paris.

N° 17-18: «La prise du palais des Tuileries, 10 avril 1792». Musée de Versailles. Cliché des Musées Nationaux, Paris.

N° 19: «Bataille de Valmy» (détail). Ecole française du XVIIIe siècle. Musée de Versailles. Photo Bulloz.

N° 20: «La famille royale se promenant dans les jardins du Temple». Gravure. Musée Carnavalet. Photothèque Groupe Presses de la Cité.

N° 21: «Louis XVI au Temple», par Ducreux. Musée Carnavalet. Photo Giraudon.

N° 22: «Le roi Louis XVI monte à l'échafaud». Photothèque Edizioni Panini, Modène.

N° 23-24: «Portrait de Louis XVII». Dessin, école française fin XVIIIe siècle. Photothèque Plon-Perrin.

N° 25/28: «La Garde Nationale part pour l'armée, septembre 1792». Musée de Versailles. Photo Bulloz.

N° 29: «Mariage républicain». Musée Carnavalet. Photo J.-L. Charmet.

N° 30: Timbre français à 1 franc. Photo Gérard Cron, Nice.

N° 31: «Marie-Antoinette en costume de veuve à la Conciergerie, en 1793», par Kucharsky. Musée de Versailles. Cliché des Musées Nationaux, Paris.

N° 32: «Portrait de Danton», par Mme Charpentier. Musée Carnavalet. Photo Giraudon.

N° 33: «Marat mort», par David. Musée de Versailles. Cliché des Musées Nationaux, Paris.

N° 34/36: «Fête de l'Etre Suprême au Champ-de-Mars, 20 prairial, An II». Gravure. Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale. Photothèque Plon-Perrin.

N° 37: «La Terreur: l'appel des condamnés à la Conciergerie». Photothèque Edizioni Panini, Modène.

N° 38: «Portrait de Robespierre». Photothèque Edizioni Panini, Modène.

N° 39-40: «La nuit du 9 au 10 Thermidor, An II», par Tassaert. Musée Carnavalet. Photo Lauros-Giraudon.

N° 41: «Pacification de la Vendée, 20 avril 1795, par les généraux Cauclaux et Hoche». Gravure. Musée Carnavalet. Photo Lauros-Giraudon.

N° 42: «Prise de la flotte hollandaise». Gravure. Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale. Photo B.N.

N° 43: «Fête populaire sous la Révolution». Gravure. Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale. Photo B.N.

N° 44: «Napoléon au siège de Toulon en 1793». Image Pellerin à Epinal. Photo Giraudon.

N° 45: «Journée du 13 Vendémiaire». Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale. Photo B.N.

N° 46: «Bonaparte Général en chef de l'armée d'Italie», par Bacler d'Albe. Château de Malmaison. Photo Giraudon.

N° 47-48: «La traversée du Pont de Lodi». Photothèque Plon-Perrin.

N° 49-50: «Bonaparte au pont d'Arcole», par Gros. Musée du Louvre. Photothèque Plon-Perrin. Cliché des Musées Nationaux, Paris.

N° 51-52: «Bataille de Rivoli: gagnée par le général Bonaparte», par Philippoteaux. Cliché des Musées Nationaux, Paris.

N° 53: «Traité de Campo-Formio: Bonaparte renverse le cabaret de porcelaine». Lithographie. Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale. Photothèque Groupe Presses de la Cité.

N° 54: «Bonaparte reçu membre de l'Institut». Lithographie. Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale. Photo B.N.

N° 55/58: «Bataille des Pyramides», par le baron Lejeune. Musée de Versailles. Photothèque Plon-Perrin.

N° 59: «Bonaparte et le pacha du Caire». Gravure. Photo Groupe Presses de la Cité.

N° 60-61: «Les pestiférés de Jaffa», par Gros. Musée du Louvre. Cliché des Musées Nationaux, Paris.

N° 62-63: «Bataille d'Aboukir, 25 juillet 1799», par Gros. Musée de Versailles. Cliché des Musées Nationaux, Paris.

N° 64-65: «Bonaparte au Conseil des Cinq-Cents à Saint-Cloud», par Bouchot. Musée de Versailles. Cliché des Musées Nationaux.

N° 66: «Séance du corps législatif à l'Orangerie de Saint-Cloud, le 19 Brumaire, An VIII». Photothèque Plon-Perrin.

N° 67-68: «Bonaparte Premier consul, entre Lebrun et Cambacérès», par A. Couder. Photothèque Plon-Perrin. Cliché Holzappel.

N° 69: «Le palais et le jardin des Tuileries en 1757», par N.-J. Raguenet. Musée Carnavalet. Photo Lauros-Giraudon.

N° 70: «Passage du Grand Saint-Bernard». Photothèque Edizioni Panini, Modène.

N° 71: «Bataille de Marengo». Photothèque Edizioni Panini, Modène.

N° 72-73: «Portrait de Joséphine à la Malmaison». Photothèque Plon-Perrin.

N° 74-75: «L'attentat de la rue Saint-Nicolas». Photo Roger-Viollet.

N° 76: «Revue du Quintidi dans la cour des Tuileries». Gravure, d'après Bailly. Photothèque Plon-Perrin.

N° 77-78: «Portrait de Napoléon», par Gérard. Photothèque Plon-Perrin.

N° 79-80: «Première distribution des croix de la Légion d'Honneur dans la cour des Invalides, 14 juillet 1804», par Debrét. Musée de Versailles. Cliché des Musées Nationaux, Paris.

N° 81: «Projet pour le débarquement en Angleterre». Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale. Photothèque Groupe Presses de la Cité. Photo B.N.-Plon.

N° 82: «Le duc d'Enghien dans le fossé de Vincennes», par J.-P. Laurens. Musée Condé, Chantilly. Photo Lauros-Giraudon. S.P.A.D.E.M., Paris.

N° 83-84: «Entrevue de Napoléon et de Pie VII dans la forêt de Fontainebleau», par J.-L. Demarne. Photothèque Plon-Perrin.

N° 85: «Napoléon» (esquisse pour le «Sacre»). Dessin de David. Musée Frédéric Masson, Bibliothèque Thiers. Photothèque Groupe Presses de la Cité.

N° 86/89: «Sacre de Napoléon 1er à Notre-Dame de Paris par le pape Pie VII», par J.-L. David. Photothèque Plon-Perrin.

N° 90: «Napoléon se fait nommer roi d'Italie». Photothèque Edizioni Panini, Modène.

N° 91/94: «Napoléon 1er», par J.-L. David. Collection particulière. Photothèque Plon-Perrin. Photo E. Hubert.

N° 95-96: «Napoléon visitant un bivouac avant la bataille d'Austerlitz, le 1er décembre 1805», par le baron Lejeune. Musée de Versailles. Cliché des Musées Nationaux, Paris.

N° 97: «La bataille de Trafalgar». Photothèque Edizioni Panini, Modène.

N° 98: «Bivouac de Napoléon». Lavis de Benjamin Zix. Bibliothèque Nationale. Photo B.N.

N° 99-100: «Bataille d'Iéna gagnée par l'empereur Napoléon, 14 octobre 1806», par H. Vernet. Musée de Versailles. Cliché des Musées Nationaux, Paris.

N° 101-102: «Entrée de Napoléon à Berlin le 27 octobre 1806», par Meynier. Musée de Versailles. Photothèque Plon-Perrin. Photo J. Da Cunha.

N° 103-104: «Attaque du cimetière d'Eylau le 7 février 1807», par S. Fort. Musée de Versailles. Photothèque Groupe Presses de la Cité. Photo J. Da Cunha.

N° 105: «Inauguration de la colonne Vendôme, le 15 août 1810». Gravure. Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale. Document Groupe Presses de la Cité, Paris.

N° 106: «Le grenadier de la Garde», par Charlet. Musée du Louvre. Photo Giraudon.

N° 107-108: «Bataille de Friedland». Musée Carnavalet. Photo Bulloz.

N° 109-110: «Entrevue de l'empereur des Français et de l'empereur de Russie». Gravure populaire. Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nat. Photo Lauros-Giraudon.

N° 111-112: «Dos de Mayo, 1808», par Goya. Musée du Prado, Madrid. Photothèque Plon-Perrin.

N° 113/116: «Capitulation de Madrid, 4 décembre 1808», par Gros. Musée de Versailles. Cliché des Musées Nat., Paris.

N° 117: «La mort du maréchal Lannes», par Gros. Musée de la Légion d'Honneur, Paris. Photo Lauros-Giraudon.

N° 118-119: «Bataille de Wagram», par H. Vernet. Musée de Versailles. Photo Bulloz.

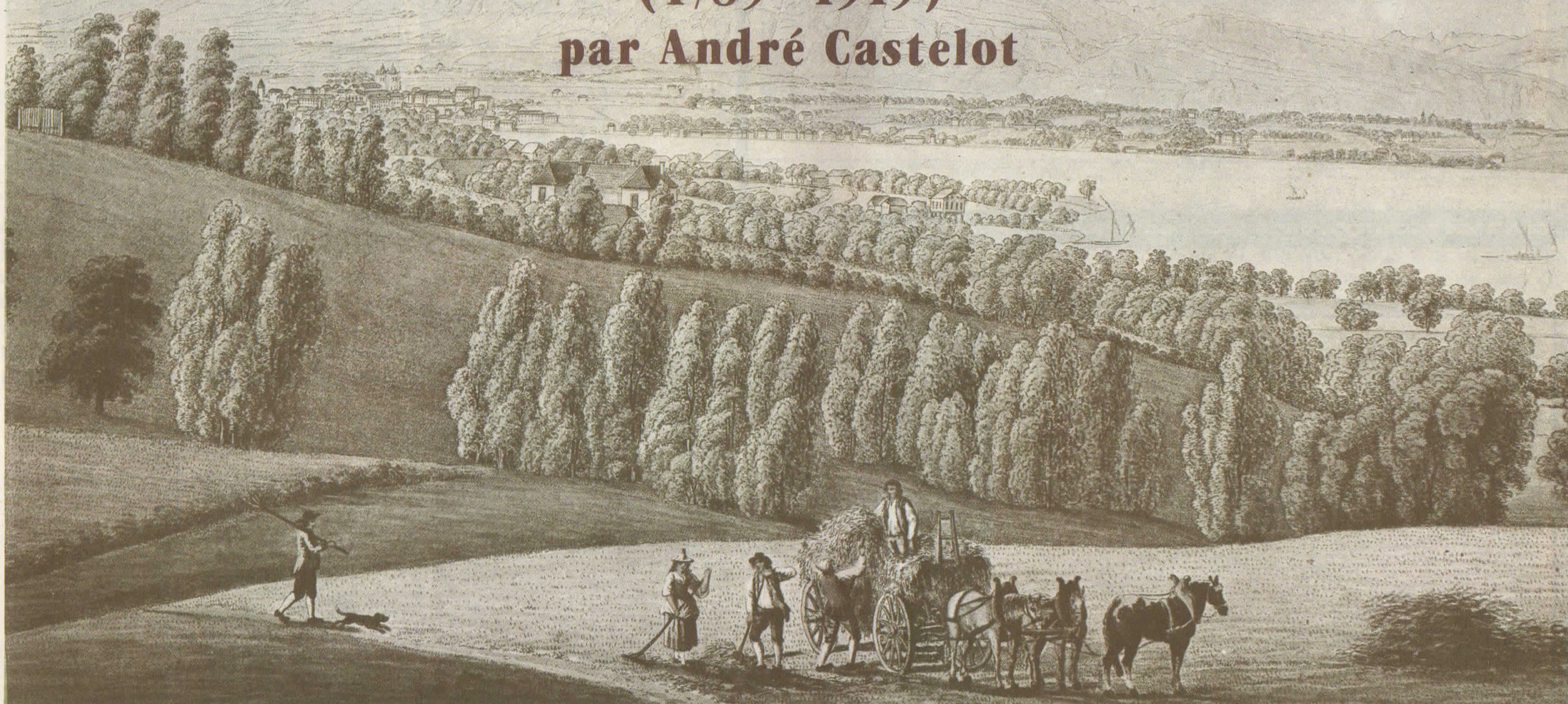
N° 120: «Revue passée par l'empereur à Schönbrunn». Gravure. Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale. Photo B.N.

(Suite en page 3 de couverture)

Images de L'HISTOIRE DE FRANCE

(1789 ~ 1919)

par André Castelot



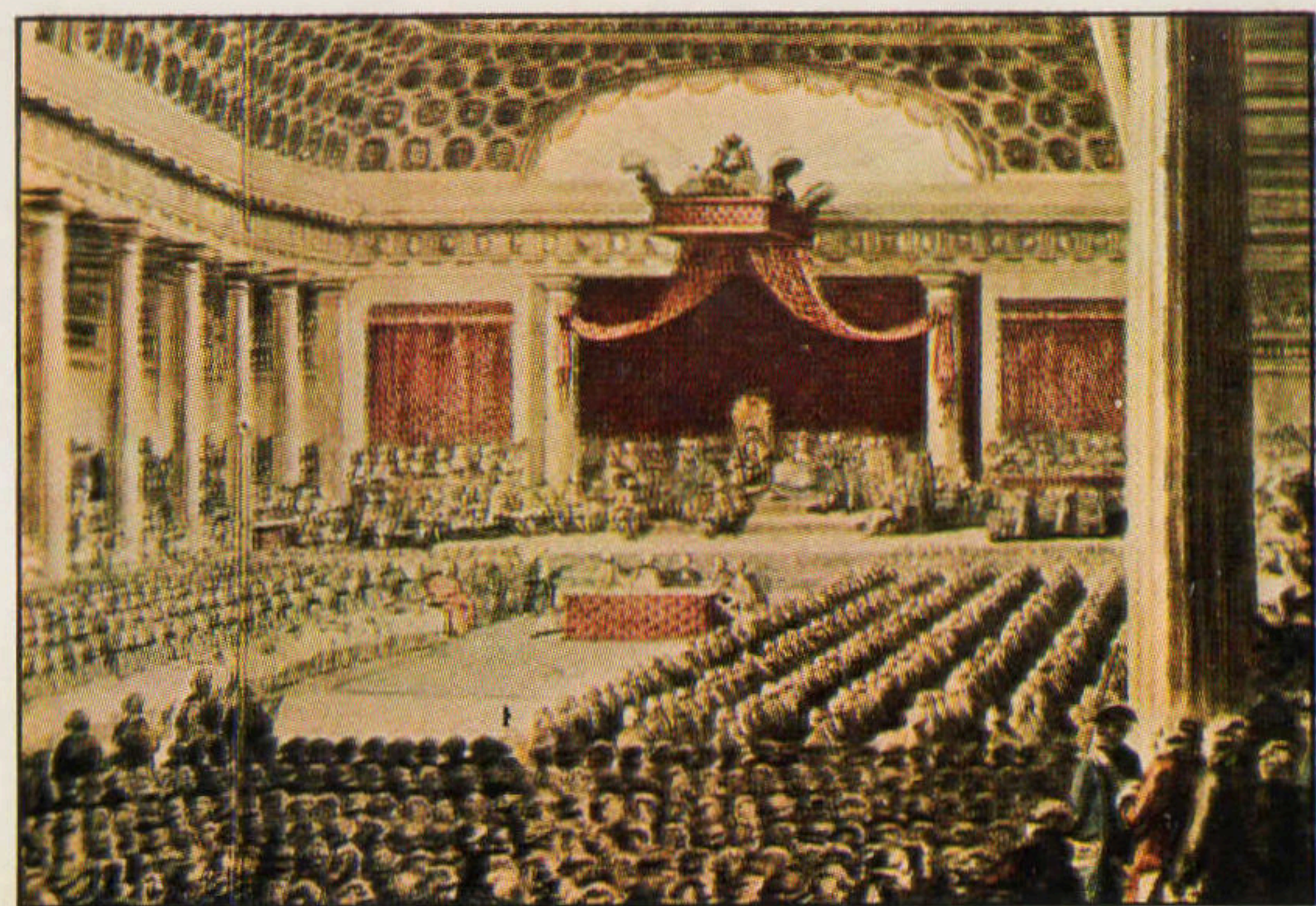
André Castelot: Images de L'HISTOIRE DE FRANCE 1789-1919

chapitre I	LA RÉVOLUTION 5 mai 1789 - 23 janvier 1795 La Monarchie dépose son bilan et la Liberté prend son vol	2
chapitre II	NAPOLÉON BONAPARTE ENTRE DANS L'HISTOIRE 5 octobre 1795 - 4 décembre 1804 De Vendémiaire au Sacre impérial	8
chapitre III	L'EMPEREUR D'OCCIDENT 26 mai 1805 - 7 septembre 1812 De la couronne de fer d'Italie à la bataille de la Moscova	14
chapitre IV	L'AIGLE FRAPPÉ À MORT 14 septembre 1812 - 15 juillet 1815 De l'incendie de Moscou à Waterloo, et au départ pour Sainte-Hélène	20
chapitre V	LE RETOUR DES LIS 7 décembre 1815 - 24 février 1848 De la mort du maréchal Ney à la chute de Louis-Philippe	25
chapitre VI	LE SECOND EMPIRE 24 janvier 1848 - 1er septembre 1870 Des barricades à Sedan	32
chapitre VII	TROISIÈME RÉPUBLIQUE 4 septembre 1870 - 14 juillet 1919 De la proclamation de la République au défilé de la Victoire	41

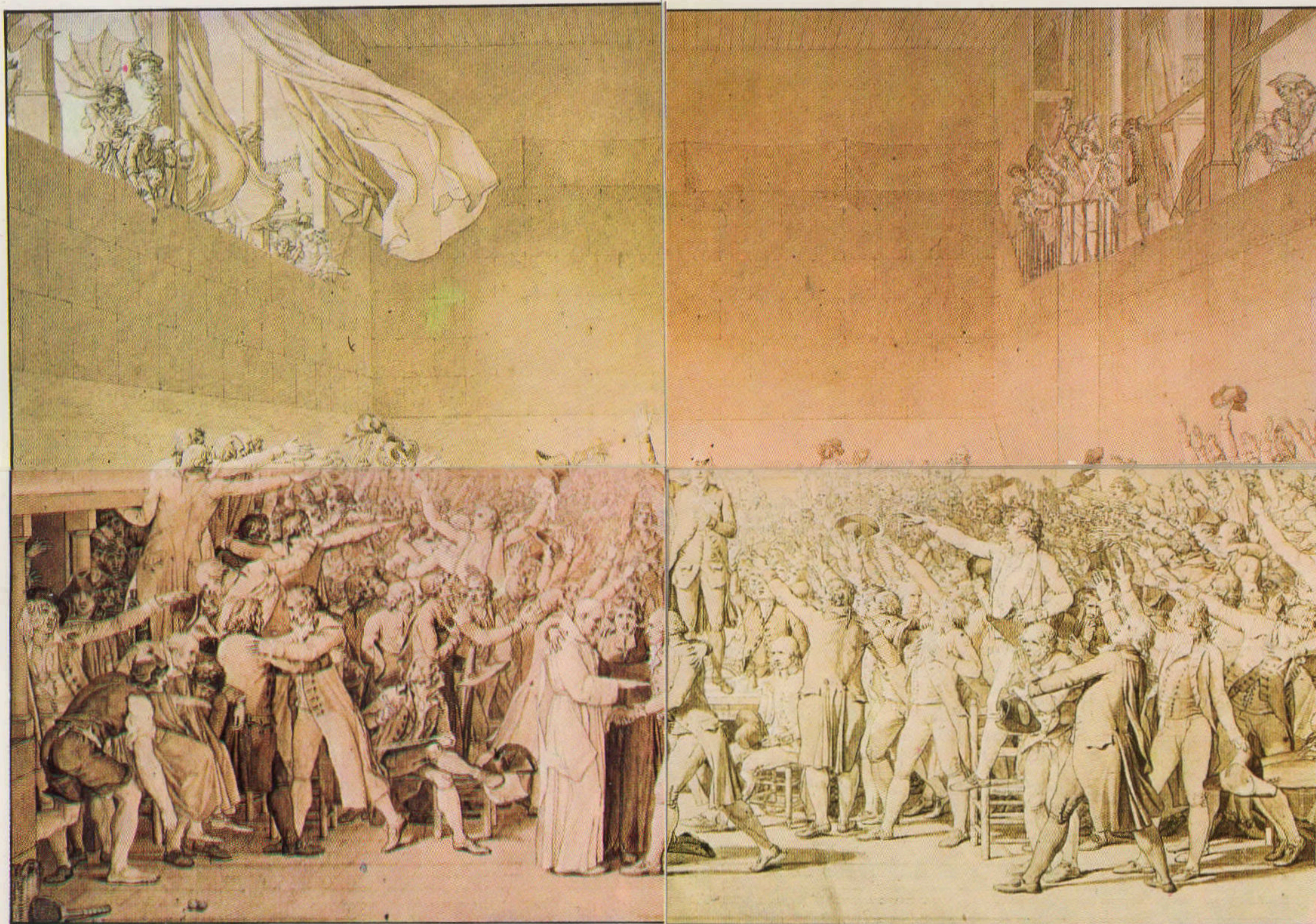
La Révolution

1789-1919: cent trente années où vont se déchaîner les passions, cent trente années où la Liberté prendra à plusieurs reprises son vol, comme nous le montre la peinture ornant la couverture de cet album. Cent trente années où alterneront les règnes, les victoires, les défaites et les révolutions. Cent trente années où étincelleront les plus grands noms de notre Histoire, les plus nobles et belles réalisations aussi...

Vous les retrouverez tout au long de cet album, de page en page, d'image en image.



1 - A Versailles, le 5 mai 1789, les derniers rois de France assistent à la cérémonie de l'ouverture des Etats généraux. Louis XVI, Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe et le jeune duc d'Angoulême qui, à Rambouillet, un jour de 1830, sera, durant trois minutes, le roi le plus inconnu des écoliers de l'avenir: le roi Louis XIX de France! Le duc d'Orléans, qui enverra Louis XVI à l'échafaud, est assis à sa place de député de la Noblesse.



2/5 - Alors que le roi chasse le cerf au Butard, les députés, trouvant la salle des Menus-Plaisirs fermée, cherchent un nouveau lieu de séance. Sur les propositions du docteur Guillotin qui, un jour, inventera la guillotine, ils se rendent à la salle du Jeu de Paume; c'est le célèbre serment: l'Assemblée affirme son droit de délibérer «partout où les circonstances l'exigeront jusqu'à ce que la Constitution du royaume soit établie et affermie sur des fondations solides.»

Le 22 juin 1789, ce n'est pas le «rang d'oignon», mis au point par le maître des cérémonies d'Henri III, le baron d'Oignon, qui préside au placement des députés. Le jeune Dreux-Brézé, tout froufrou de plumes, introduit les membres de la Noblesse et du Clergé par la grande porte tandis que les députés du Tiers patagent dans la boue en attendant de pouvoir pénétrer dans la salle par une entrée presque dérobée qui leur a été concédée.

A la fin de la cérémonie, Louis XVI a ordonné aux trois Ordres de délibérer séparément; il n'a pas convoqué une Assemblée nationale, mais des Etats généraux... Necker, qui a fait savoir publiquement son sentiment, n'assiste pas à la séance. Louis XVI, entouré de sa femme et des princes, joue au despote aveugle: les arrêtés du 17 juin concernant les impôts n'ont aucune valeur, les dîmes et les droits seigneuriaux seront maintenus: «Si par une fatalité loin de ma pensée, conclut le roi, vous m'abandonniez dans une si belle entreprise, seul je ferais le bien du peuple, seul je me considérerais comme son véritable représentant...» Autrement dit: je n'hésiterai pas à dissoudre les Etats généraux.

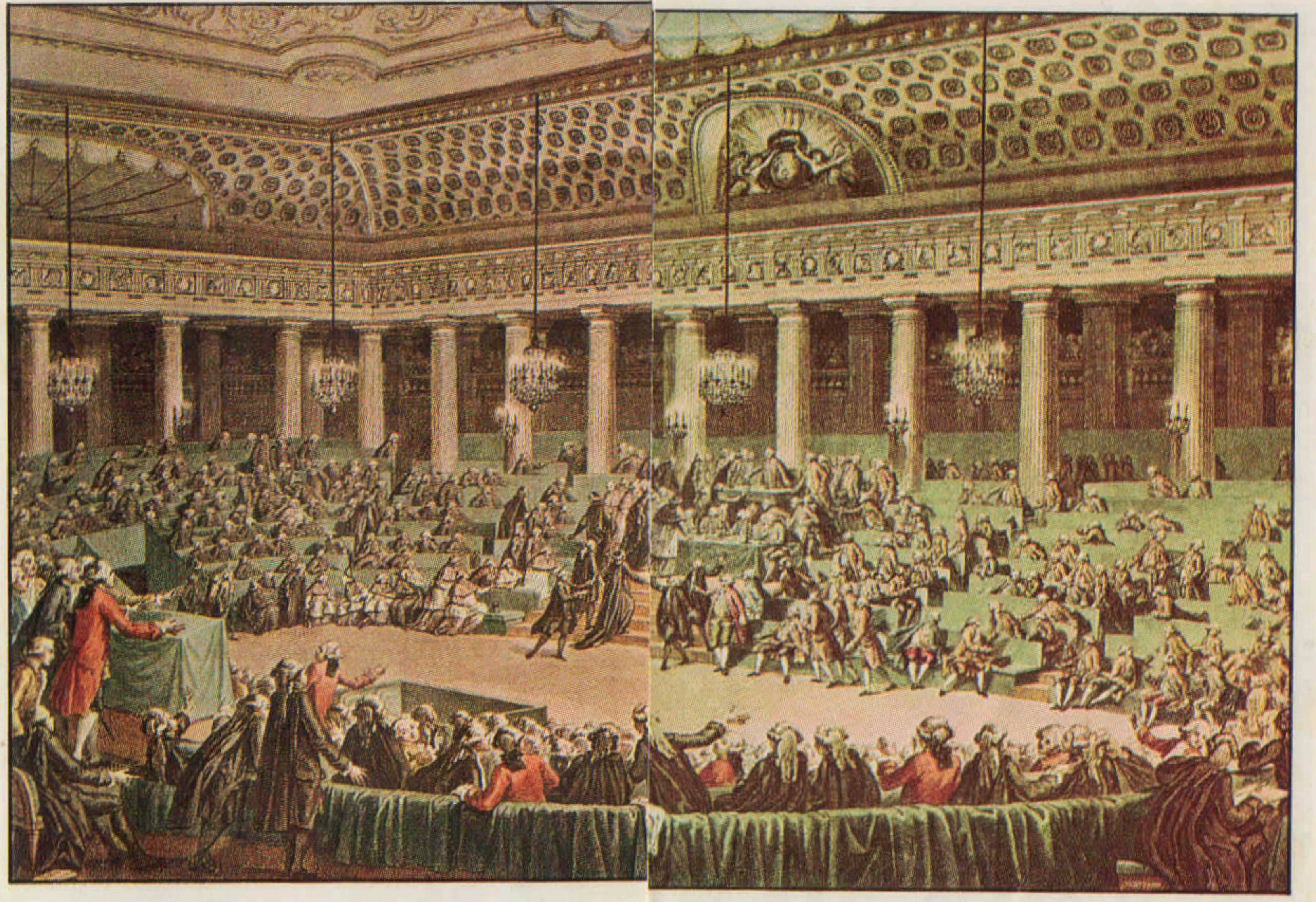
Avant de quitter la salle, suivi de la reine triomphante, Louis a ordonné aux trois Ordres de se séparer et d'aller délibérer dans leur chambre respective... mais personne ne bouge.



6 - 14 juillet 1789: les Parisiens prennent la Bastille. Cette nuit-là, le roi est réveillé en sursaut. Le grand-maître de sa garde-robe — le duc de La Rochefoucauld-Liancourt — est là, à son chevet: «Sire, la Bastille est prise.» — «Prise?» demande Louis XVI, mal réveillé. «Oui, sire, par le peuple. Le gouverneur a été assassiné. On porte sa tête sur une pique par toute la ville.» — «Mais c'est une révolte?» — «Non, sire, c'est une révolution!»



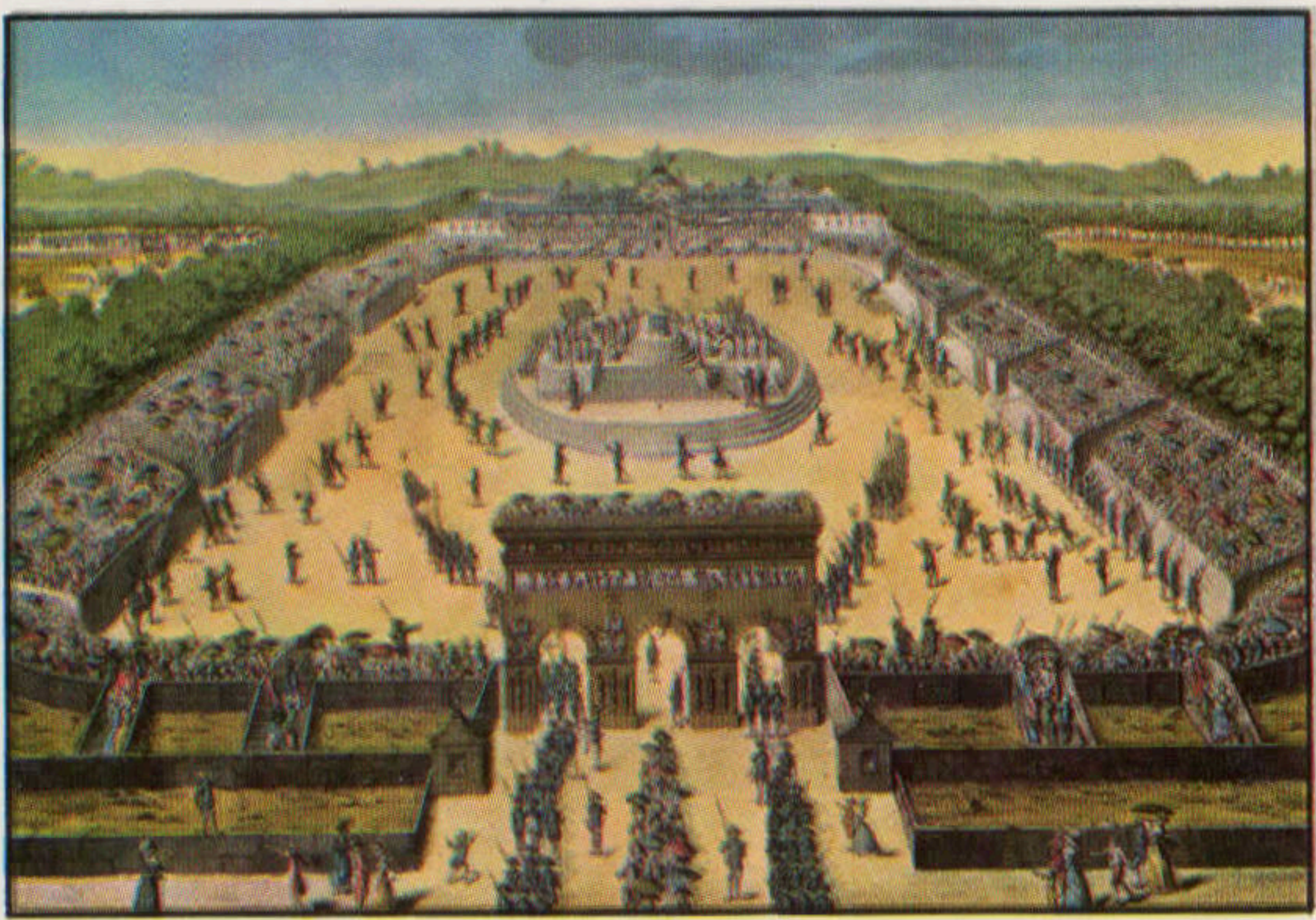
7 - On démolit la Bastille. Au milieu de la poussière, un homme fait visiter la célèbre forteresse, où il paraît être comme chez lui. Il y a été enfermé à deux reprises durant ses 35 ans de captivité. Cet homme, c'est Latude; nous le voyons ici avec l'échelle de corde qui lui permit jadis de s'évader.



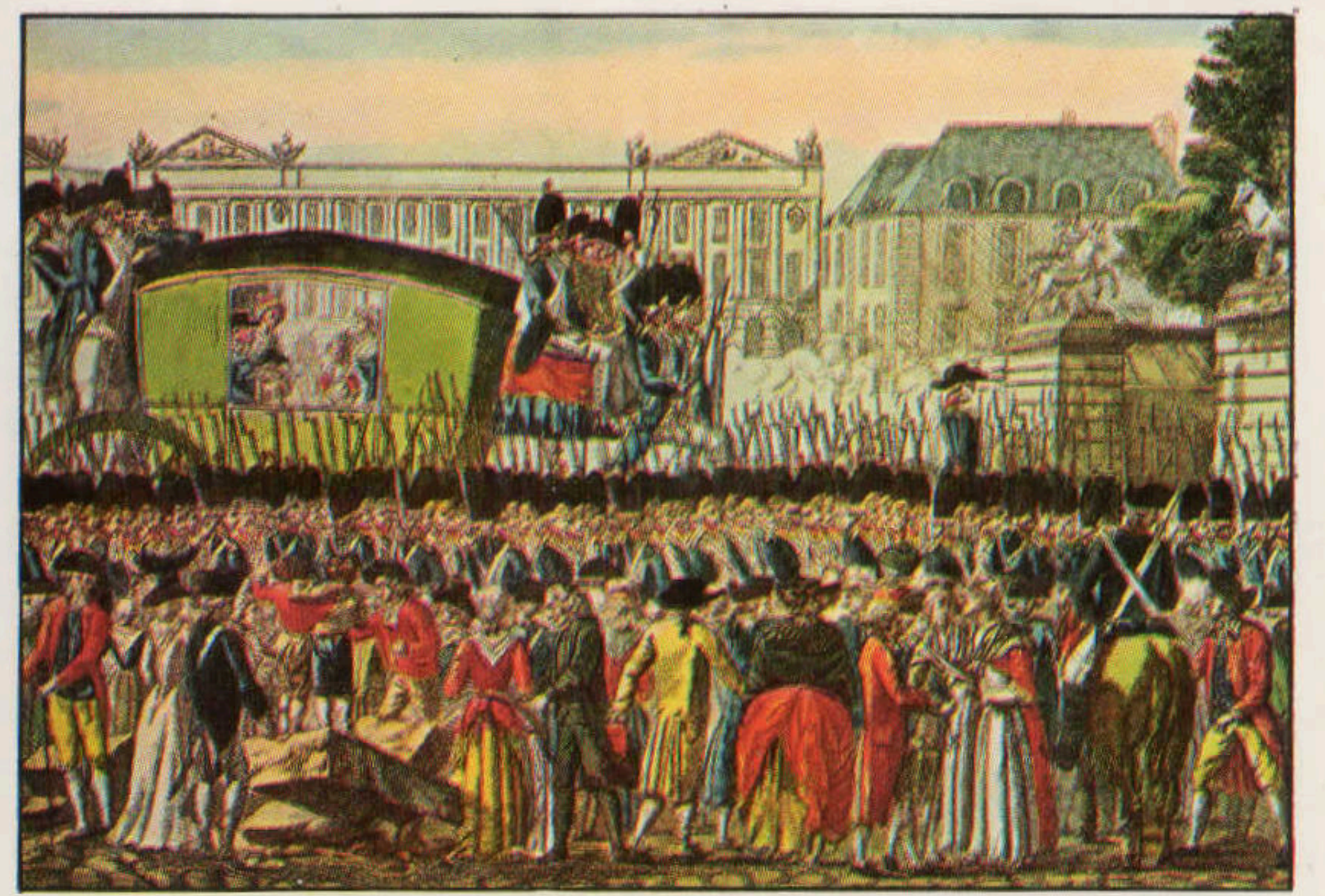
8-9 - A la séance de l'Assemblée, pendant la nuit du 4 août, chacun sacrifie allégrement le bien de son voisin. L'évêque Lubersac propose la suppression du droit exclusif de chasse: «L'évêque nous ôte la chasse, murmure le duc du Châtelet, Nemrod fameux, je vais lui ôter ses dîmes...» On abolit les colombiers, les garennes, les juridictions seigneuriales et le peu qui reste encore du servage. A trois heures du matin, la vieille France s'est effondrée. Après cette nuit de délire, l'armature même du pays est à terre.



10/12 - Le pain manque à Paris — et, le 5 octobre 1789, les Parisiennes marchent sur Versailles pour ramener la famille royale dans la capitale: «Le boulanger, la boulangère et le petit mitron.» Dans le cortège on voit même des hommes déguisés en femmes. Il ne s'agit pas ici d'une légende; il existe pour cette journée et celle du lendemain 392 dépositions qui sont unanimes sur ce point.



13 - La Fête de la Fédération est une des plus belles journées de notre Histoire. Au Champ-de-Mars, ce premier «14 juillet» est un extraordinaire spectacle. 400.000 personnes écoutent la messe que Talleyrand célèbre au son des trompettes et des tambours. Cette foule immense est assise sur des gradins que 200.000 Parisiens ont construits eux-mêmes. Le soir on dansera, on s'embrassera et l'on s'imaginera que la Révolution était terminée. Elle commençait à peine...



14 - La famille royale, qui avait tenté de fuir Paris, a été arrêtée à Varennes, et est ramenée dans la capitale. Une poussière âcre, épaisse, tourbillonnante, s'engouffre par les vitres baissées, couvrant la robe de la reine et l'habit brun peluché du roi d'une couche blanchâtre, se mêlant à la sueur et dessinant des rigoles noires sur le visage des pauvres gens, qui sont à cent mille lieues de comprendre le motif de toute cette haine.



15 - C'est à Strasbourg que Rouget de Lisle compose et chante pour la première fois son *Chant de guerre pour l'armée du Rhin* — qui deviendra la *Marseillaise* —, puisque la France a déclaré la guerre à l'Autriche. Le dimanche suivant, pour la première fois, la musique de la Garde nationale joue le nouvel hymne pour accueillir le bataillon de volontaires du département de Rhône-et-Loire. En défilant au rythme des cuivres et des tambours, l'un des volontaires murmure: «Qu'est-ce donc que ce diable d'air-là, on dirait qu'il a des moustaches!»



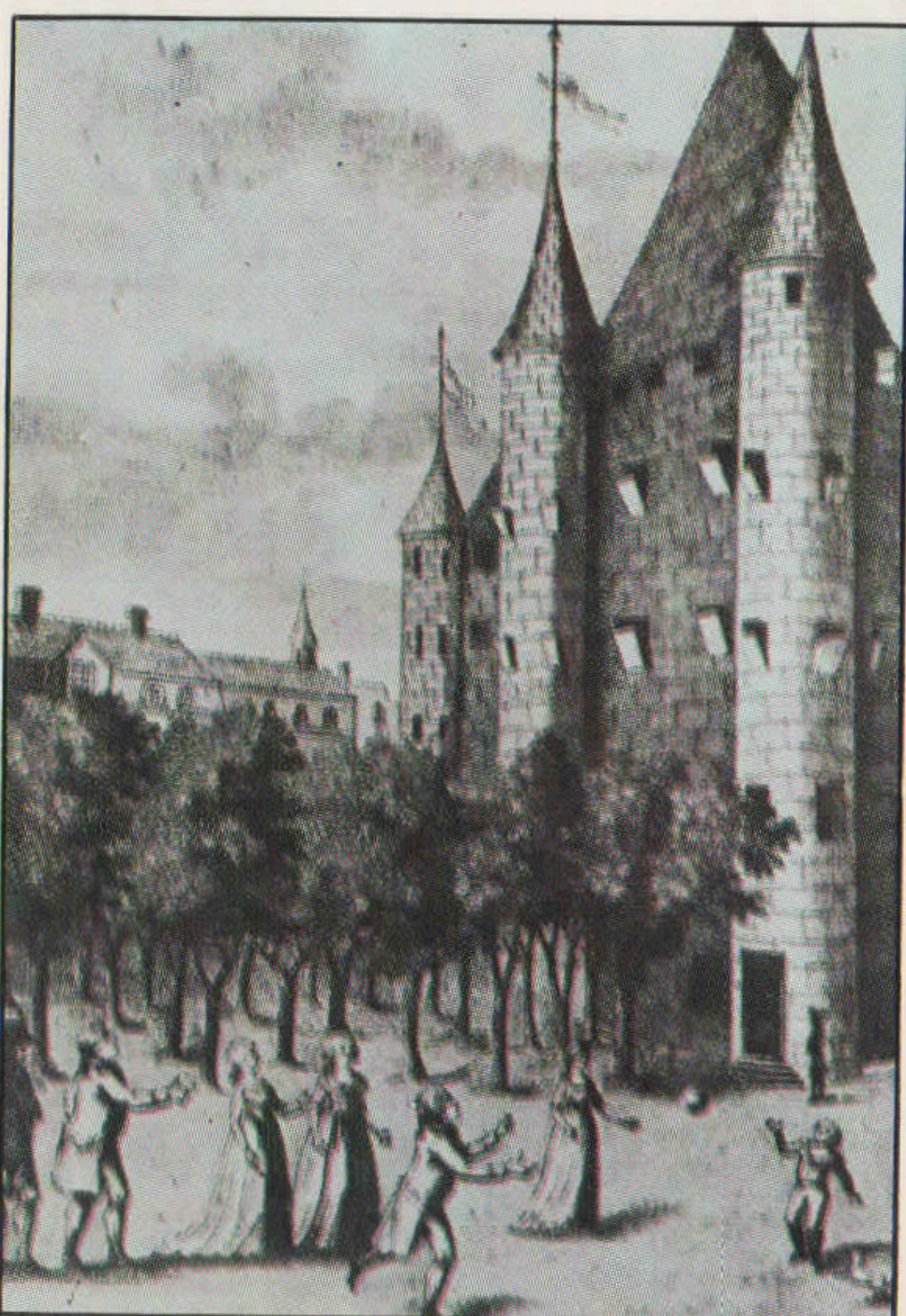
16 - Le 20 juin 1792, la foule envahit les Tuileries et tend au roi un bonnet rouge. Il accepte de s'en coiffer mais refuse de retirer son veto aux décrets déportant les prêtres réfractaires et à la création d'un camp de 20.000 fédérés devant les murs de Paris. «La force ne fera rien sur moi, déclare-t-il, je suis au-dessus de la terreur.» A huit heures du soir, on parvient à faire sortir le peuple du château. Louis XVI peut enfin se jeter dans les bras de la reine. Elle le regarde, effarée: il a oublié d'enlever le bonnet rouge dont l'émeute l'a coiffé...



17-18 - 10 août 1792, l'attaque des Tuileries. Pendant ce temps, le roi et la famille royale vont se réfugier à l'Assemblée. Tandis que le combat se poursuit, la famille royale traverse le jardin. «Voilà bien des feuilles, constate le roi, elles tombent de bonne heure, cette année...» Puis il poursuit sa route, marchant vers ces députés en qui il veut malgré tout avoir confiance, et qui, trois jours plus tard, le livreront à la Commune insurrectionnelle de Paris.



19 - Réunis pour la première fois le 21 septembre 1792, les députés à la Convention décident à l'unanimité que «la royauté est abolie en France.» La vieille Europe, d'abord muette de saisissement devant ce qui pour elle est un phénomène monstrueux et incompréhensible, a pris les armes. Assurément ces «gueux de républicains» qui ont osé emprisonner un roi vont être mis à la raison! Mais ce sont les «invincibles» troupes du roi de Prusse qui ont été battues la veille, le 20 septembre, à Valmy.



20 - Chaque jour, la famille royale prisonnière peut se promener dans le jardin dominé par le fameux donjon du Temple qui, ceinturé de quatre tours, dresse sa silhouette moyenâgeuse et que dix fois Marie-Antoinette a demandé à son beau-frère, le comte d'Artois, propriétaire du palais du Temple, de jeter à bas... Au premier plan Cléry, valet de chambre du dauphin, joue au ballon avec le futur Louis XVII.



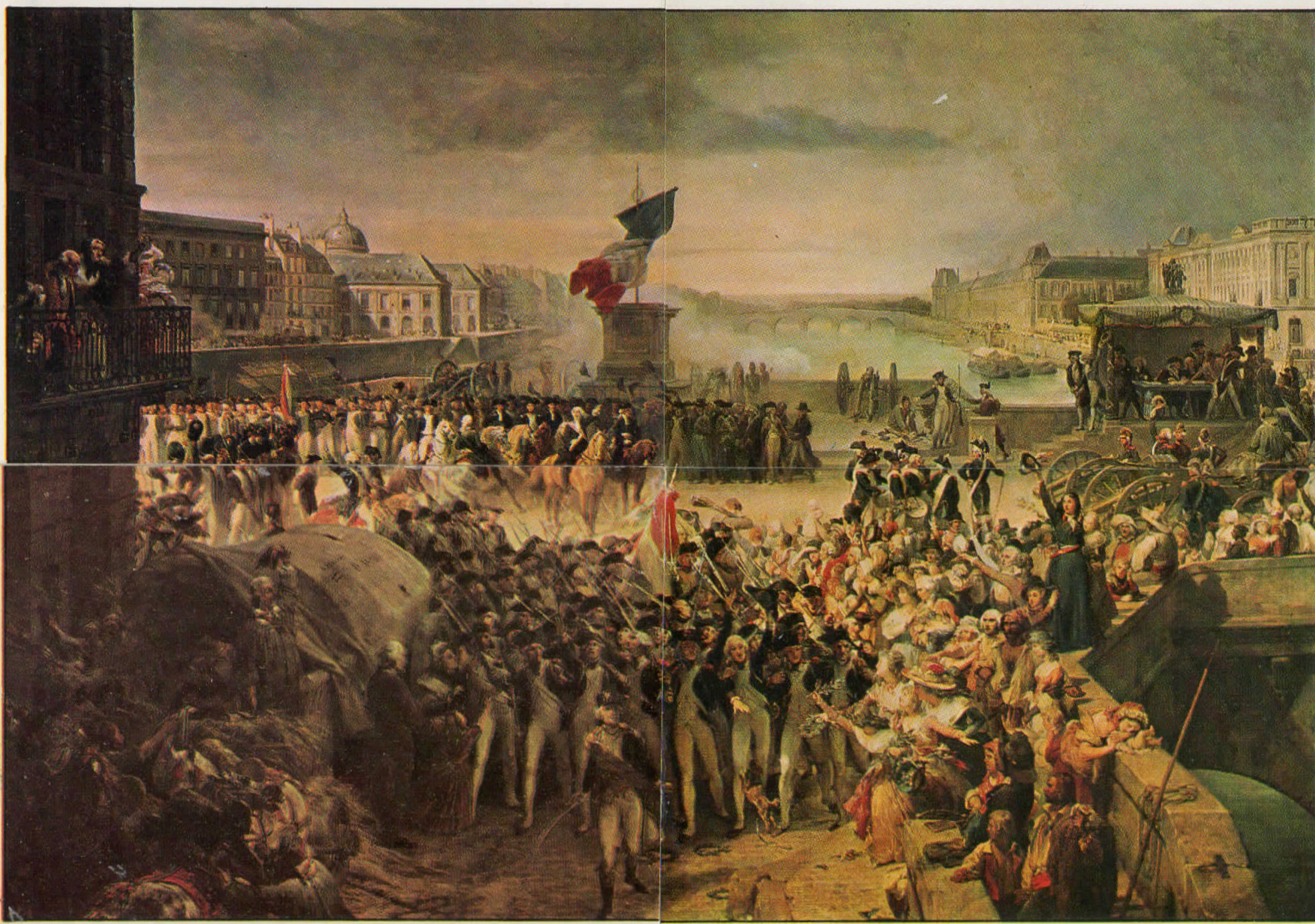
21 - Dernier portrait de Louis XVI, par Ducreux. «Mon Dieu, avait murmuré Louis en montant sur le trône avec Marie-Antoinette, protégez-nous, nous régnons trop jeunes!» Et Dieu ne les avait pas protégés. Les qualités de cœur du roi, sa désarmante bonne volonté avaient été mises en échec par une intelligence trop moyenne, une perpétuelle hésitation, une éternelle faiblesse, une manière de «se dégager», selon l'expression d'un témoin.



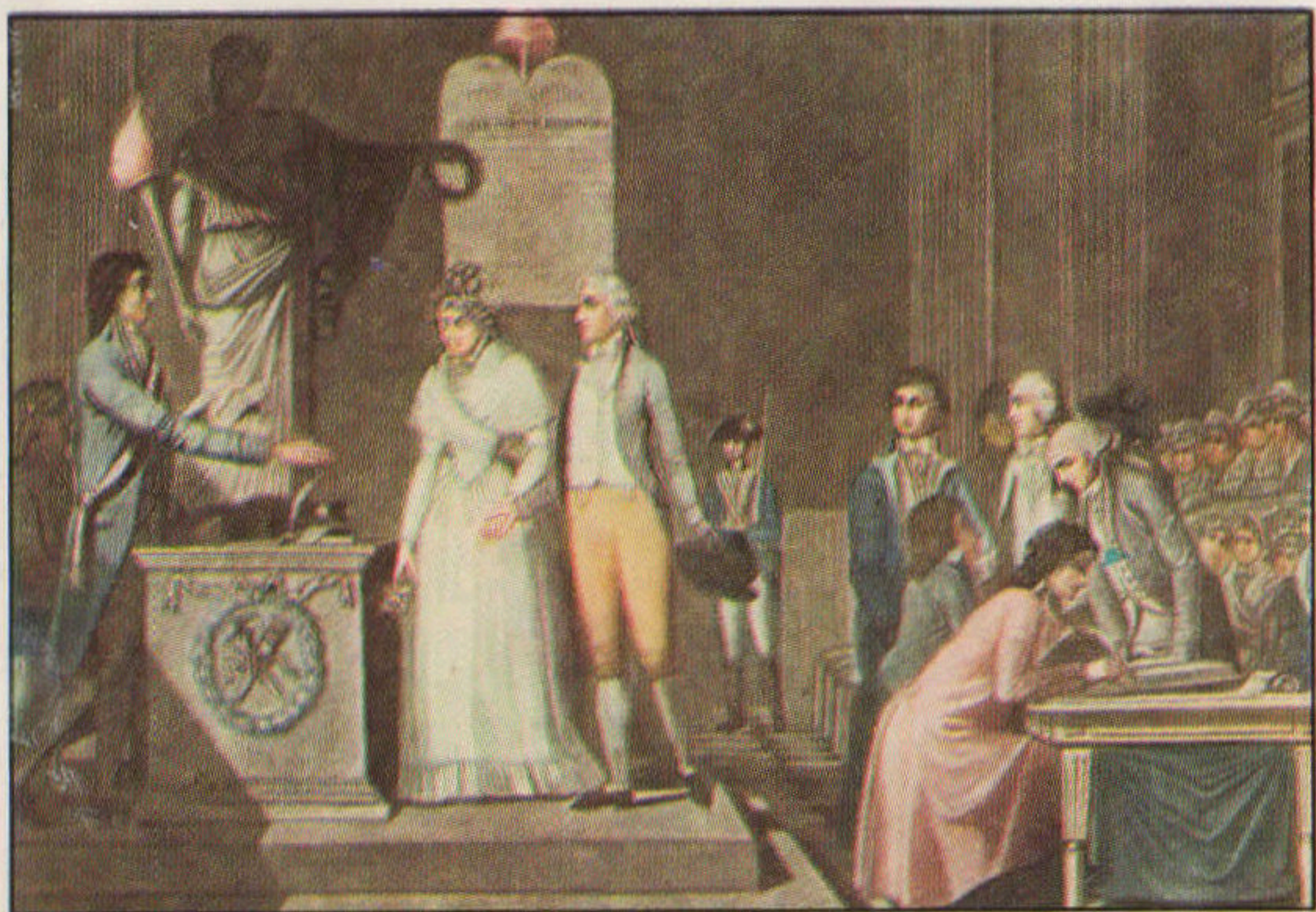
22-23 - Le roi monte les degrés de l'échafaud. S'avançant avec vivacité au bord de la plate-forme, il fait un signe aux tambours, qui s'arrêtent de battre. « Français, crie-t-il d'une voix qu'on entend jusqu'au bout de la place, je meurs innocent; je pardonne aux auteurs de ma mort, je prie Dieu que le sang qui va être répandu ne retombe jamais sur la France... » Le roulement des tambours va l'empêcher de poursuivre.



24 - Louis XVII. Ce 21 janvier 1793, à 10h.30 du matin, les tambours de la Garde du Temple se mettent à battre. Quittant le lit où elle sanglotait, la reine s'agenouille devant son fils, le saluant du titre de roi.



25/28 - En l'an III, engagement des volontaires sur le Pont-Neuf à Paris. Parmi eux se trouvaient deux jeunes filles, Théophile Fernig et sa soeur Félicité. Cette dernière aperçut un jour au cours d'une bataille un jeune soldat d'origine bruxelloise aux prises avec les Uhlans. Brandissant son pistolet, la jeune fille tua de nombreux cavaliers ennemis, mit les autres en fuite, puis elle se fit transporter en ambulance avec le jeune homme, qui se nommait Van der Walen... qu'elle épousera quelque temps plus tard.



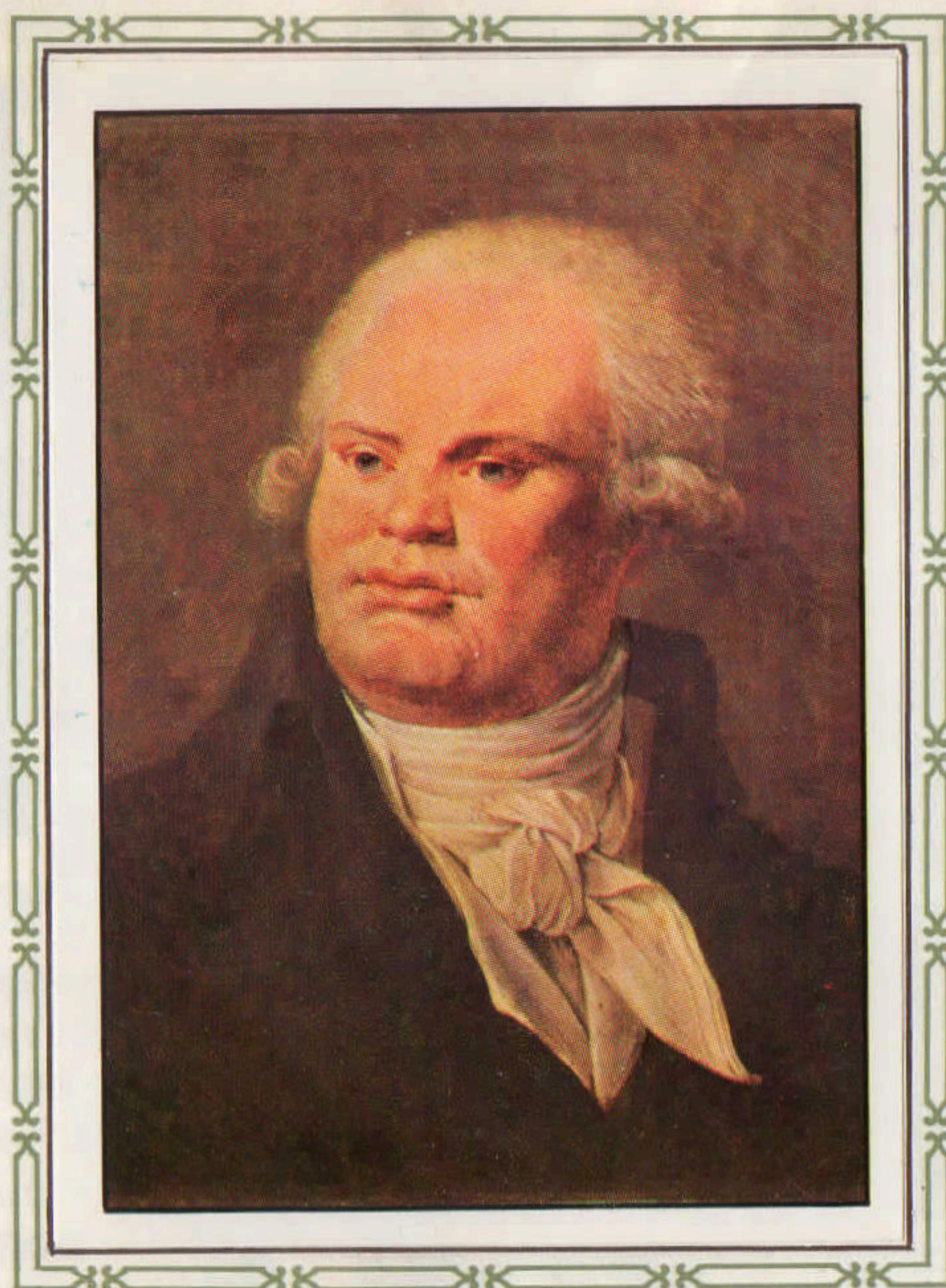
29 - 1793. Les Parisiens se nomment *Brutus-le Magnanime*, *Sans-Culotte* ou *Cerfeuil*! Si Betterave décidait d'épouser la jolie *Victoire-Jemmapes*, la cérémonie se déroulait au Temple décadaire, devant la statue de l'Hymen. Il y avait, assis côte à côte, trente ou quarante couples qui criaient le *oui* sacramentel d'une même voix.

30 - Un timbre qui vous est familier. Savez-vous que cette jolie femme est la Savoyarde Adèle de Bellegarde? Bien que noble, elle avait embrassé la cause de la Révolution avec passion... et par amour pour le Conventionnel Héraut de Séchelles. Elle était si belle que le peintre David lui demanda de poser pour lui. C'est la blonde Adèle que vous pouvez voir dans le célèbre tableau des « Sabines arrêtant le combat entre les Romains et les Sabins »; au premier plan, elle écarte les bras pour séparer les combattants.

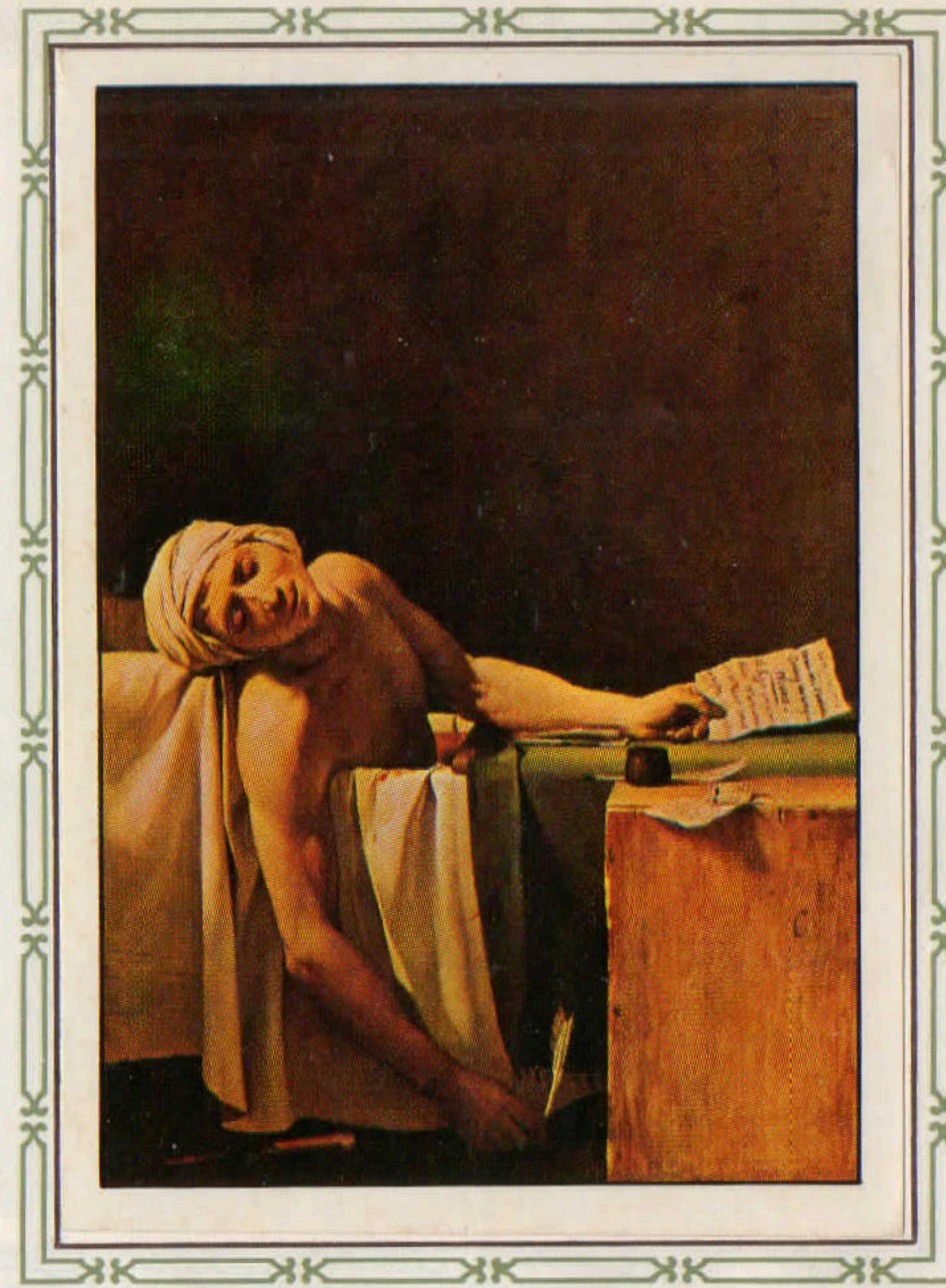




31 - Portrait de Marie-Antoinette dans sa prison. Est-elle coupable? Son procès ne l'a pas prouvé. Juridiquement, elle est innocente! Rien n'a été établi: pas plus sa légèreté coupable, ses amitiés aveugles, son influence néfaste, ses intrigues avec l'étranger... Mais la «veuve Capet» saura gravir en reine la raide échelle de Sanson. Comme le dira un jour Napoléon, il y aura là «quelque chose de pire que le réicide.»

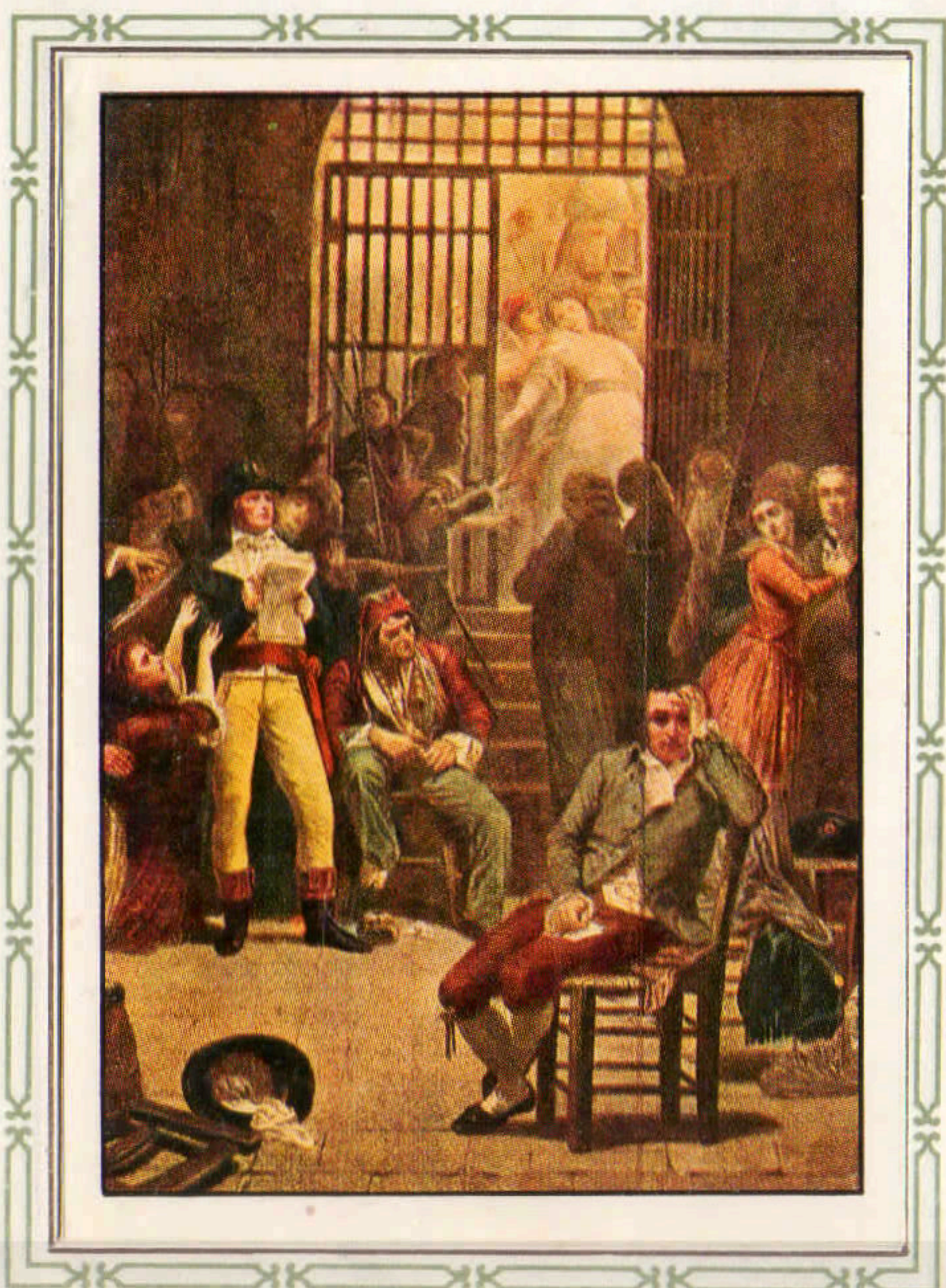
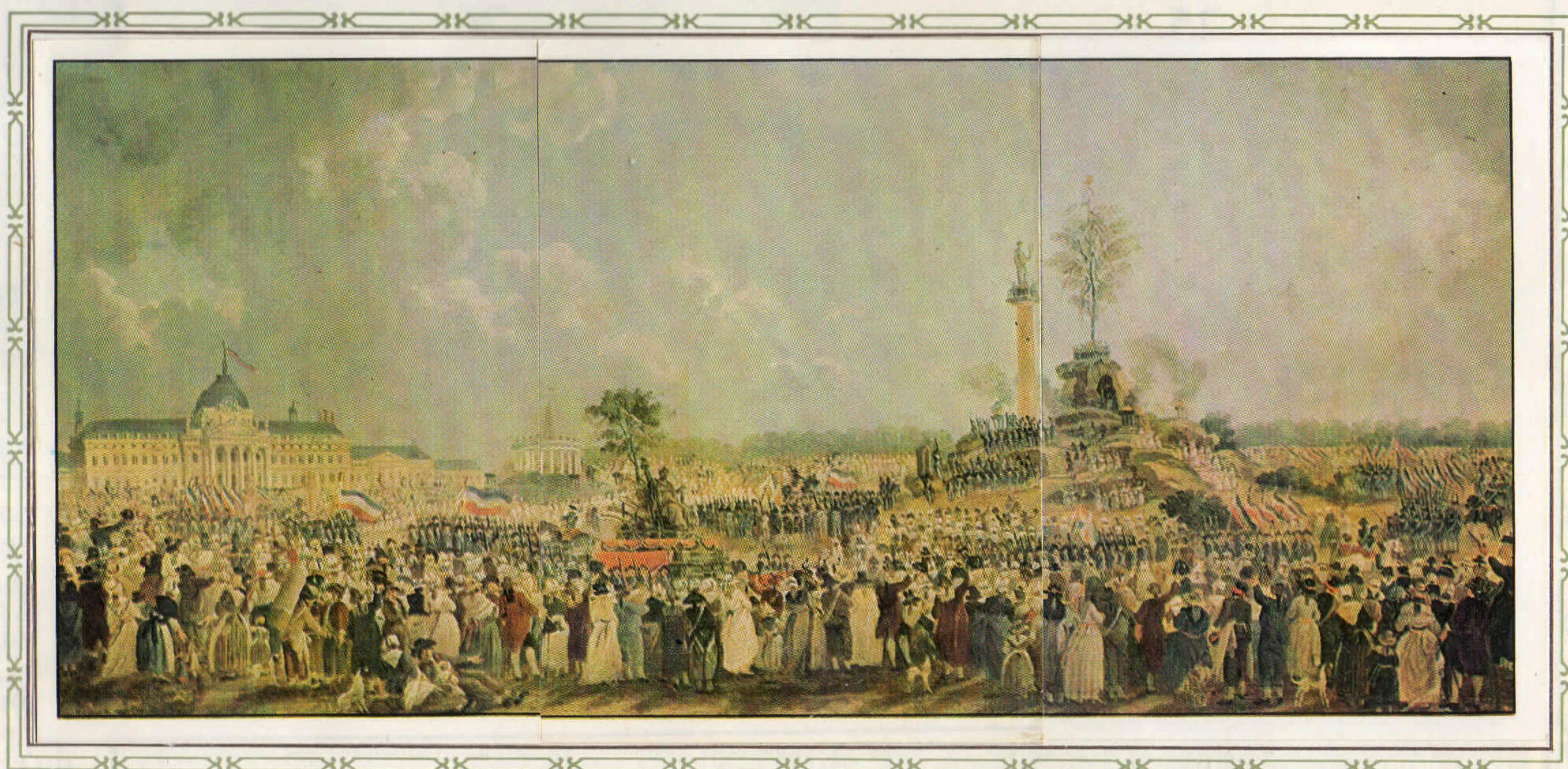


32 - Et voici Danton, qui revendique l'écrasante responsabilité des massacres de septembre! Danton aussi qui a sauvé de l'invasion la jeune République! Il ne se rend pas compte que Robespierre conspire sa perte: «Si je croyais qu'il en eût seulement la pensée, je lui mangerais les entrailles.» Mais quelques jours plus tard il montait à la guillotine. «Tu montreras ma tête au peuple, dit-il au bourreau, elle en vaut la peine!»



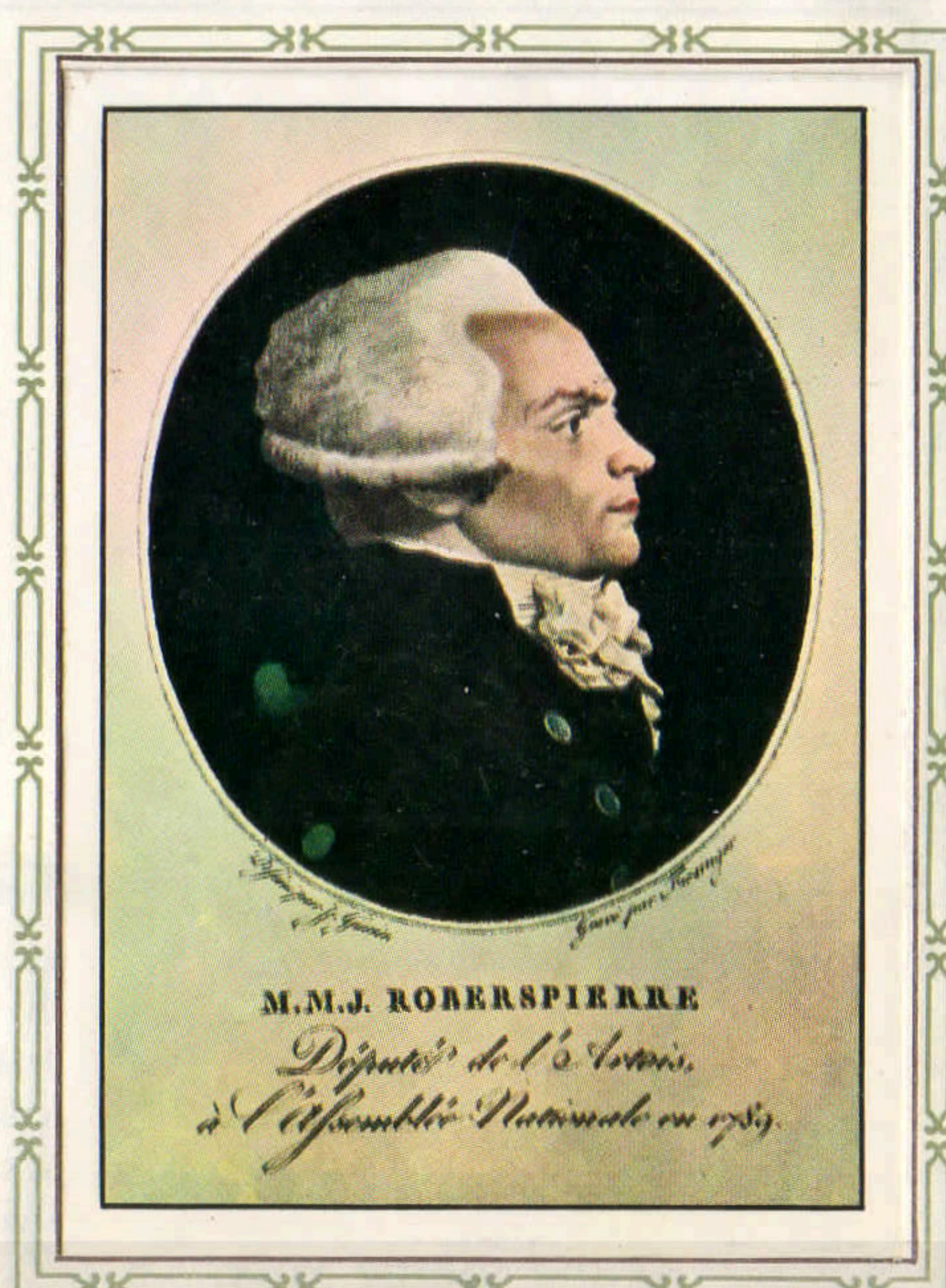
33 - Le sang épais et malsain de Marat a jailli sous le couteau de Charlotte Corday, qui l'a frappé dans son bain. «L'ange de l'assassinat» écrit à son père dans sa prison: «...J'ai vengé bien d'innocentes victimes, j'ai prévenu bien d'autres désastres. Le peuple, un jour désabusé, se réjouira d'être libéré d'un tyran... N'oubliez pas le vers de Corneille: *Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.*»

34/36 - La Fête de l'Etre suprême au Champ-de-Mars où, à grand renfort de tombereaux, avait été élevée une montagne symbolique. Au son de l'hymne *Le Père de l'Univers*, des vieillards couronnés de pampres devaient y bénir des adolescents, des enfants jeter des fleurs vers le ciel et des vierges jurer «de n'épouser que des citoyens ayant servi la patrie...» Mais ce beau programme avait été quelque peu écourté: il faisait diablement chaud et l'on mourait de soif.



37 - L'appel des condamnés à la Conciergerie. Peut-être Robespierre souhaiterait-il arrêter la tuerie mais las, inerte, il laisse faire, s'imaginant que «la guerre qu'il soutient par l'échafaud est celle de la vertu contre le crime.» La vertu! Tout Robespierre est là! Cependant, en cet été 1794, «les ennemis de l'intérieur muselés», la violence sanguinaire est devenue d'autant plus inutile que les armées de la jeune République remportent partout des succès.

38 - Maximilien Robespierre. «Les victoires s'acharnent après lui comme des furies», dira le Conventionnel Barère. La guillotine n'en fauche pas moins tous les jours, éclaircissant même les rangs de la Convention. Les députés, afin de se sentir plus en sûreté, se serrent sur leurs bancs les uns à côté des autres, tandis que certaines travées restent vides. Tous tremblent... et, de cette peur, va naître le courage du désespoir: la peur suprême.





39-40 - Thermidor! Robespierre s'est réfugié à l'Hôtel de Ville, qui est bientôt envahi par les troupes de la Convention. Des coups de feu éclatent. Maximilien est grièvement blessé à la mâchoire. Il s'est écroulé, tachant de son sang une feuille de papier où il venait d'apposer les deux premières lettres de son nom. On peut encore voir aujourd'hui ce document au musée Carnavalet. C'est l'appel à l'insurrection. Robespierre s'était décidé... mais trop tard.



41 - François Charette, le héros de la Chouannerie, signe le traité de la Jaunaie avec les délégués de la Convention. Pourquoi Charette traite-t-il avec la République? Parce qu'on lui a promis de lui rendre Louis XVII. «Quel a été notre étonnement, expliquera-t-il, ou plutôt quelle a été notre indignation... lorsque nous avons appris que le fils de notre roi avait été lâchement empoisonné.» Et les hostilités reprendront à l'Ouest.

42 - En Hollande, les troupes républicaines commandées par Pichegru, après avoir pris Groningue, s'emparent d'Amsterdam. Le 23 janvier 1795, 4 pluviôse an III, la cavalerie française, ses chevaux ferrés à glace, s'empare de la flotte hollandaise prise dans les glaces. Un exploit magnifique qui ne connaît pas de précédent dans l'Histoire.



43 - Les Parisiens, tout heureux de se retrouver vivants après la tourmente, sont alors en proie à une fringale de quadrilles, de banquets patriotiques et de plantation d'arbres de la Liberté. Dans certains bals, il était de bon ton d'avoir les cheveux ras, coupés sur la nuque comme si l'on partait pour l'échafaud. On se saluait gracieusement à la victime, en imitant le mouvement d'une tête s'engageant sous la lunette...



44 - Le «capitaine instruit» Bonaparte commande l'artillerie du siège de Toulon. Les batteries que commande le jeune officier font pleuvoir un feu intense sur le goulet. L'un des chargeurs est tué et le futur général prend le refouloir et charge lui-même la pièce. Bientôt son nom sera sur toutes les lèvres. «Je manque d'expression pour te peindre le mérite de Buonaparte», écrira le général du Theil au ministre de la Guerre.

Napoléon Bonaparte entre dans l'Histoire



45 - Sous les ordres de Barras, Bonaparte mitraille les sections royalistes insurgées et sauve la Convention. Il est nommé commandant en chef de l'armée de l'Intérieur, promotion qui stupéfie tout le monde, — sauf lui. Pourtant «le désordre de sa toilette, écrira un témoin, ses longs cheveux pendants et la vétusté de ses hardes révélaient encore sa détresse.»

Masséna, Serrurier, Laharpe et Augereau, généraux de division de l'armée d'Italie, regardent de haut ce «gringalet» de Bonaparte, âgé de vingt-six ans et demi, qui leur a été imposé pour maître. Tous savent que le commandement de l'armée d'Italie a été en quelque sorte la dot de Joséphine, dot donnée par le nouveau Directeur Barras, ancien amant de la jolie Créole... Un militaire d'antichambre! Un intrigant! Un général d'alcôve qui, avec 37.000 loqueteux, sans solde, l'estomac creux et chaussés de paille tressée, prétend vouloir combattre l'empire d'Autriche et le royaume de Piémont! A l'arrivée de leur chef, méprisants, ils ont gardé leurs chapeaux emplumés de plumes tricolores sur la tête. On raconte que Bonaparte en se découvrant les força à l'imiter, puis qu'il aurait remis sa coiffure sans que les autres aient osé se recouvrir. Légende ou vérité? Fait certain, Masséna nous assure que lorsque Napoléon se recoiffa, il parut «grandir de deux pieds».

Après les victoires de Montenotte et de Mondovi, Bonaparte adresse à ses soldats la célèbre proclamation: «Soldats! Vous vous étiez jusqu'ici battus pour des rochers stériles, illustrés par votre courage mais inutiles à la Patrie... Dénués de tout, vous avez suppléé à tout. Vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie et souvent sans pain...»



46 - Bonaparte a reçu le commandement de l'armée d'Italie et, trois jours plus tard, prend son commandement. A chaque relais il envoie à sa femme d'admirables lettres: «Je n'ai pas passé un jour sans t'aimer... Je n'ai pas pris une tasse de thé sans maudire la gloire et l'ambition qui me tiennent éloigné de l'âme de ma vie... Mon adorable Joséphine est seule dans mon cœur, occupe mon esprit, absorbe ma pensée.»

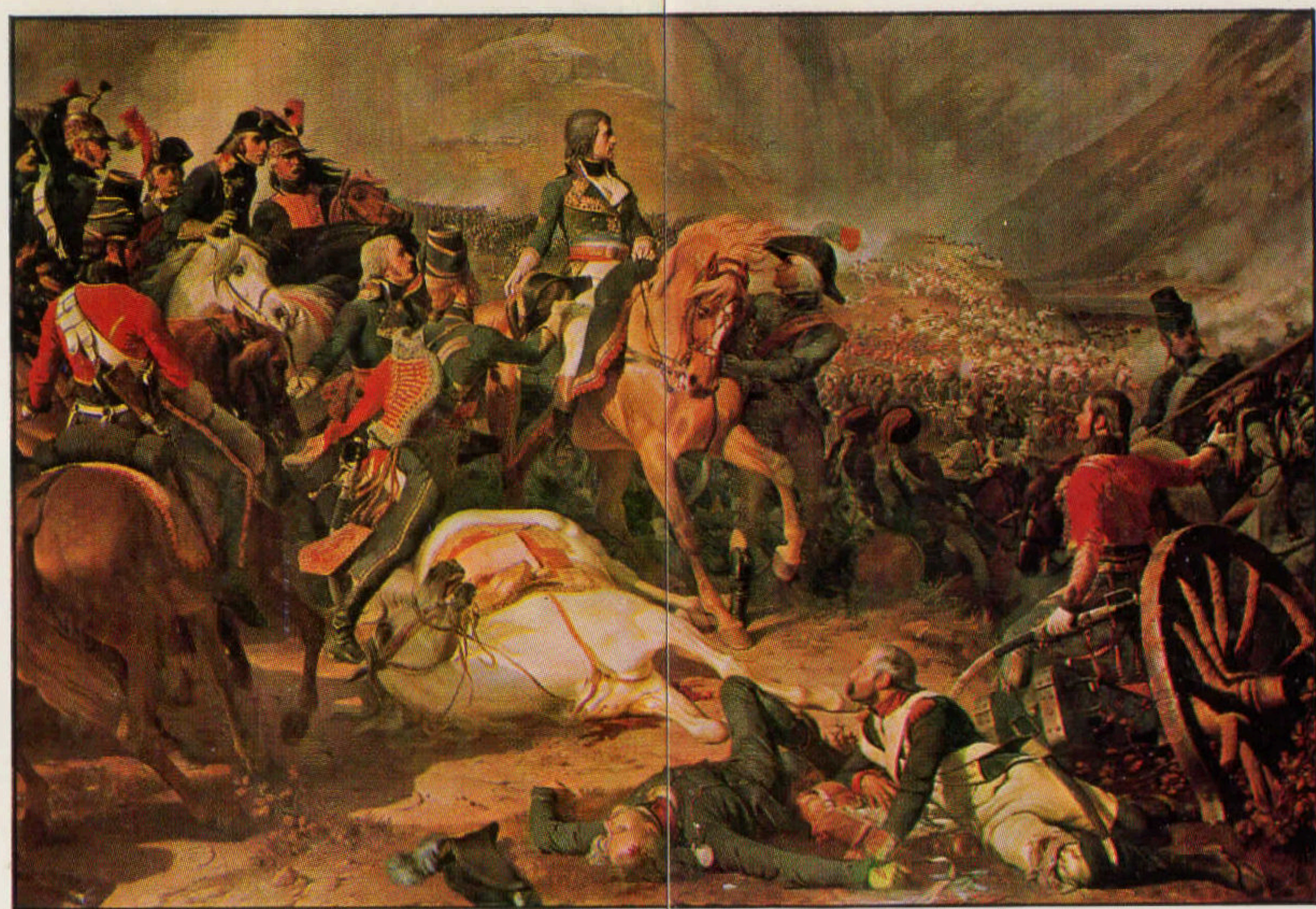


47-48 - La bataille de Lodi livre à Bonaparte toute la Lombardie. La riche province tombe comme un fruit mûr... «Après Lodi, dira Napoléon à Sainte-Hélène, je me regardai, non pas comme un simple général, mais comme un homme appelé à influencer sur le sort d'un peuple...»

49-50 - Devant le fameux pont d'Arcole, Napoléon, «indigné par l'hésitation de ses soldats», s'empare alors d'un drapeau et réussit à le planter sur le pont. Electrisés, cette fois les grenadiers s'avancent et parviennent jusqu'au milieu de l'ouvrage, lorsqu'un feu de flanc crépète. Bonaparte saisit alors le drapeau sous un déluge de mitraille et de balles, et s'avance sur le pont en entraînant ces hommes avec lesquels il va vaincre le monde.



51-52 - Sur le plateau de Rivoli, le cheval blanc de Bonaparte vient d'être mortellement frappé... mais déjà on lui amène une nouvelle monture. La situation est grave puisque 80.000 Autrichiens s'apprêtent à encercler 40.000 Français. Lorsque les combattants voient les crêtes des montagnes se couvrir de troupes autrichiennes qui s'applaudissent elles-mêmes à grands claquements de mains, l'inquiétude, l'angoisse font porter tous les yeux vers Bonaparte qui, après avoir regardé l'avalanche prête à l'engloutir, se contente de déclarer avec calme: «Ils sont à nous!»



53 - Les négociations qui vont conduire à la signature du traité de Campo-Formio paraissent «à peu près rompues». Le 9 octobre 1797, Bonaparte menace les Autrichiens de mettre le cap sur Vienne et leur laisse deviner qu'il a reçu du Directoire l'ordre de marcher sur la capitale de l'empire. Au cours de la discussion, Napoléon accroche par mégarde un cabaret de porcelaine et affirmera ensuite l'avoir fait exprès: «C'est ainsi que je vous briserai!», menace-t-il. Une semaine plus tard, le traité sera signé.



54 - Les honneurs pleuvent sur Bonaparte qui, après avoir été reçu par le Directoire, est élu à l'Institut, classe des Sciences physiques et mathématiques. Aux archives, on peut toujours lire cette note:
104 bulletins formant au total 624 votes
Le général Bonaparte obtient 305 votes
Le général Dillon 166 votes
Le citoyen Montalembert 123 votes
Total 624 votes
 Or cette addition établie en présence des plus illustres mathématiciens du temps est fausse. Ce n'est pas 624 votes qu'il faut lire, mais 594. Ce qui n'en donnait pas moins à Bonaparte une copieuse avance!

55/58 - Devant les Pyramides, colossaux et majestueux triangles qui scintillent sous le soleil, Bonaparte s'adresse à ses hommes: «Soldats, du haut de ces pyramides, quarante siècles vous regardent...» Du moins la légende l'affirme. En tous les cas, l'armée occupant un front de plusieurs kilomètres, le fameux discours ne fut assurément entendu que par quelques unités. En un instant les hommes sont disposés en carré sur six rangs de profondeur, prêts à soutenir le choc de l'ennemi. Six mille mameluks chargent, mais lorsqu'ils sont à cinquante pas, une grêle de balles et de mitraille les accueille — et le carnage est affreux. Bientôt les mameluks en fuite se jettent dans le Nil et l'effroyable boucherie s'achève dans le fleuve.





59 - Le général en chef a été surnommé par le peuple le sultan El-Kébir — le Grand Sultan — ou plus familièrement *Abounaparte*; il croit devoir revêtir un turban et une robe orientale, mais devant l'éclat de rire de l'état-major, il ne les portera qu'un seul jour.

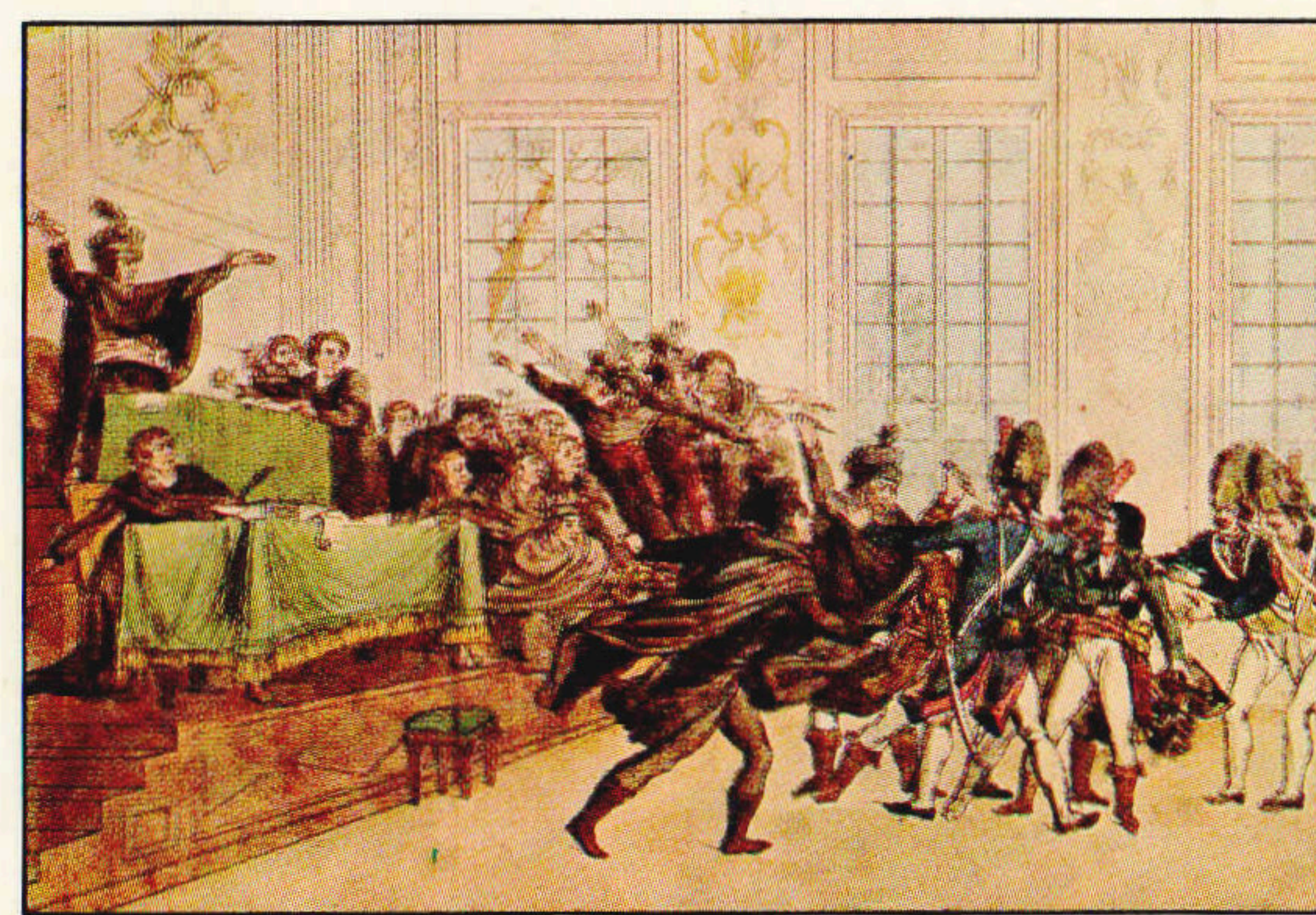


60-61 - Lors de la campagne de Palestine, à Jaffa, la peste commence ses terribles ravages. Sept à huit cents hommes vont périr. Le 11 mars 1799, Bonaparte, suivi de son état-major, vient visiter les hôpitaux — ce qui permettra un jour à Gros de peindre son fameux tableau. Napoléon se joue ainsi de la mort et de la vie. Avec le même calme que les jours précédents, où il avait ordonné l'atroce carnage des prisonniers, il risque aujourd'hui son existence...



62-63 - A Aboukir, la parole a tout d'abord été donnée au canon. Surprise par la violence du feu, la première vague turque perd contenance. C'est alors que Lannes — nous le voyons ici — s'apprête à foncer et à repousser les Ottomans vers la plaine où les attend la cavalerie. La fin de la bataille ne sera plus qu'une boucherie... Ayant appris que le Directoire a perdu l'Italie, Bonaparte décide d'abandonner son armée et de partir secrètement pour la France. Les soldats trouveront ce déménagement à la cloche de bois fort amusant, admireront le fabuleux retour de la frégate passant à travers les navires britanniques et baptiseront leur chef le général *Bonattrape*...

64-65 - Le 19 brumaire, à Saint-Cloud, sitôt rentré dans la salle des séances des Cinq-Cents, Bonaparte, bien que suivi par quelques grenadiers, est entouré de députés menaçants — et quelque peu ridicules dans leur déguisement romain conçu par David... La veille, les conjurés ont fait croire aux deux Assemblées que les Parisiens préparaient un coup de main contre eux. Afin de pouvoir délibérer dans le calme, les Anciens et les Cinq-Cents, tout en confiant à Bonaparte le soin de les protéger, ont voté leur transfert à Saint-Cloud. Ils ont vite deviné que le futur empereur s'apprêtait à donner un croc-en-jambe au régime déjà agonisant...



66 - A Saint-Cloud, le soir du 19 brumaire, les Cinq-Cents sont jetés par les soldats de Bonaparte hors de la salle des séances. Dehors c'est la déroute, une fuite éperdue dans la nuit qui tombe sur les bosquets... Dix années auparavant, Mirabeau avait crié au jeune Dreux-Brézé blémissant sous ses panaches: « Nous ne sortirons d'ici que par la force des baïonnettes! » Sa prédiction venait de s'accomplir. La Révolution était morte!



67-68 - Bientôt Bonaparte sera nommé Premier consul du nouveau régime. A ses côtés les deux autres consuls, Cambacérès et Lebrun. En prenant le pouvoir, Bonaparte a été épouvanté en voyant la gabegie régnant dans l'État. Lorsqu'il veut expédier un courrier, pas le moindre viatique à lui donner pour ses frais de route! Le nouveau consul désire alors connaître la «force précise de l'armée». Personne ne peut le renseigner.

— Mais, insiste-t-il, vous devez avoir des rôles au bureau de la Guerre?

— A quoi serviraient-ils, il y a eu tant de mutations dont on n'a pu tenir compte!

— Mais, du moins, vous devez avoir l'état de la solde qui nous mènera à notre but?

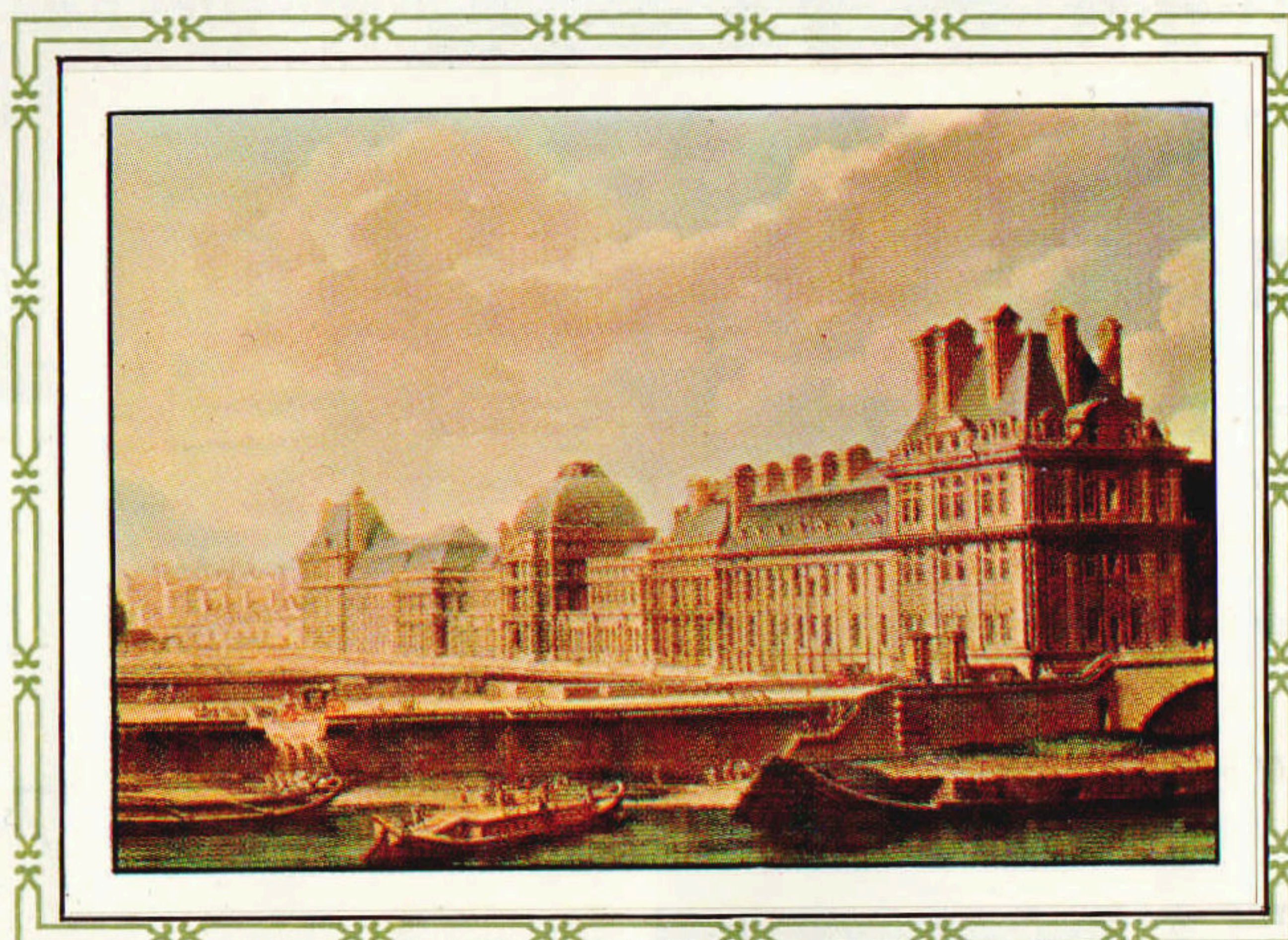
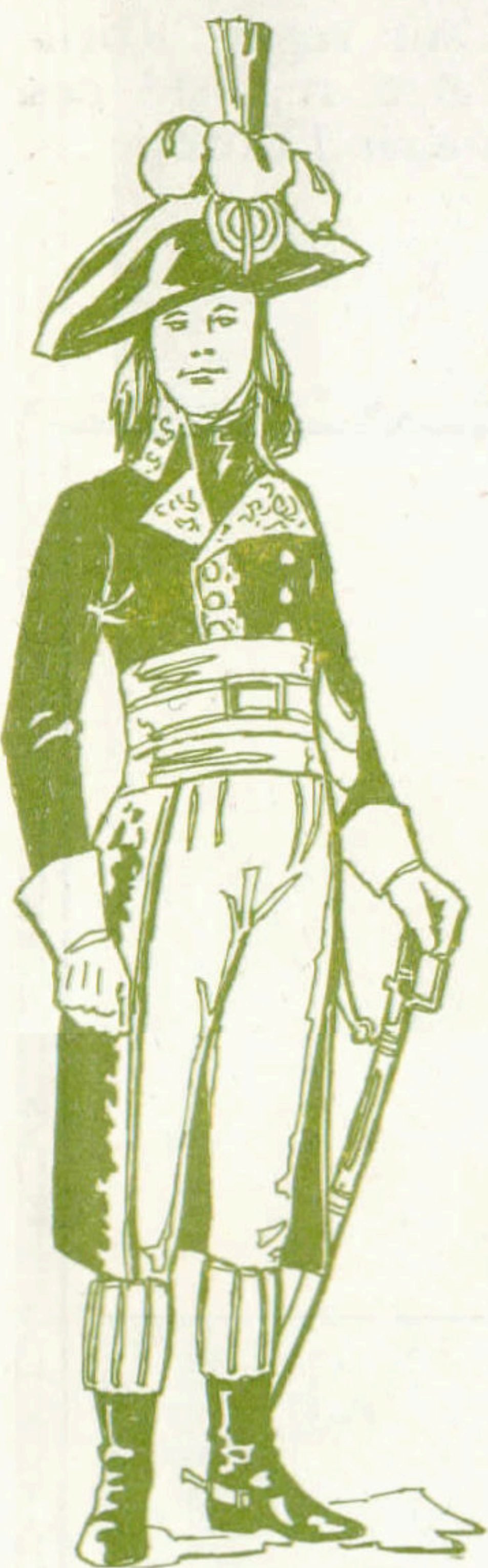
— Nous ne la payons pas!

— Mais ceux de l'habillement?

— Nous ne les habillons pas!

Sieyès qui, lors de ce premier conseil, a vu Bonaparte parler avec science des finances, de l'administration, de l'armée, de la politique et des lois, sortit absolument abasourdi en répétant:

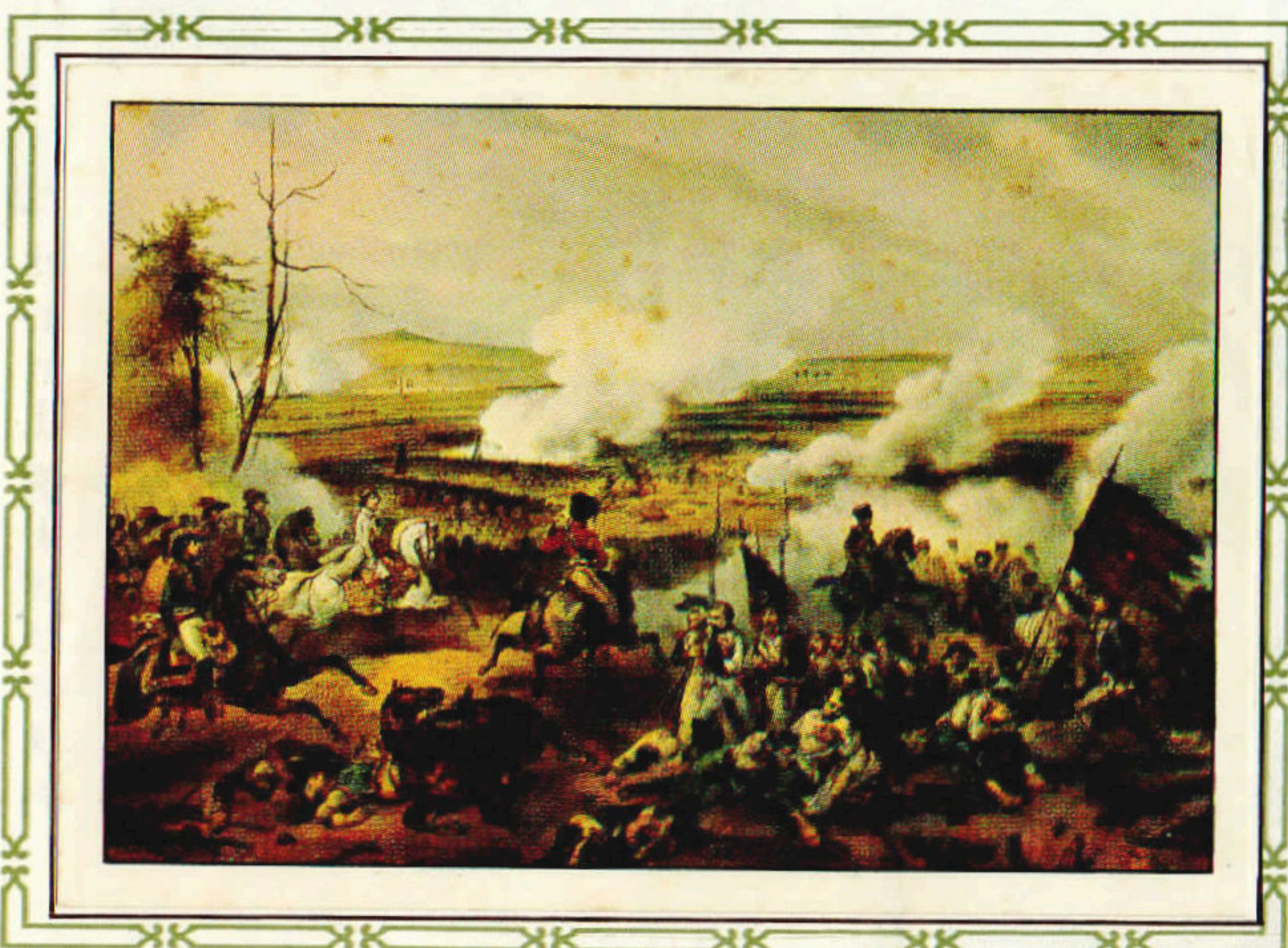
— Messieurs, vous avez un maître! Cet homme sait tout, voit tout et peut tout!



69 - Bonaparte s'installe aux Tuileries et parcourt le château en ordonnant de badigeonner les murs couverts de graffiti révolutionnaires et de bonnets rouges. «Je ne veux être ni bonnet rouge, ni talon rouge!», s'exclame-t-il. Il ne peut s'empêcher, le soir du 19, au moment de se coucher pour la première fois aux Tuileries, d'évoquer le passé en disant à Joséphine, en riant peut-être, mais non sans orgueil: «Allons, petite Créole, venez vous mettre dans le lit de vos maîtres!»



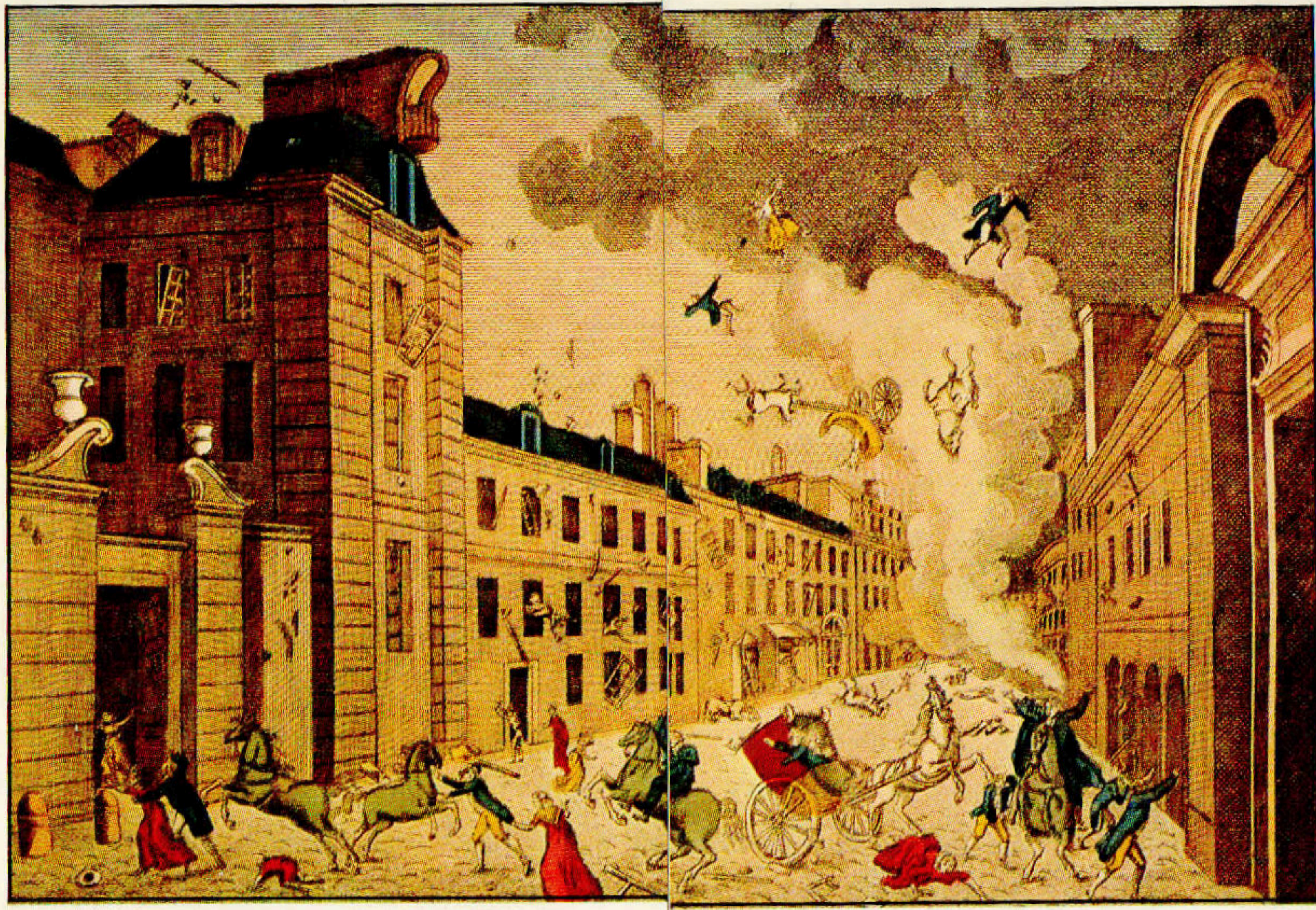
70 - Cette image illustre ce texte dicté par Bonaparte: «Un simple arbre qu'on a creusé en forme d'auge, dans laquelle on a couché les pièces de 8 et les obusiers; cent hommes s'attelaient à un câble, freinaient la pièce et mettaient deux jours pour lui faire passer le Saint-Bernard.» Et en trois jours, 30.000 hommes, glissant, tombant, se relevant, vont grimper ainsi jusqu'au col du Grand Saint-Bernard, par des chemins exécrables et enneigés dès qu'on dépasse une certaine altitude.



71 - La bataille de Marengo. Au milieu de la journée, tout n'était que désolation et angoisse. C'était la défaite, la fin peut-être de Bonaparte et de sa fortune! Mais Desaix débouche sur le champ de bataille et la victoire «redevient fidèle au drapeau d'Arcole». Bonaparte a reconquis l'Italie pour la seconde fois, mais Desaix est tombé, blessé à mort. «Allez dire au Premier consul, dit-il en expirant, que je meurs avec le regret de n'avoir pas fait assez pour la postérité.»

72-73 - Avant de connaître Joséphine, Napoléon disait: «L'amour est une sottise faite à deux... Je crois en définitive, ajoutait-il, que l'amour fait plus de mal que de bien, et que ce serait un bienfait d'une divinité protectrice que de nous en défaire et d'en délivrer les hommes.» Mais c'est toujours à Joséphine qu'il pensait lorsqu'il parlait des infidélités, des dettes et de la coquetterie des femmes.





74-75 - Une machine infernale a été placée par les Chouans sur le passage de la voiture du Premier consul, mais la machine explosa trop tard et la voiture du consul se trouvait déjà presque rue Saint-Honoré lorsque le baril éclata, fauchant la fin de l'escorte, tuant une dizaine de personnes, en blessant vingt-huit et endommageant quarante-six maisons.

Les revues du quintidi permettent à Bonaparte de jouer son personnage déjà légendaire. On le voit s'arrêter devant un jeune tambour de seize ou dix-sept ans:

— C'est donc toi, lui dit-il, qui as battu la charge devant Zurich, ayant le bras percé d'une balle?

— Oui, mon général, répond le tambour d'une voix tremblante, mais assurée.

— C'est encore toi qui, à Vesper, as fait preuve de présence d'esprit en sauvant ton commandant?

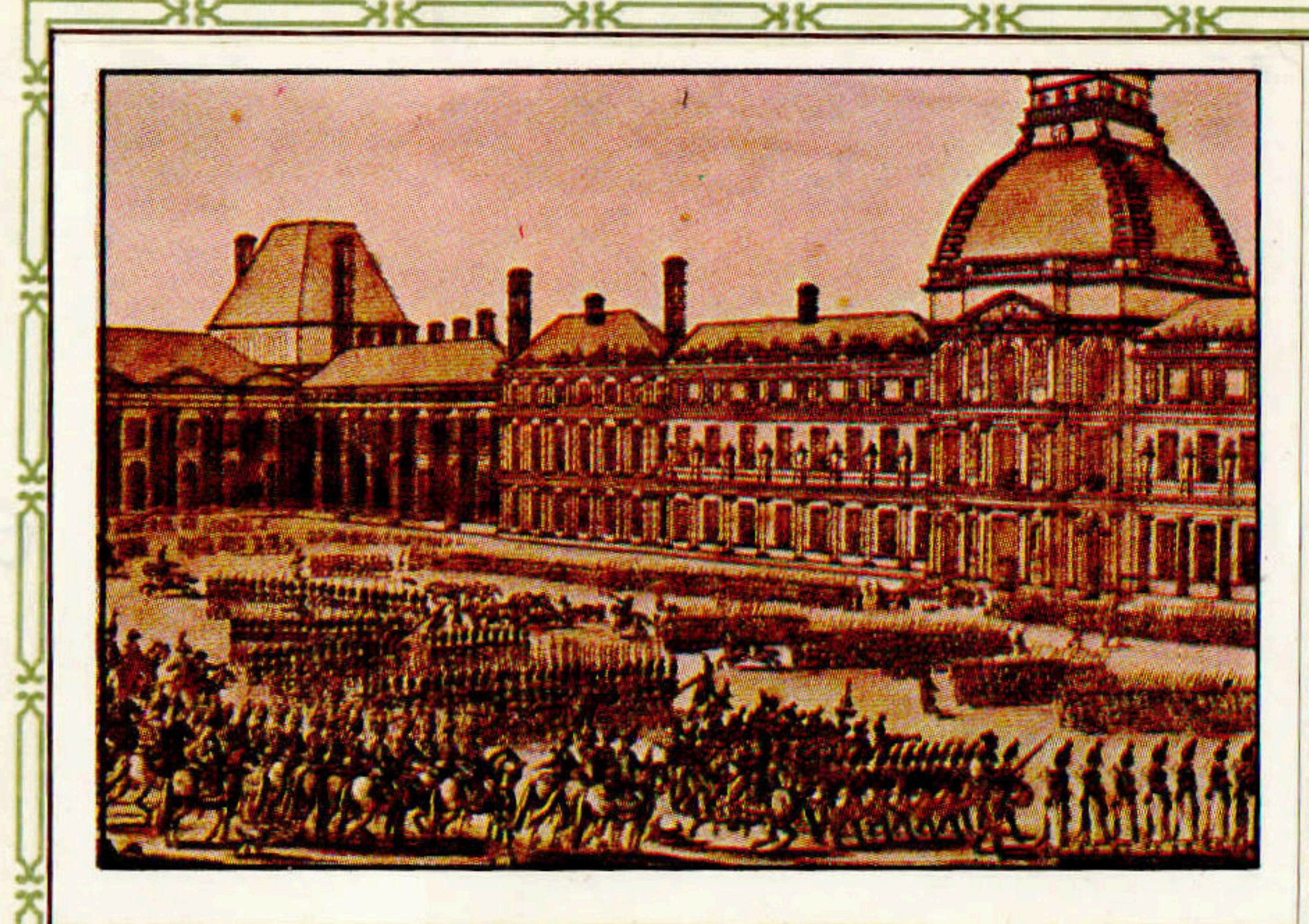
— Oui, mon général.

— Eh bien, je dois acquitter la dette de la patrie, reprend le consul tandis que l'enfant devient de plus en plus rouge. Il te sera donné non pas des baguettes d'honneur, mais un sabre d'honneur. Je te fais sous-officier de la Garde des consuls. Continue à bien te conduire et j'aurai soin de toi.

La mère de Junot assistait à la scène d'une fenêtre du château et Laure, future duchesse d'Abrantès, l'entendit s'exclamer, les yeux humides:

— Comme on doit aimer cet homme-là. Ce pauvre enfant! Voyez dans quel état il est.

Le tambour avait, en effet, dû s'appuyer sur l'épaule d'un camarade pour ne pas tomber évanoui...



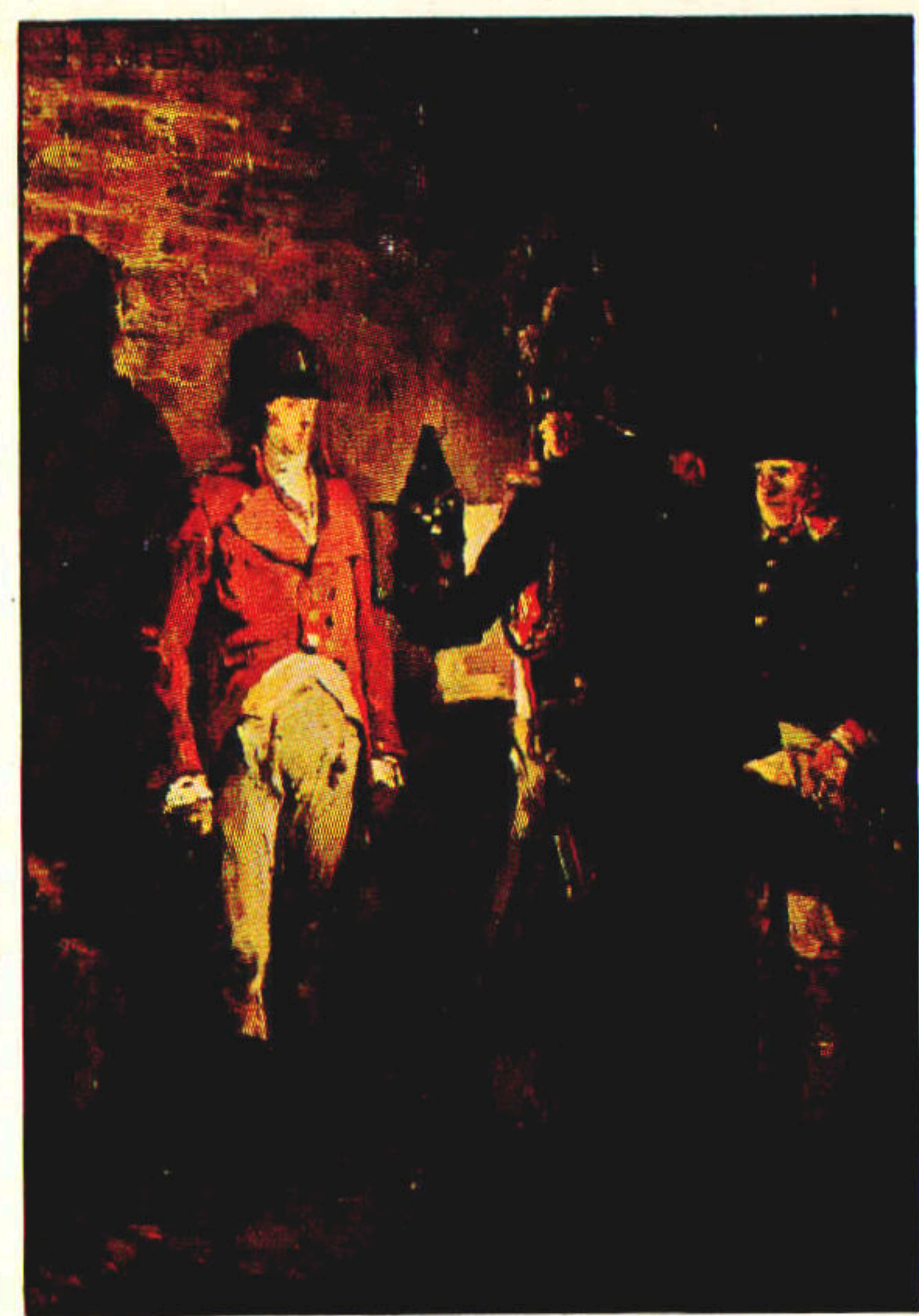
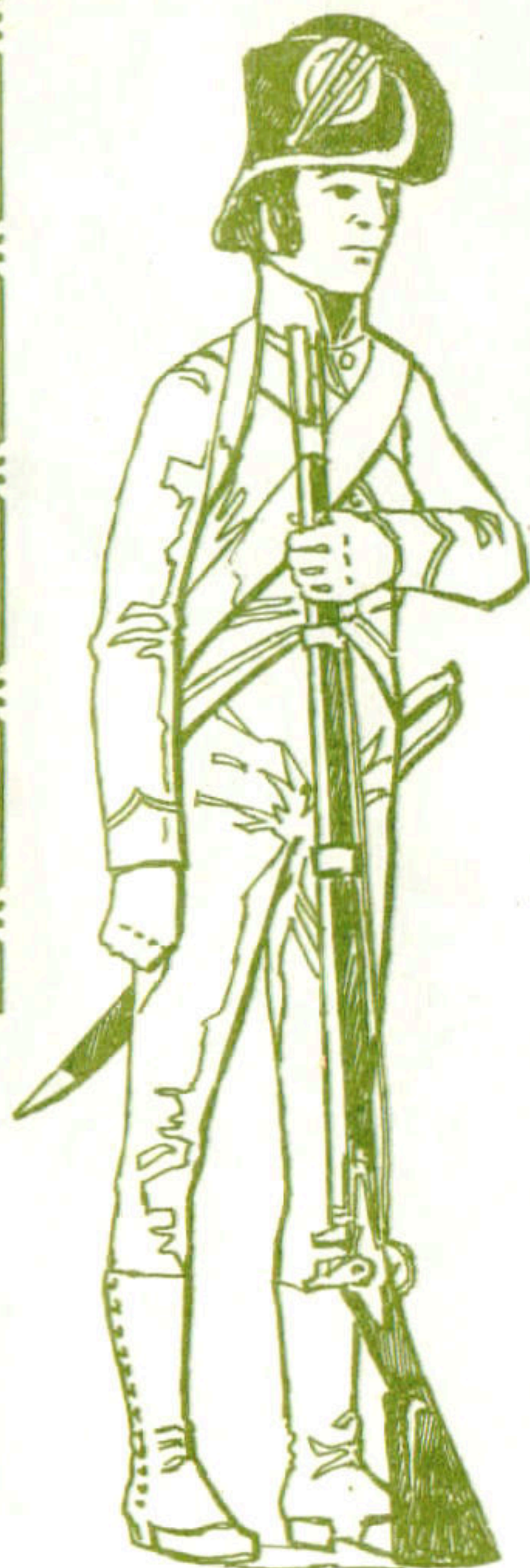
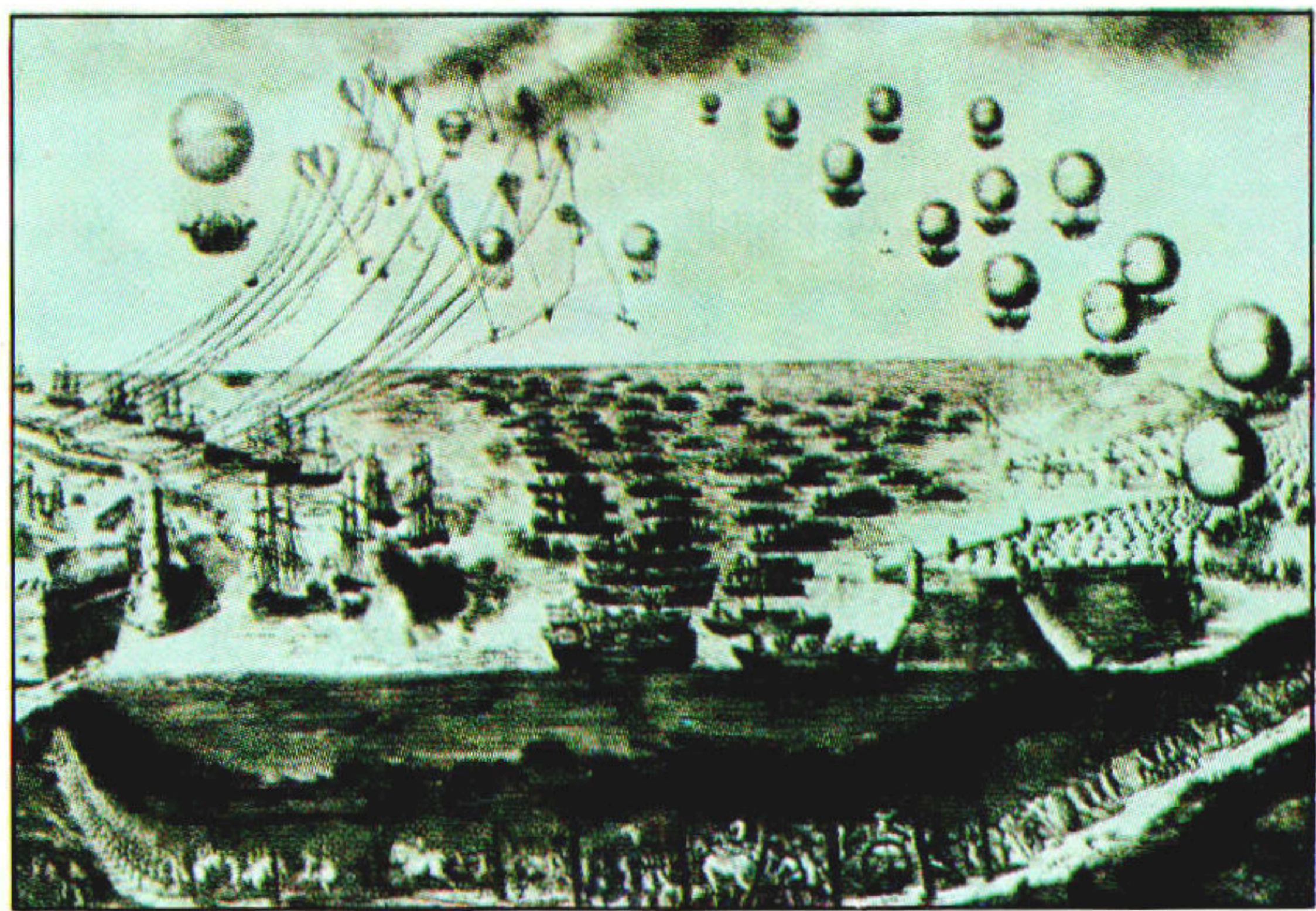
76 - Tous les quintidis Bonaparte va se placer, selon l'usage consacré, face au château des Tuileries, à l'endroit où s'élève aujourd'hui le petit arc de triomphe. Tandis que la musique militaire fait entendre ses marches lentes et solennelles, les troupes défilent, symphonie d'habits bleus, de buffleteries jaunes et d'épaulettes rouges. De son regard «brillant comme du cristal», Bonaparte regarde ces hommes avec lesquels il va conquérir l'Europe...



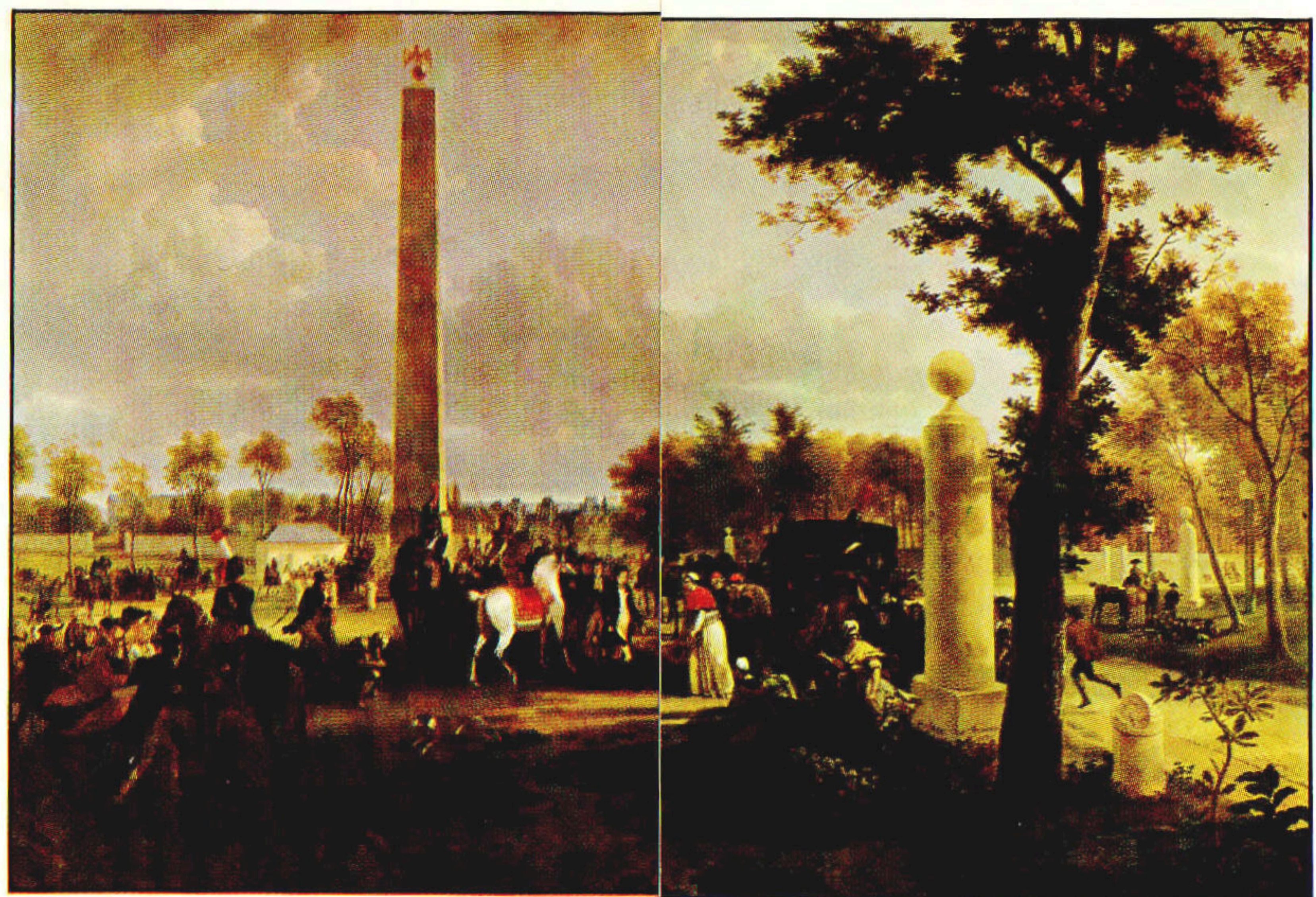
77-78 - Bonaparte devant Malmaison, où il passe les «week-ends» du Consulat. Il recommande d'affirmer et de répéter que tout va aller mieux, que tout va déjà mieux. «On ne conduit le peuple, dit-il, qu'en lui montrant un avenir: un chef est marchand d'espérance.» Par les rapports des préfets, le consul peut constater que la désorganisation a gangréné jusqu'aux écoles. Celles-ci sont désertes et certains établissements comptent plus de professeurs que d'élèves! «De toutes nos institutions, dira Napoléon, la plus importante est l'instruction publique; tout dépend d'elle, le présent et l'avenir!»

79-80 - Napoléon aura son ordre. Le *Moniteur* du 19 mai 1802 publie le texte instaurant la Légion d'honneur — une «chevalerie de la Révolution», ironiseront les royalistes. «Ce Bonaparte échappé d'Egypte, s'exclame Madame de Staël, se prend pour un pharaon!» Mais c'est le «pharaon» qui aura le mot de la fin: «Ce sera un hochet de vanité», lui dit quelqu'un. «Eh bien, répondit-il, c'est avec des hochets qu'on mène les hommes!»

81 - Nombreux sont les projets que l'on imagine en 1804 pour envahir l'Angleterre. Un membre de l'Académie des Sciences avait même proposé le plus sérieusement du monde la création d'un corps de marsouins montés. L'équipement prévoyait selle, mors et brides... Il n'empêche que l'Angleterre, qui n'a jamais été envahie depuis la bataille d'Hastings, en 1066, commence à trembler.

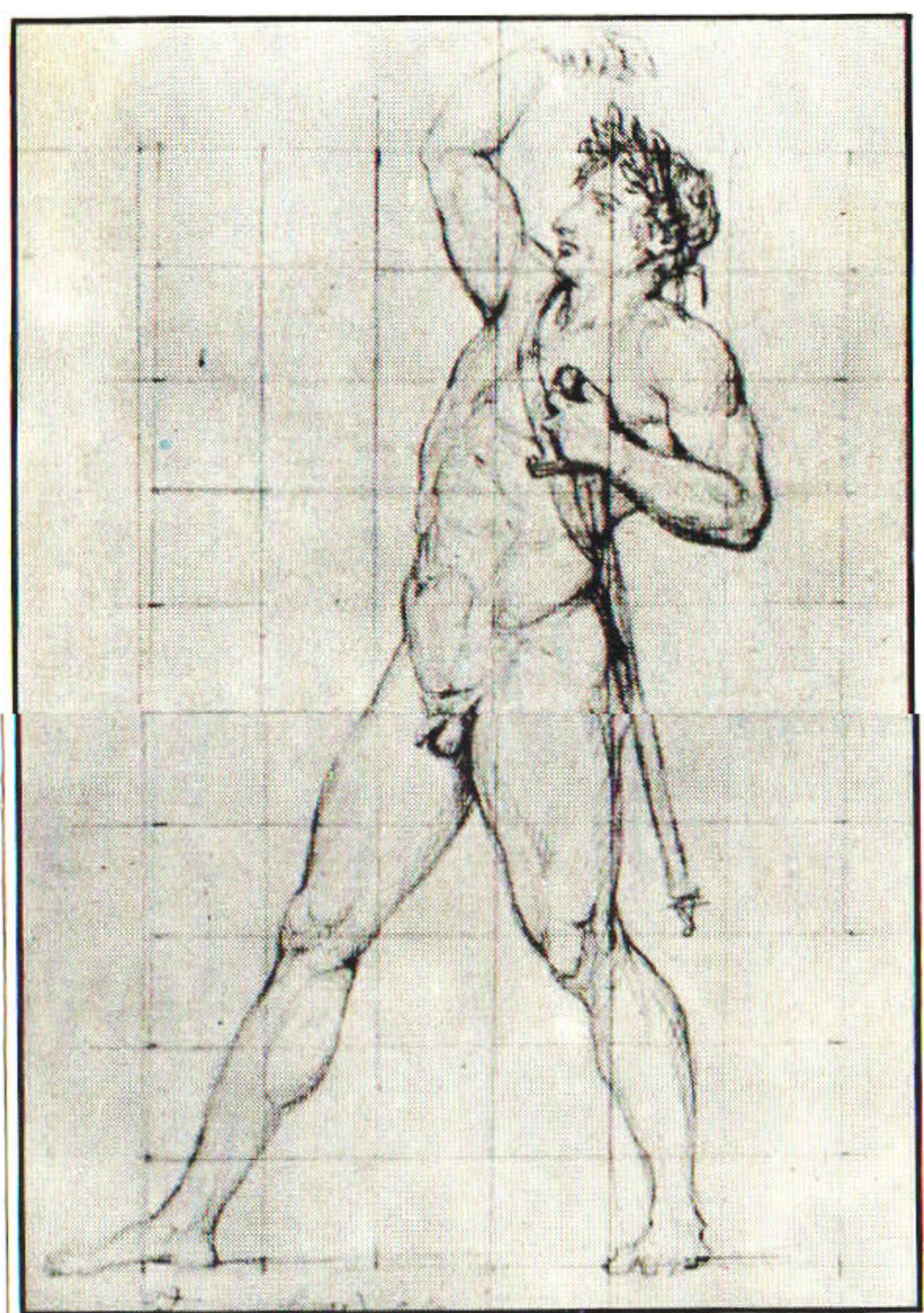


82 - Exécution du duc d'Enghien. «J'ai fait arrêter le duc d'Enghien, dira Napoléon dans son testament, parce que c'était nécessaire à la sûreté, à l'intérêt et à l'honneur du peuple français...» Le corps du malheureux va servir de marche au nouveau trône.

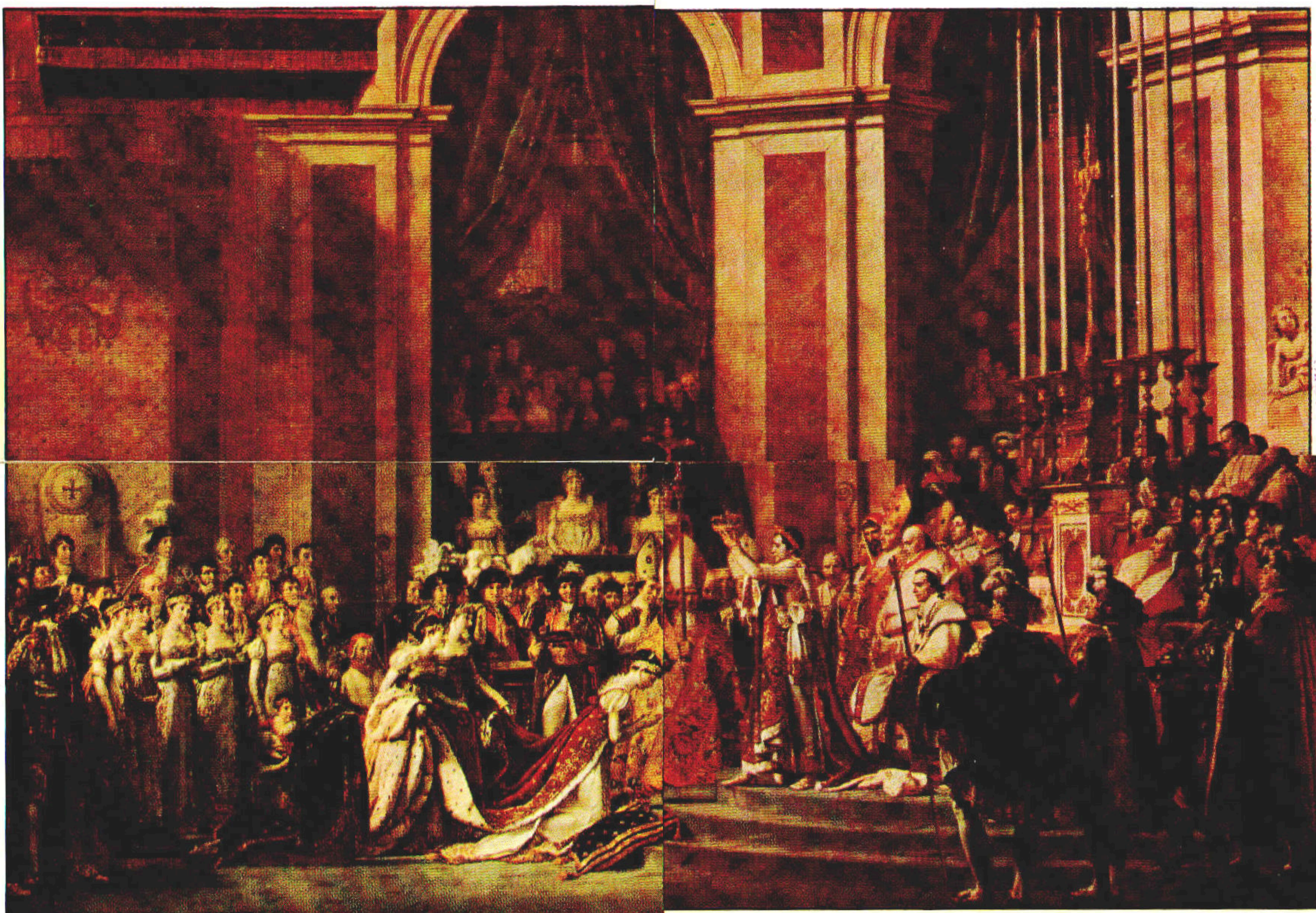


83-84 - Le pape Pie VII va sacrer le nouvel empereur. Au carrefour de la Croix de Saint-Hérem, en forêt de Fontainebleau, Napoléon, vêtu d'une tenue verte de chasseur, feint d'interrompre une chasse au loup lorsqu'il voit le carrosse papal gravir la côte. Immobile sur son cheval, il regarde l'équipage de Pie VII venir à lui et ne s'avance nullement une minute plus tôt que prévu vers Sa Sainteté. Durant le trajet séparant la Croix Saint-Hérem du château, les mameluks précèdent l'équipage impérial et c'est dans cette escorte quelque peu impie que Pie VII fait son entrée dans la cour du fer à cheval.

85 - Ce personnage simplement vêtu d'une couronne de laurier et d'un glaive représente Napoléon dessiné en cet équipement par David en vue de son célèbre tableau du «Sacre». Le peintre a ainsi déshabillé tous les principaux personnages de sa composition avant de commencer son oeuvre.

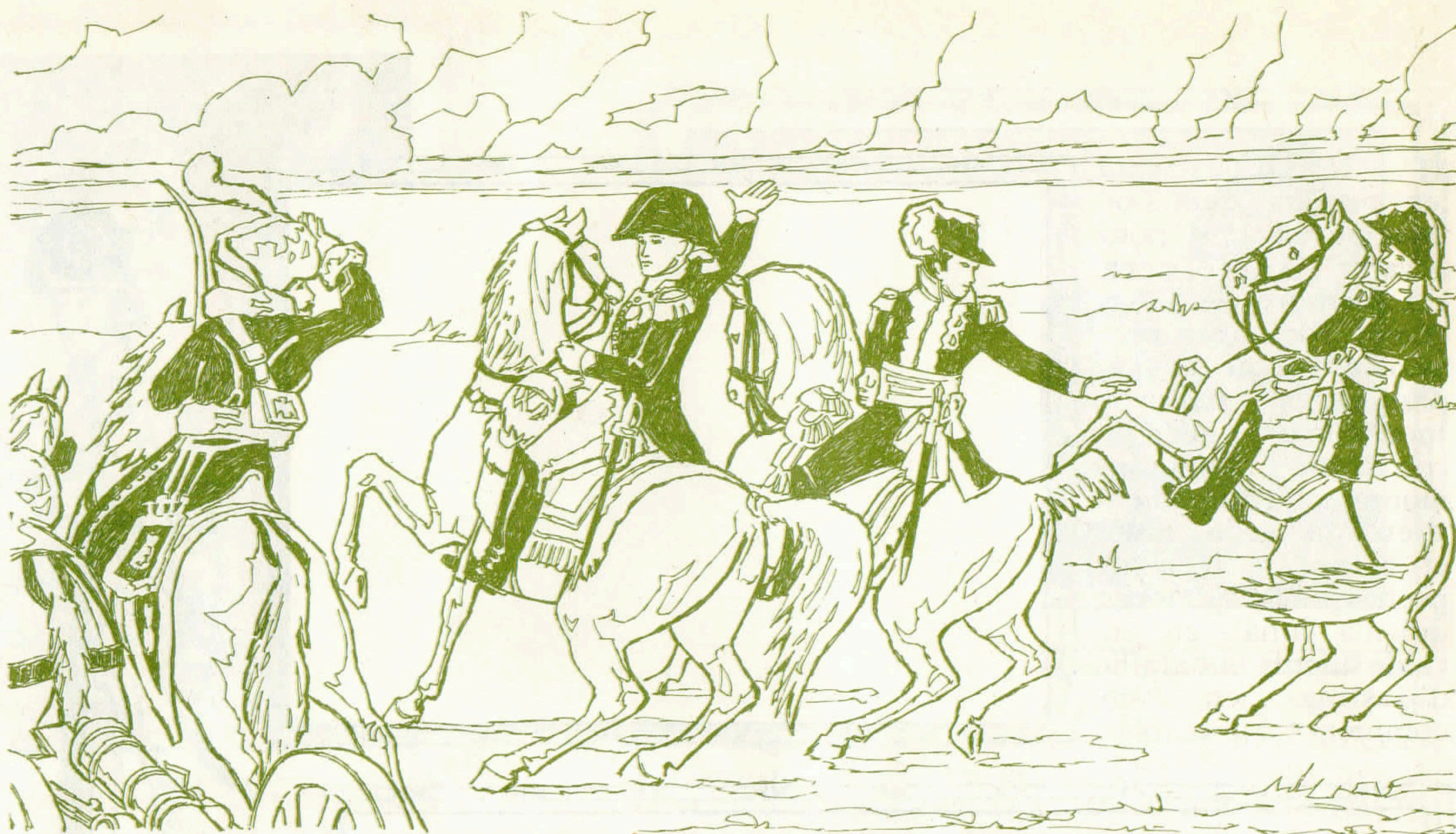


86/89 - Le sacre. Le plus étonnant destin de l'Histoire poursuit sa course: l'ancien cadet Napoleone Buonaparte, le général Bonaparte, le consul à vie de la République, est devenu l'empereur Napoléon 1er. Le nouvel empereur est parvenu à s'émerveiller et, au cours de la cérémonie, on l'a entendu dire à son frère: «Ah! Joseph, si notre père nous voyait!» Madame Mère boude toujours à Rome, ce qui n'empêchera pas David de la placer au centre de son célèbre tableau, qui représente d'ailleurs bien plus le couronnement de Joséphine que celui de Napoléon. «Cela sera plus gentil comme cela», avait-elle dit au peintre.



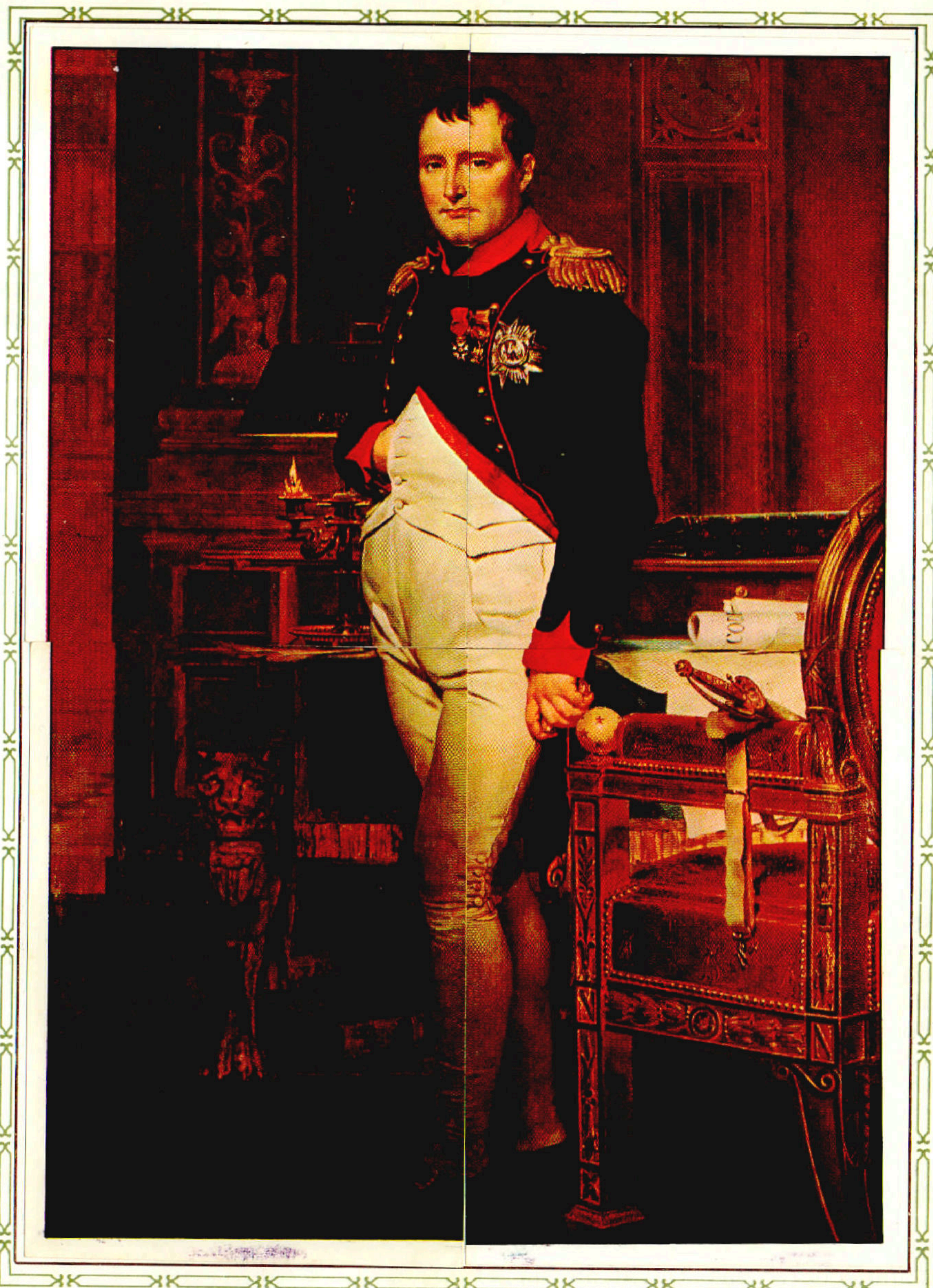


90 - Napoléon est couronné roi d'Italie dans la cathédrale de Milan. On était allé chercher à Monza la célèbre couronne de fer, et le nouveau roi d'Italie la tient à la main en pénétrant dans le *Duomo*, comme s'il s'agissait d'un chapeau. La couronne lombarde déposée sur l'autel, Napoléon, après que l'archevêque de Milan l'eût bénie, «l'enfonce hardiment plutôt qu'il ne la pose sur sa tête», en prononçant les paroles sacramentelles: «*Dio me l'ha data, guai a chi la toccherà*» (Dieu me l'a donnée, gare à celui qui la touchera).



L'Empereur d'Occident

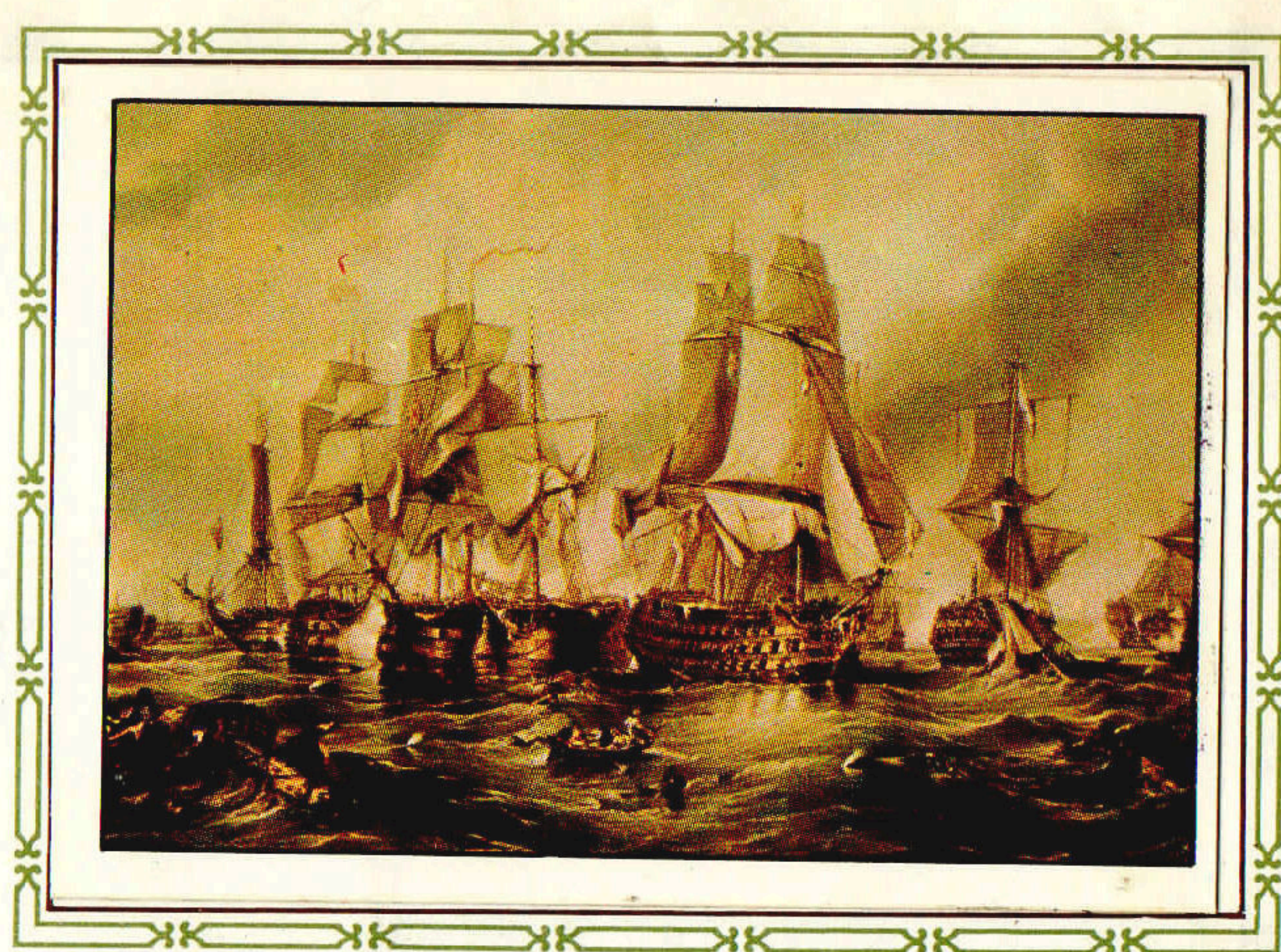
Le 15 octobre 1805, tandis que l'investissement d'Ulm s'achève, la pluie diluvienne force Napoléon à se réfugier au petit village de Hasslach. Ségur le retrouve dans une ferme, «sommeillant assis à côté d'un poêle, dont un jeune tambour sommeillant de même occupait l'autre côté». Ce spectacle inattendu surprend Ségur. On lui explique que, à l'arrivée de l'empereur, on avait voulu renvoyer l'enfant, qui avait résisté énergiquement en s'exclamant: «Il y a place pour tout le monde; j'ai froid, je suis blessé, je suis bien et j'y reste». Napoléon l'avait entendu et s'était pris à rire, ordonnant qu'«on le laissât sur sa chaise puisqu'il y tenait si fort». On vit alors l'empereur et le tambour dormir assis en face l'un de l'autre, entourés d'un cercle de généraux et de grands dignitaires debout, attendant les ordres que le maître leur donnerait à son réveil.



91/94 - Napoléon, par David. «Je vous dispense de me comparer à Dieu, déclare Napoléon au ministre Decrès, je veux croire que vous n'avez point réfléchi à ce que vous m'écriviez.» Decrès n'a pourtant point tort: l'empereur peut se prendre pour une émanation divine! L'ancien petit Nabulione va humilier les empereurs, coupera leurs ailes aux aigles russes, allemandes et autrichiennes.



95-96 - Durant la semaine qui précède la bataille d'Austerlitz, l'empereur se fait présenter des paysans moldaves. Puis il va parcourir le futur champ de bataille dont il connaîtra bientôt le terrain «aussi bien que les environs de Paris». Toute la déclivité et les creux des petites carrières qui serviront aux dépendances du Grand Quartier Général. Durant dix jours, ce sera là un incessant va-et-vient d'estafettes, de courriers, d'officiers d'ordonnance en uniformes dorés et multicolores, un perpétuel piétinement d'hommes et de chevaux.



97 - Le coup de Nelson, autrement dit le *coup de Trafalgar*, consiste, au lieu de canonner la ligne ennemie, à foncer en une double flèche à la fois sur les vaisseaux de l'avant-garde et de l'arrière-garde de l'adversaire. Les deux ailes éloignées, dispersées, désagrégées en plusieurs tronçons, on se rabat sur le centre, un centre amputé de deux corps de bataille. Mais la victoire coûtera la vie à Nelson.



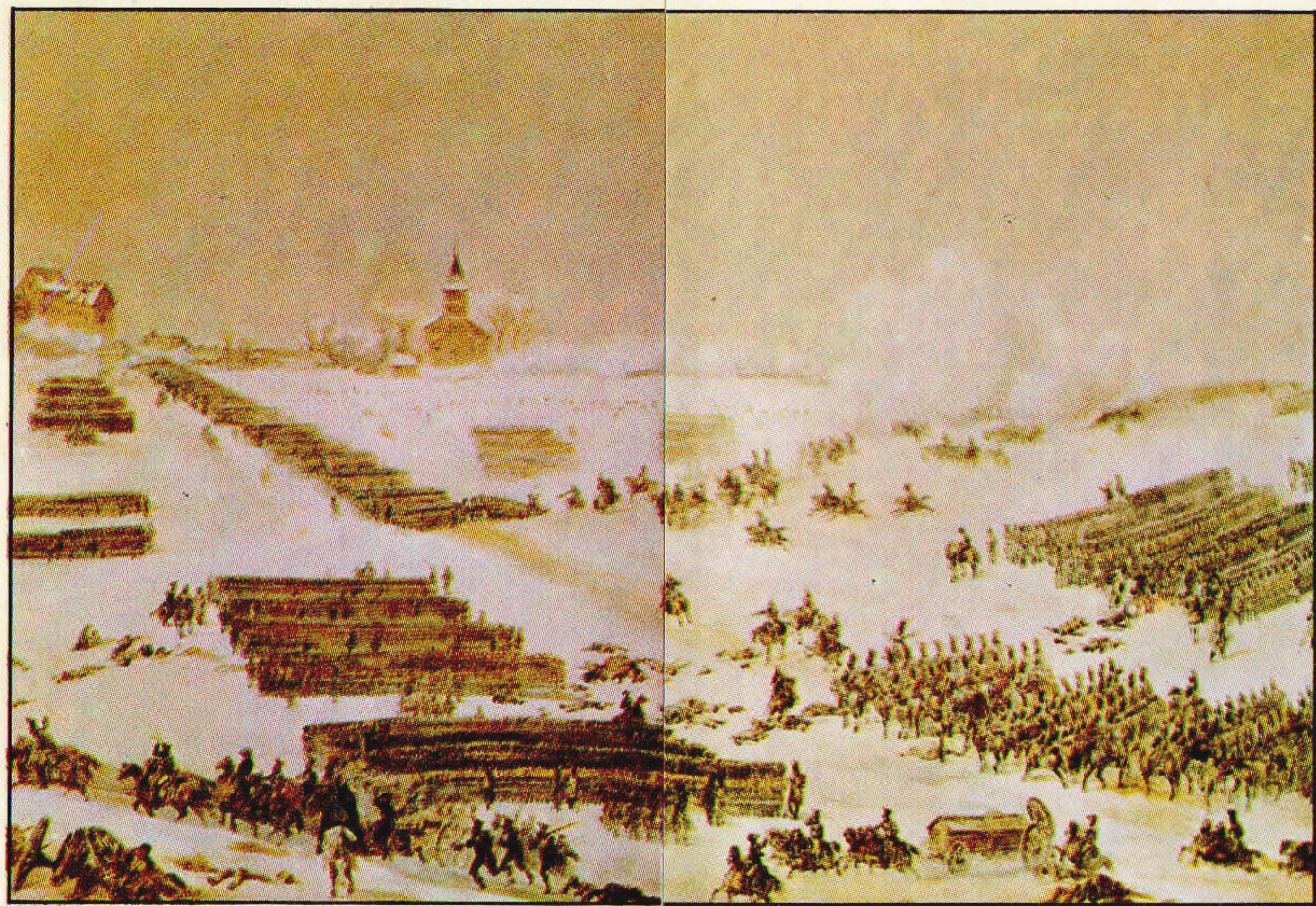
98 - Le Strasbourgeois Benjamin Zix est l'un de ces témoins oculaires dont les dessins sont infiniment précieux. Il a exécuté un lavis représentant un bivouac de l'empereur où tous les détails sont criants de vérité. On voit à gauche le mameluk Roustam. A droite les valets de pied sortent de leurs étuis de cuir la vaisselle et les petites casseroles d'argent couvertes où se trouvent des plats tout préparés. Chacun va manger sur ses genoux. L'effectif complet de la «machine impériale» comptait 52 voitures et 630 chevaux et mulets.



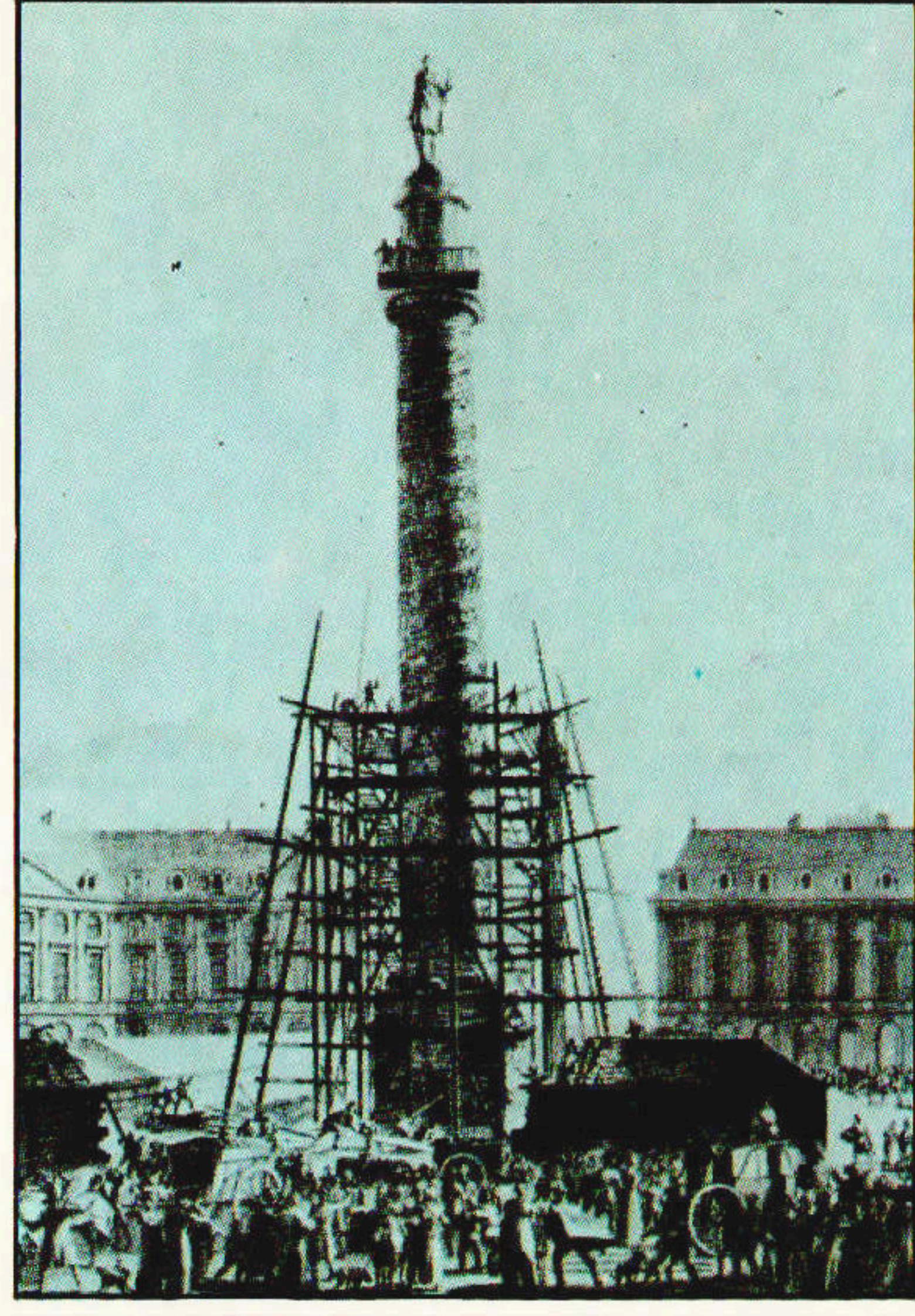
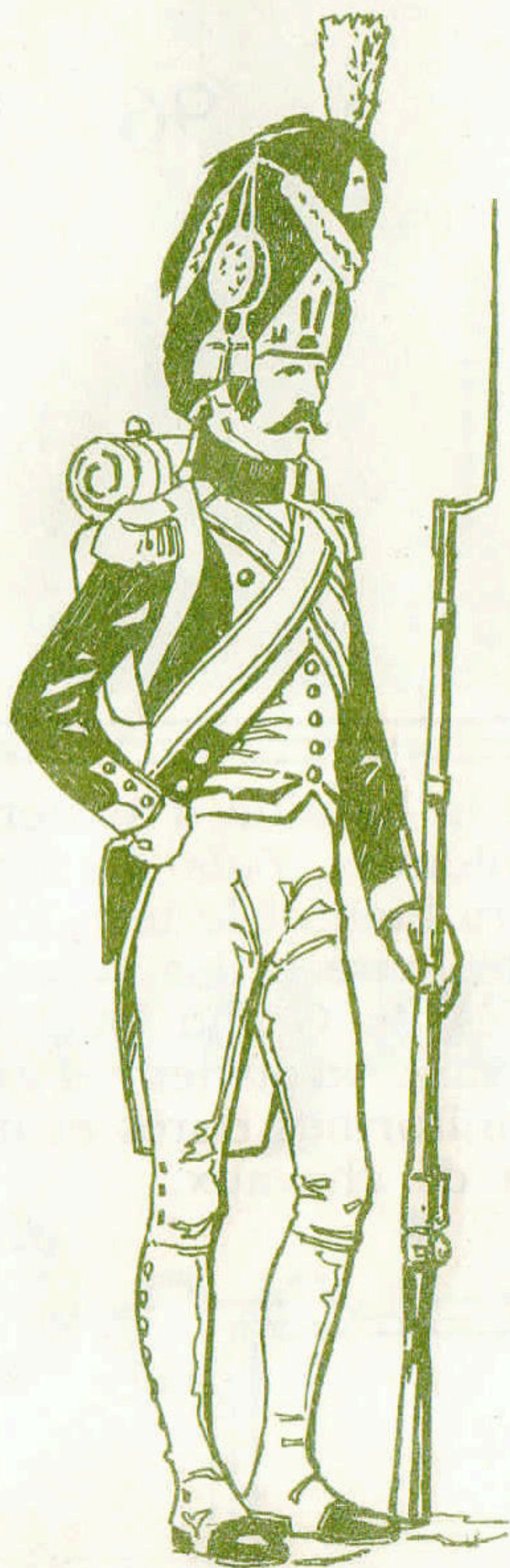
99-100 - Voici le mot fameux qui fera la fortune des marchands d'estampes. A la veille de la bataille d'Iéna, un vélite de la Garde, en voyant l'empereur passer devant le front des troupes, osa crier: «En avant!» «Qu'est-ce?» dit Napoléon en se retournant. «Il n'y a qu'un jeune homme sans barbe qui peut vouloir présager ce que je dois faire. Qu'il attende d'avoir commandé dans trente batailles rangées avant de prétendre me donner des avis.»



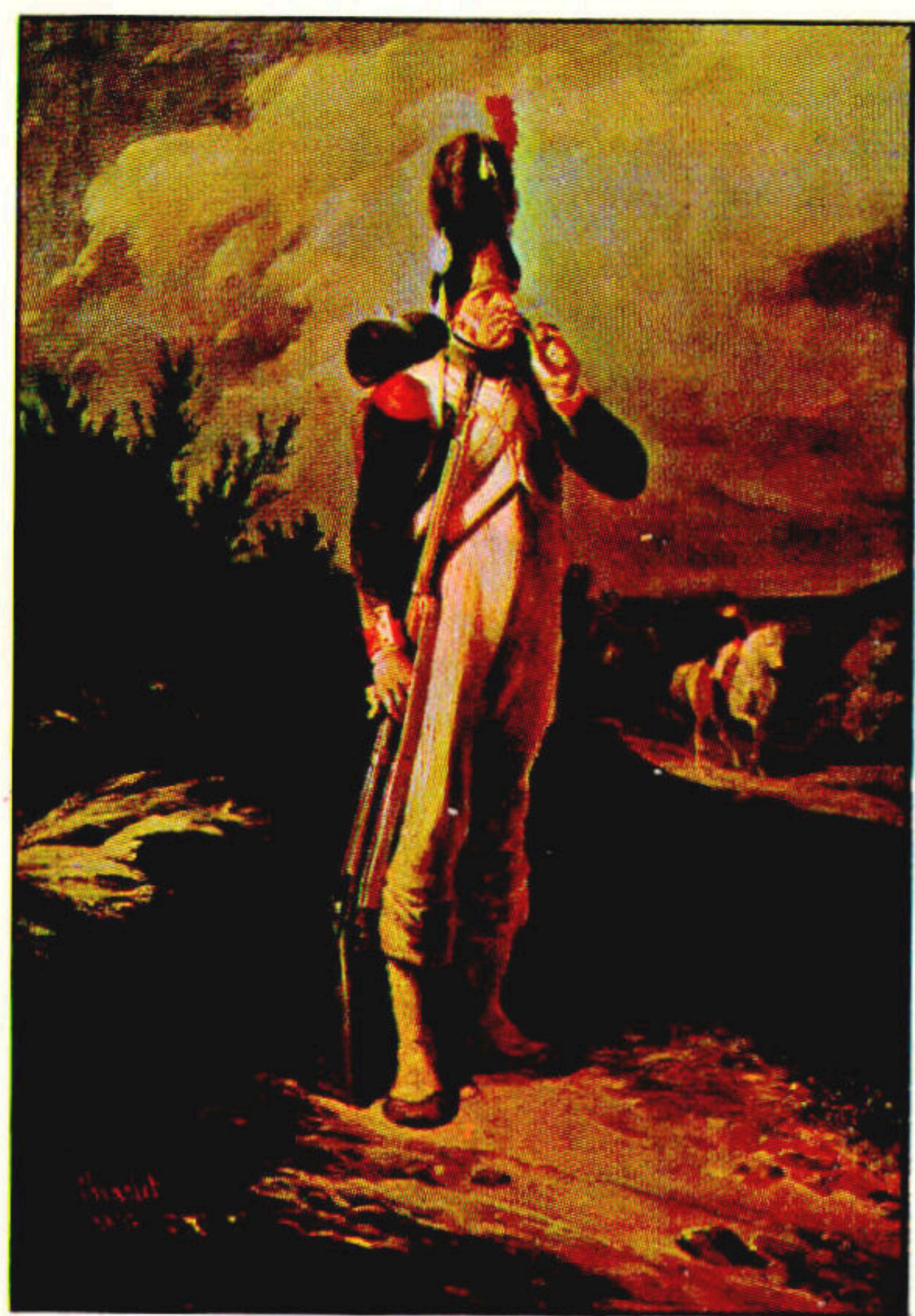
101-102 - Napoléon entre à Berlin. Il s'avance, vêtu de son habit vert de colonel des chasseurs de la Garde, barré par le Grand Cordon de la Légion d'honneur, tandis que derrière lui suivent les maréchaux, les généraux, les aides de camp, l'état-major, rutilants d'or, d'argent et de plumes. Mais on ne voit pourtant que lui, «avec son petit chapeau et sa cocarde d'un sou». Dans ses yeux passent des éclairs... L'accueil enthousiaste des Berlinoises stupéfie les vainqueurs.



103-104 - Le lendemain de la bataille d'Eylau, Napoléon parcourt le champ de bataille. Autour de lui l'affreux, le cauchemardesque prolongement de la bataille s'offrait aux regards: 12.000 morts russes, 14.000 blessés sont étendus, 14.000 blessés qui mourront faute de soins. L'énorme quantité de chevaux tués ajoutait encore à ce tableau d'horreur. On entendra l'empereur murmurer: «Quel massacre! Et sans résultat! Spectacle bien fait pour inspirer aux princes l'amour de la paix et l'horreur de la guerre!»

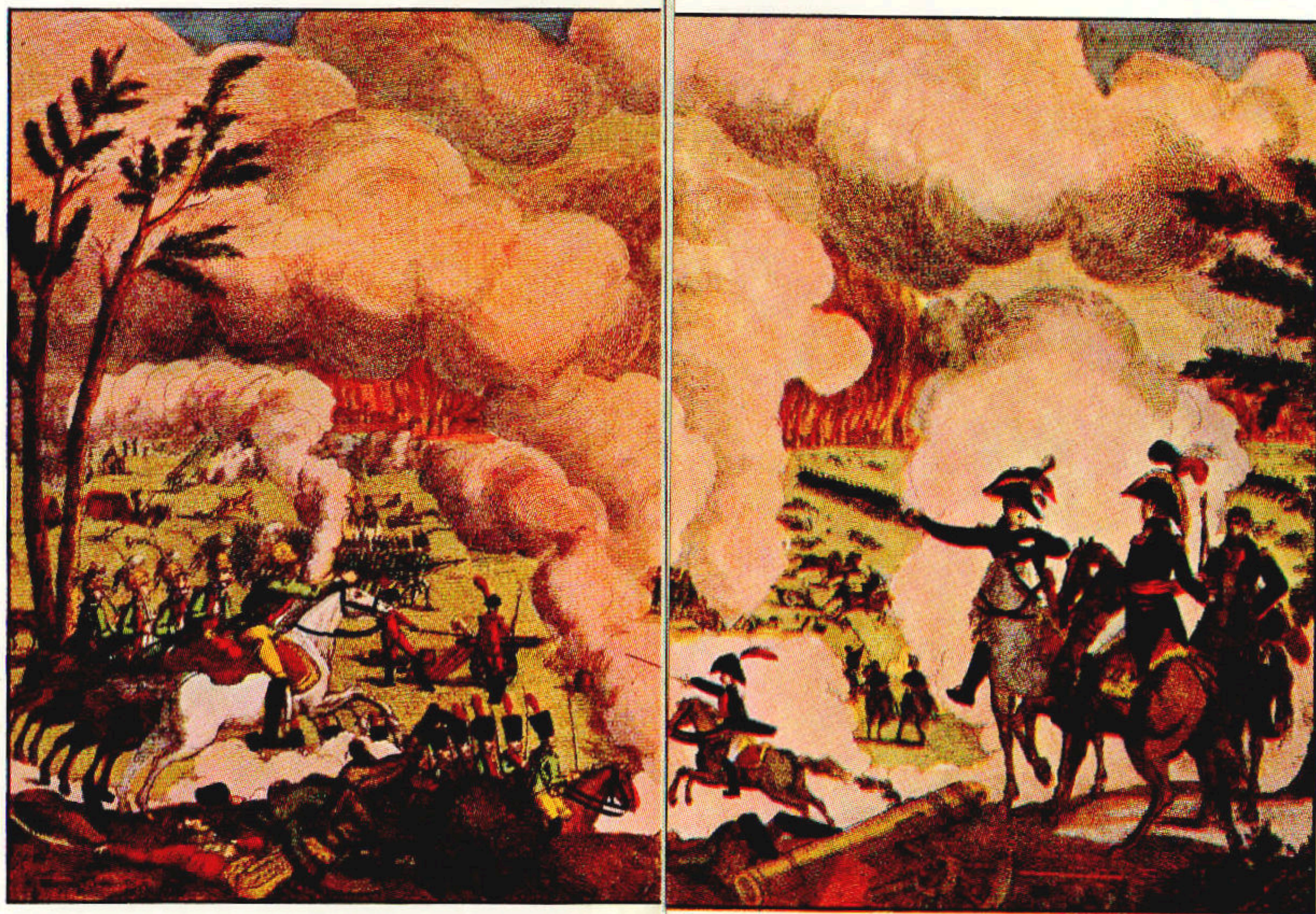


105 - S'il n'est pas Hercule, en ces années où il touche au faîte de son destin, il est bien Jupiter. L'orgueil le dévore. Il est grisé par cet encens qui, sans cesse, monte vers lui. Lui-même, en se voyant statufié en haut de la colonne Vendôme, constate en souriant: «Comment la tête ne tournerait-elle pas quand on vous a mis si haut?» Représenter Napoléon en empereur romain ne paraît pas suffisant à certains: «Faites-le donc tout nu, propose l'amiral Bruix, vous aurez plus de facilité à lui baiser le derrière!»...



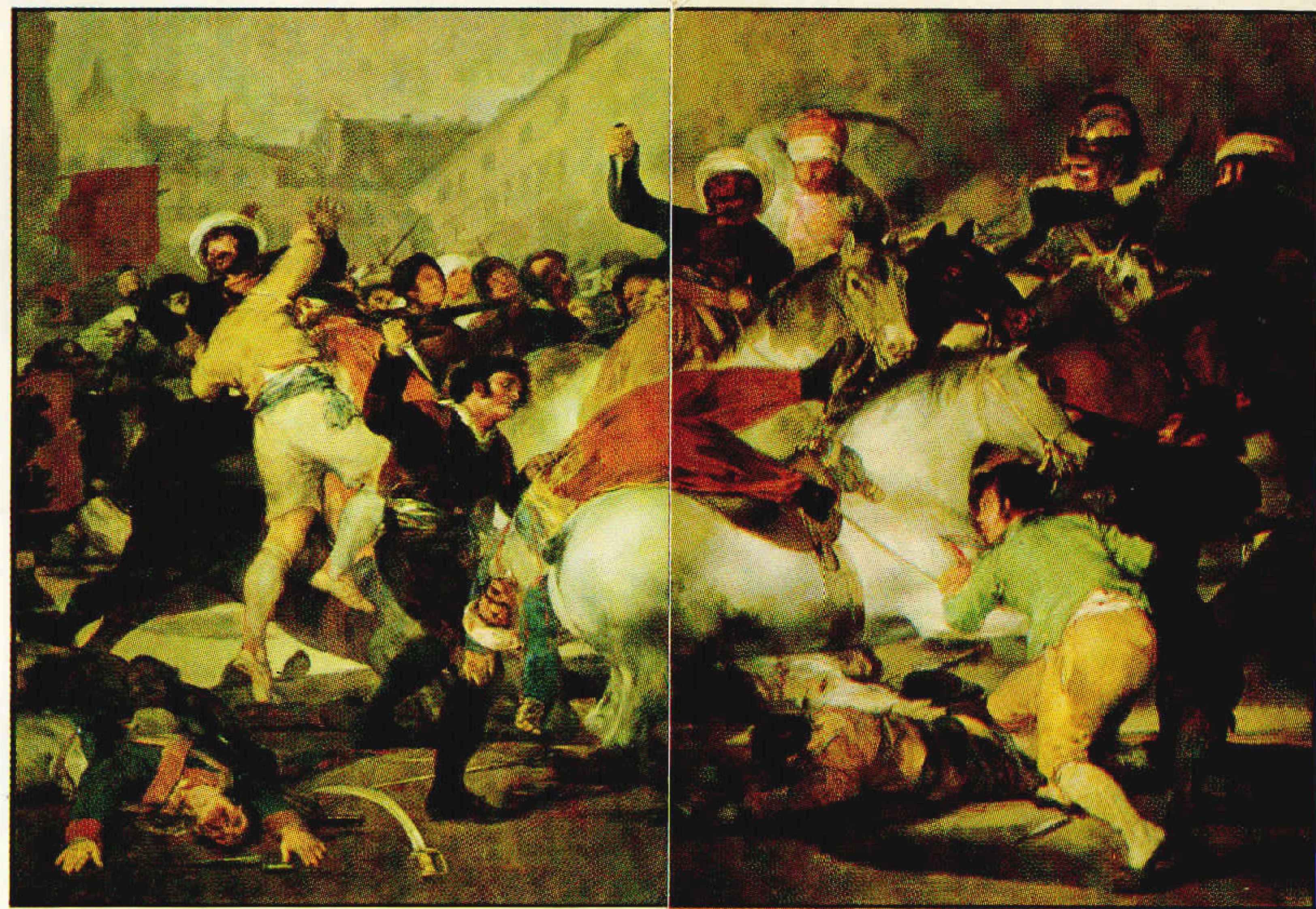
106 - Un grognard. C'est dans la boue, une boue inimaginable, que marche l'armée vers Varsovie, au mois de décembre 1806. «Parfois, a raconté le sergent Coignet dans son texte pittoresque, il fallait prendre la jambe de derrière pour l'arracher à la boue comme une carotte, puis aller rechercher l'autre avec ses deux mains et la rejeter aussi en avant, avec nos fusils en bandoulière pour pouvoir nous servir de nos mains.» Pour la première fois, le soldat grogne — et c'est au cours de ces journées atroces que l'empereur donna à ses hommes le surnom de grognards.

107-108 - La bataille de Friedland. La défaite russe est totale, mais 7.000 Français sont tombés eux aussi... On essaye de n'y point trop penser. Friedland! *Pays de paix!* Un seul fait éblouit l'empereur: le 19 juin, Murat, lancé à la poursuite des vaincus, est parvenu à la frontière de l'empire russe. Napoléon peut écrire fièrement à Fouché: «Mes Aigles sont arborées sur le Niémen.»



109-110 - Le jeudi 25 juin 1807, le tsar Alexandre — uniforme noir à parements rouges, culotte blanche, chapeau orné de plumes blanches et noires — monte en barque pour se rendre vers le radeau où l'attend déjà Napoléon, vêtu avec sa simplicité habituelle. A ses côtés: Berthier, Duroc, Caulaincourt et Bessières. Les deux empereurs s'embrassent. «Sire, déclare Alexandre, je hais les Anglais autant que vous.» — «En ce cas, s'exclame l'empereur, la paix est faite.»

111-112 - Goya a immortalisé la sanglante insurrection madrilène du 2 mai 1808 — le célèbre *Dos de Mayo* — vigoureusement maîtrisée par les mameluks de Murat qui ont chargé la foule à la *Puerta del Sol* — et, ce jour-là, les Espagnols se sont crus revenus à l'époque de la lutte contre les Maures! L'événement va permettre à Napoléon de mettre son frère Joseph sur le trône.



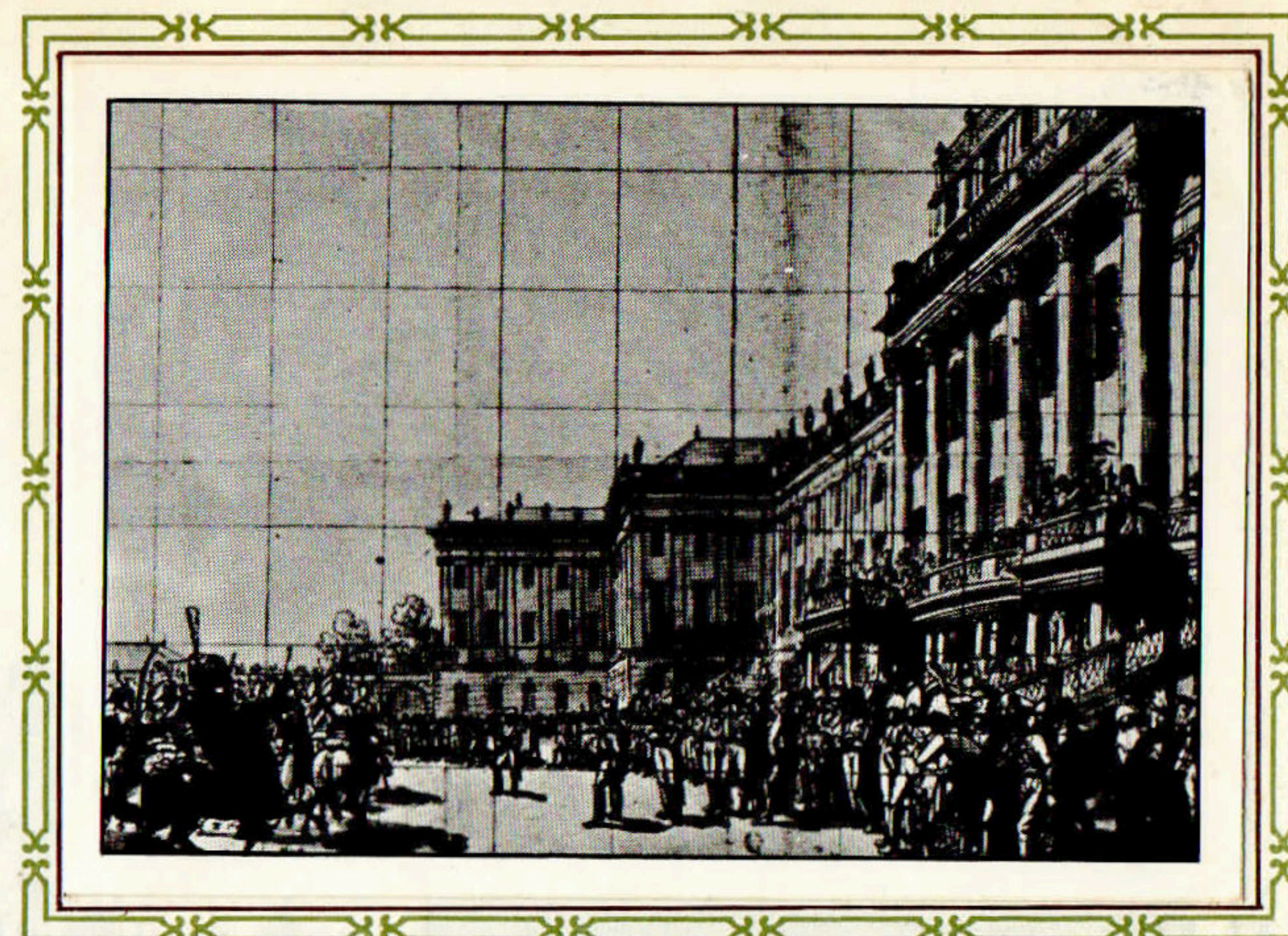
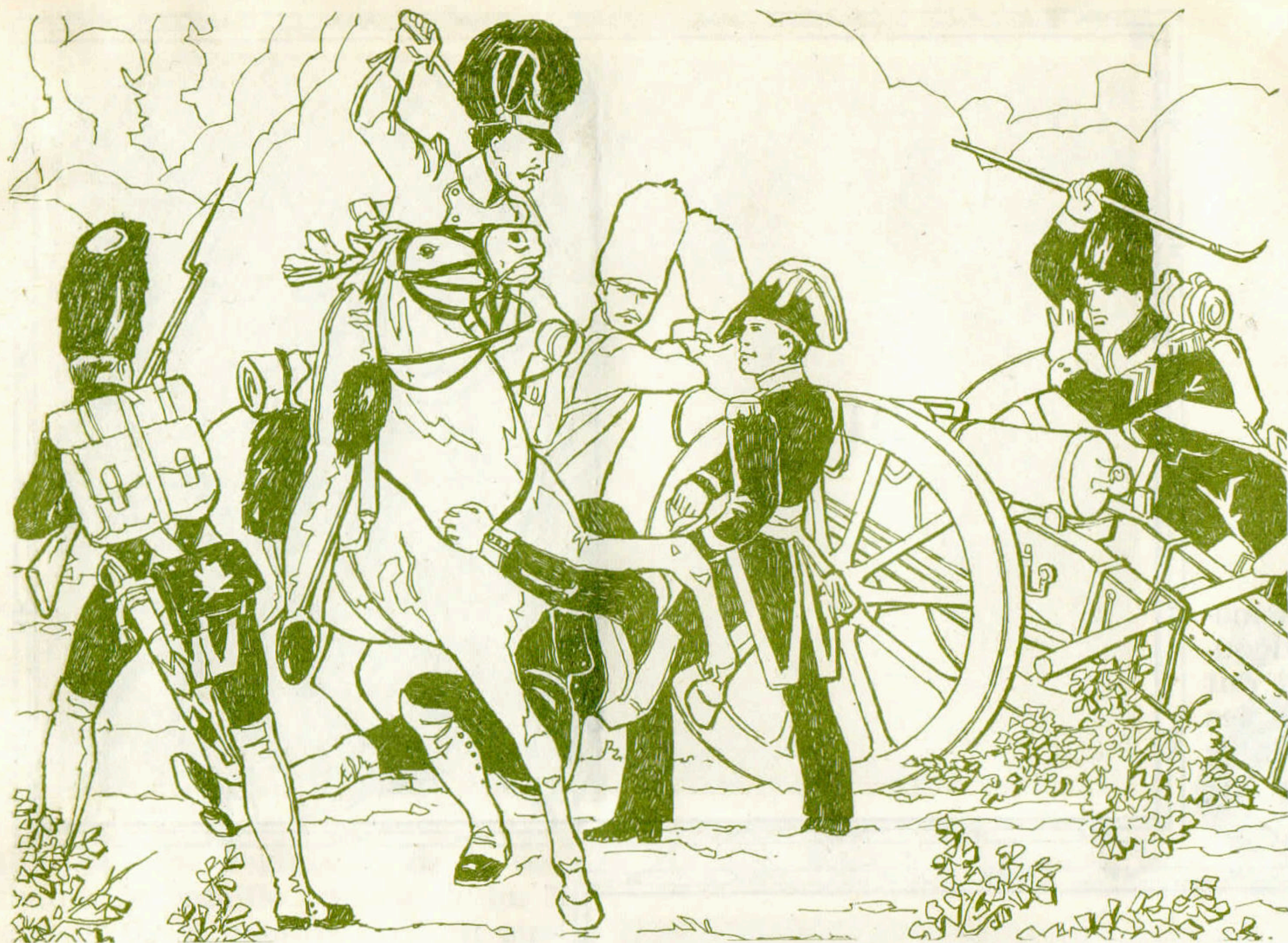
113/116 - Le 4 décembre 1808, le général de Morla présente à Napoléon la reddition de Madrid. Joseph Bonaparte — Don José Primero — qui vient d'être chassé de son trône, propose à l'empereur d'abdiquer, mais Napoléon refuse. Joseph redevient roi pour le grand malheur de tous. Il est plein de bonne volonté pourtant, mais cela n'empêche pas la plus grande partie de son peuple de le considérer comme roi d'Espagne « par la grâce du diable » et de le traiter d'« esclave couronné ».



117 - A la veille de la bataille de Wagram, Lannes a été mortellement blessé. Il adresse de violents reproches à l'empereur: « Tu viens de faire une grande faute et, quoiqu'elle te prive de ton meilleur ami, elle ne te corrigera pas: ton ambition est insatiable; elle te perdra; tu sacrifies sans ménagement, sans nécessité, les hommes qui te servent le mieux, et, quand ils meurent, tu ne les regrettes pas... »



118-119 - La bataille de Wagram fait rage. Sur un front d'une quinzaine de kilomètres, onze cents pièces d'artillerie déchaînent un ouragan de fer. « Sire, attention, on tire sur votre état-major! » — « Monsieur, répond l'empereur calmement, à la guerre, tous les accidents sont possibles. » Wagram sera la dernière grande victoire du règne. Mais à quel prix! Quelle atroce boucherie! Napoléon est sans doute victorieux mais, de part et d'autre, plus de cinquante mille tués ou blessés gisent sur le champ de bataille.



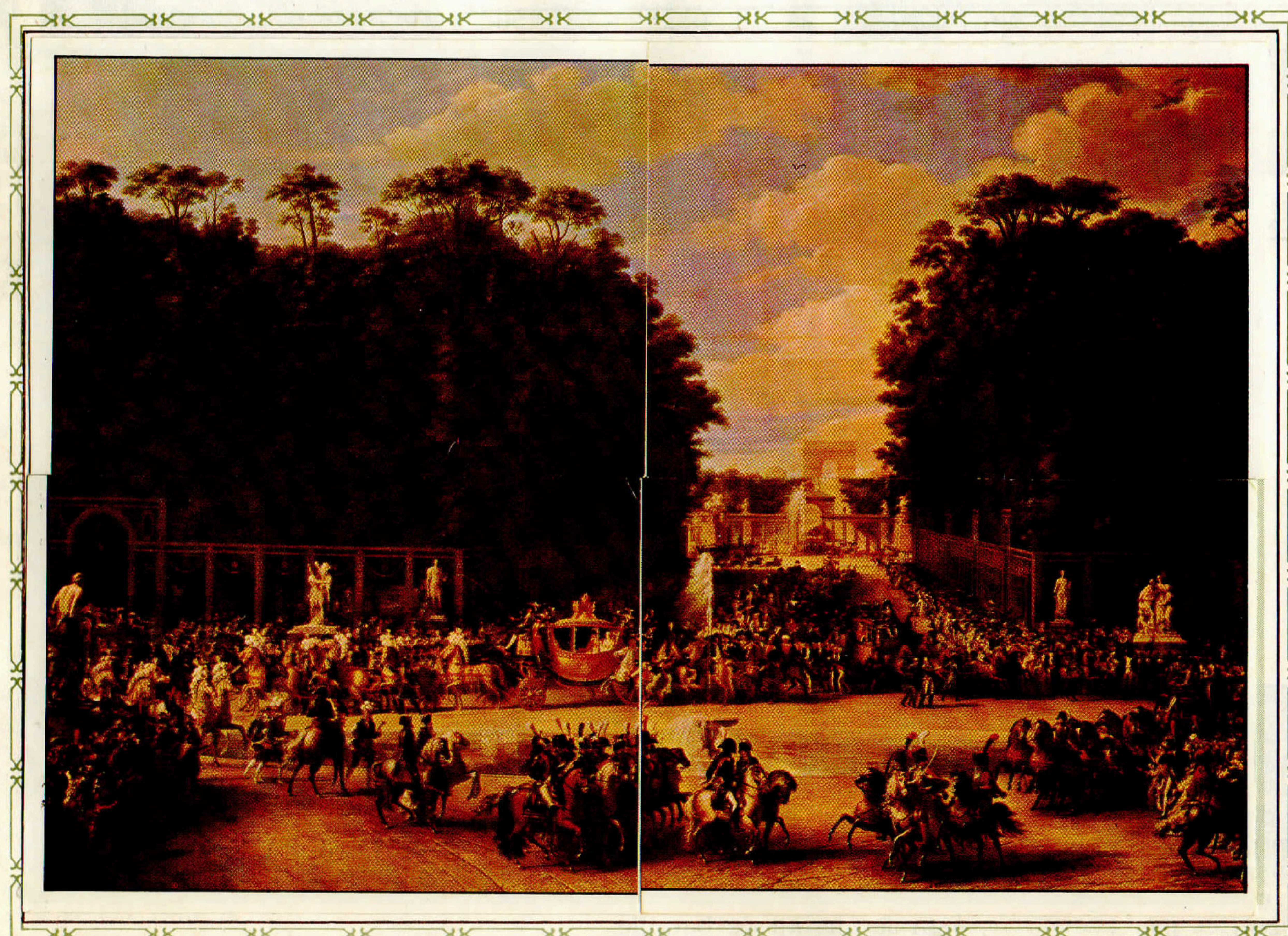
120 - Chaque matin à dix heures, l'empereur assiste à la parade qui se déroule du côté du parc de Schönbrunn devant l'escalier en fer à cheval ou dans la cour du « Palais impérial ». C'est là qu'un jeune Allemand, Staps, voudra l'assassiner. « Vous tuer n'est pas un crime, dira-t-il à l'empereur, au contraire c'est un devoir pour tout bon Allemand. Je voudrais vous tuer parce que vous êtes l'opresseur de l'Allemagne. »



121 - Le conflit entre Pie VII et Napoléon devient aigu. Le Saint-Père est arrêté et sera conduit à Savone. Cependant c'est le pape, cette ombre d'homme, qui aura le dernier mot. Napoléon le dira un jour: « Il n'y a que deux puissances dans le monde, le sabre et l'esprit... A la longue, le sabre est toujours battu par l'esprit. »



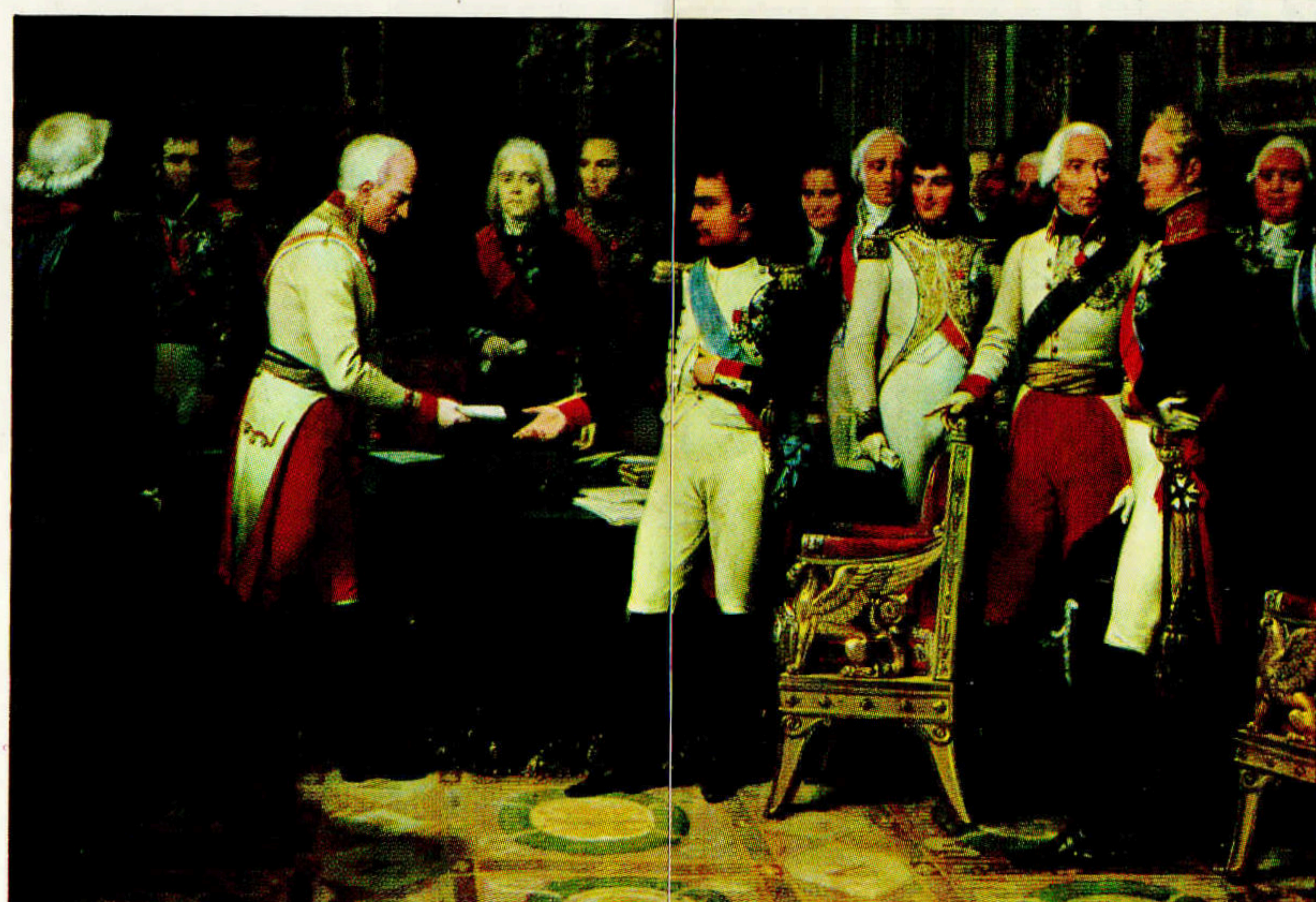
122 - Napoléon se sépare de Joséphine. Il veut un héritier, il veut forger le premier maillon de sa dynastie! « Mais n'as-tu point des neveux? » demande Joséphine en pleurant. « Mes neveux, lui explique l'empereur, ne peuvent me remplacer; la nation ne le comprendrait pas. » Et la pauvre Joséphine tombe évanouie. Le chambellan Bausset va aider Napoléon à transporter l'impératrice Joséphine jusqu'à ses appartements.



123/126 - Le cortège de la nouvelle impératrice Marie-Louise entre aux Tuileries. Napoléon est « ivre d'impatience, ivre de félicité ». Wagram et Austerlitz semblent l'avoir moins enivré que ce mariage avec une petite-fille de Charles Quint. « Je me donne des ancêtres! » s'exclame-t-il. Napoléon se donne aussi une famille parmi laquelle se trouvaient Louis XVI et Marie-Antoinette, devenus, par cette alliance extraordinaire, le grand-oncle et la grand-tante du mari.



127 - Marie-Louise et le roi de Rome. Sa naissance souleva un enthousiasme stupéfiant. Regardant la foule devant les Tuileries, Napoléon murmura: «Je l'envie, la gloire l'attend, alors que j'ai dû courir après elle.»



128-129 - A la fin du mois de septembre 1808, à Erfurt, en présence du tsar Alexandre (à droite) et de Talleyrand (au centre), Napoléon reçoit le baron Vincent, envoyé de l'empereur d'Autriche. A table, ayant à sa droite le tsar, les rois de Westphalie et de Wurtemberg, à sa gauche les rois de Saxe et de Bavière, l'empereur lance: «Quand j'étais lieutenant d'artillerie!...»



130/133 - Napoléon prend Smolensk. Il a attaqué la Russie, mais les troupes du tsar ont appliqué la tactique de la terre brûlée et ont accentué leur repli. Ils brûlent Smolensk avant de reprendre le chemin de Moscou. Ainsi que le disait un officier de l'armée du tsar: «Les Français n'ont pas de quoi se réjouir de ce que nous nous retirons. C'est pour leur perte... Nous reviendrons prendre le pays que nous abandonnons à présent en le dévastant et en les affamant.»



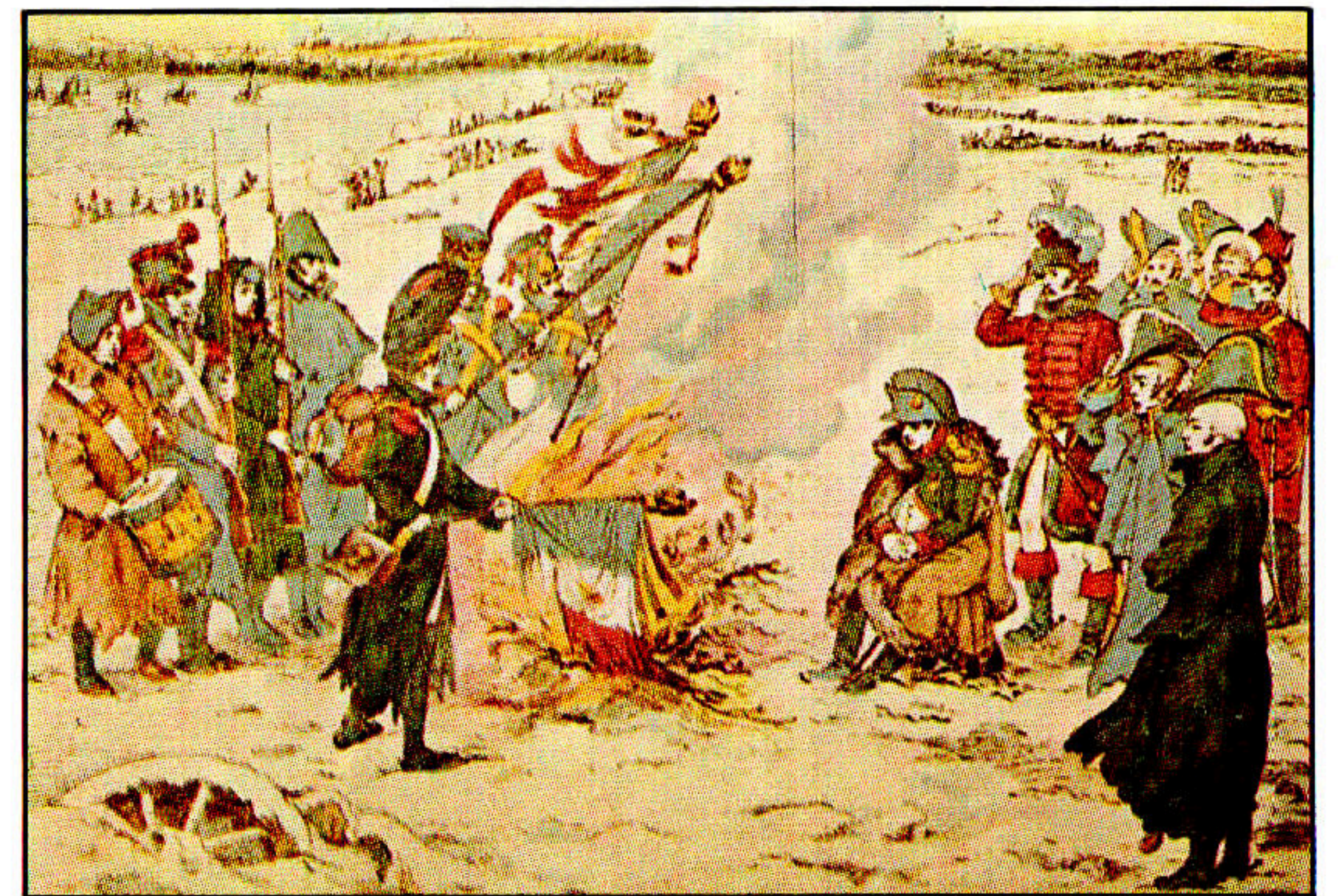
134-135 - La terrible et meurtrière bataille de la Moskova, «ma plus grande bataille», dira l'empereur à Sainte-Hélène. Au premier plan, le général de Caulaincourt, frère du Grand Ecuyer, vient d'être mortellement frappé. Au centre, Murat, le roi de Naples, indique la fameuse redoute de Rajewski qui disparaît sous la fumée de l'effroyable duel d'artillerie. On se battra durant douze heures au rythme de cent quarante coups de canon à la minute. «Le bruit des canons était tel, dira un officier russe, que nous n'entendions même pas la fusillade» — ce bruit des canons qui «assourdissait» encore à cinq kilomètres du champ de bataille.

L'aigle frappé à mort

Les Français entrent à Moscou. Autrefois, tout voyageur russe découvrant Moscou, du haut de la colline traversée par la route de Mojäisk, se prosternait et se signait. Aussi l'endroit avait-il été baptisé Poklonnäia, le « Mont du Salut ». C'est là que, le samedi 14 septembre, Napoléon, « transporté de joie », s'arrête et regarde. Il a devant lui Moscou. Au coeur de la cité, il peut voir surgir les vingt tours et les murailles crénelées d'un chaud brun rouge d'un gigantesque burg enserrant toute une colline couverte de palais et d'églises: le Kremlin — deux syllabes qui contiennent un étrange pouvoir d'évocation. « La voilà donc, cette cité fameuse! » s'exclame-t-il. Les troupes qui arrivent successivement s'arrêtent, médusées: « Moscou! Moscou! » Napoléon est entré au Caire, à Milan, à Madrid, à Vienne, à Venise, à Berlin, à Varsovie, mais jamais il n'a autant joui de son triomphe. Les souffrances de la terrible route, l'hécatombe de la Moskova sont oubliées. Que peut-il désirer de plus? La paix? Elle ne peut plus tarder maintenant! Le tsar n'est-il pas mis à genoux? Mais on apporte à Napoléon cette surprenante nouvelle: « Moscou est désert! »



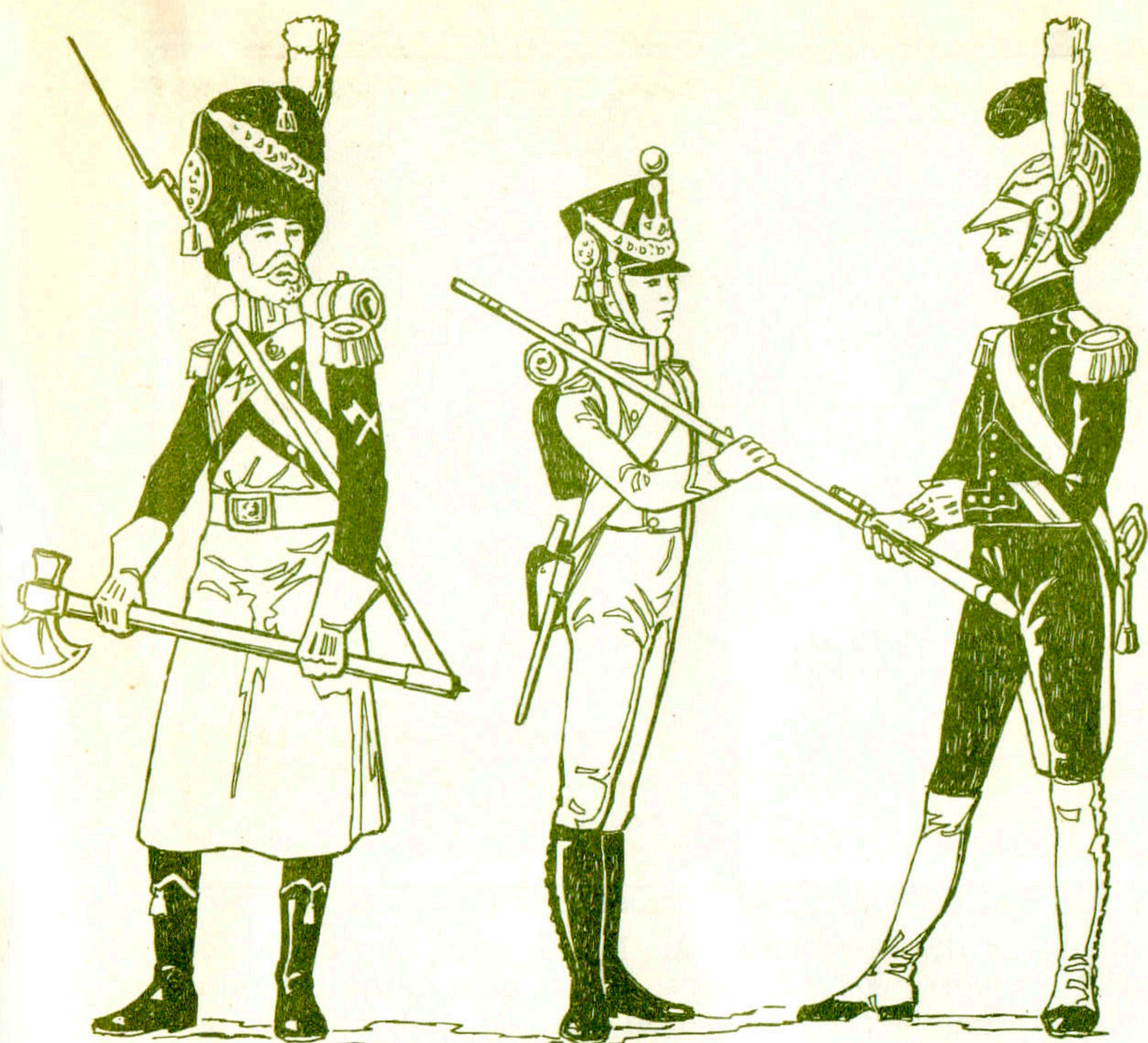
136-137 - Moscou brûle. Les Français ont-ils commis quelque imprudence? Ou plutôt les Russes ont-ils mis le feu à leur ville? Le comte de Ségur, petit-fils du gouverneur Rostopchine, le dira: «Après un examen approfondi des faits et des témoignages, ma conviction se résume à ceci: le comte Rostopchine n'est pas l'unique, mais il est le principal auteur de l'incendie de Moscou.» Et ceci, me semble-t-il, peut être la conclusion de l'Histoire.



138 - Le 23 novembre, à Bohr, Napoléon ordonne que les drapeaux de tous les corps soient jetés dans les flammes, ces emblèmes que l'empereur avait remis à ses soldats au camp de Boulogne. « Quel tableau que l'incendie des Aigles! » s'exclame un témoin en racontant cette scène déchirante. Puis on brûle de nombreuses voitures afin d'atteler le plus possible de chevaux valides aux canons et aux caissons.



139/142 - Un témoin a représenté, quelque peu naïvement, le célèbre passage de la Bérésina. Les survivants ont affirmé que la rivière n'était pas plus large que la rue Royale à Paris. Lorsqu'on se rend sur place, comme je l'ai fait, on se rend compte que la Bérésina a plusieurs bras séparés par des îlots spongieux, d'où la nécessité de construire des ponts de grande longueur.



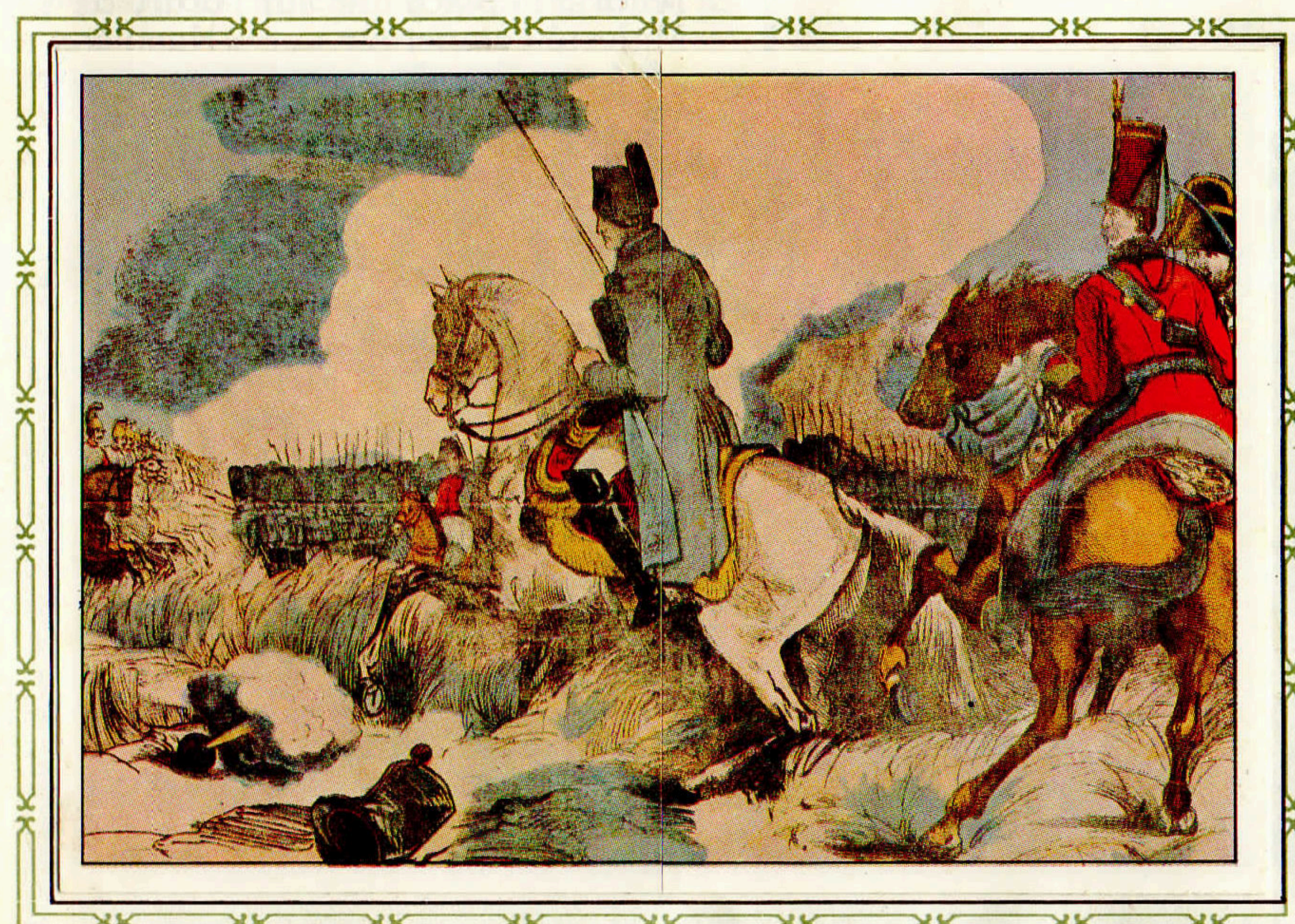
143-144 - Des trente-cinq mille hommes de la Garde, il ne reste plus que quatre à cinq cents survivants. La retraite de Russie fut bien la plus terrible des épreuves endurées par les combattants de tous les temps.



145-146 - 1813... «L'étoile pâlisait, dira Napoléon, je sentais les rênes m'échapper et je n'y pouvais rien.» Il dira encore: «La France aime trop le changement pour qu'un gouvernement y dure.»



147 - L'empereur fait graver en-dessous du portrait du roi de Rome cette phrase: «Je prie Dieu pour mon père et pour la France.» Napoléon enverra la gravure un peu plus tard à l'empereur François qui sera peut-être attendri en voyant son petit-fils prier pour son père, mais du côté autrichien, il n'y aura aucun résultat — il est vrai que l'enfant priait, en somme, également pour la retraite des troupes de « Grand-papa François »...



148-149 - Les Alliés ont envahi la France. A Arcis-sur-Aube, le vent de la défaite souffle déjà... Napoléon, l'épée à la main, se réfugie dans un carré. Puis on le verra, quelques instants plus tard, arrêter les fuyards sur le pont en criant: «Qui de vous le passera avant moi?» Mais la Garde qui arrive au pas de charge réussit à contenir le flot ennemi qui fonce sur la petite ville.





150-151 - Talleyrand a envoyé un billet à l'ennemi lui donnant le conseil de cesser de combattre Napoléon, de foncer vers Paris, et de ne laisser en face de l'empereur qu'un rideau de troupes. L'ex-évêque d'Autun trahit ainsi son maître pour sauver ses intérêts. Il se trouve que, ce jour-là, ceux-ci sont les mêmes que ceux de la France. C'est une pure coïncidence...

Pendant la campagne de France, la Garde suit l'empereur, «l'oeil de travers». Passant près d'un vieux chasseur du 2ème qui, au milieu de la route, refait un pansement autour de sa jambe, l'empereur lui dit: «Tu ne me vois pas?» — «La route est à tout le monde!» grogne le chasseur. — «Que veux-tu, mauvaise tête? répond doucement l'empereur, tu as la croix, ton fusil, ta pipe, ton bidon plein, du Kaiserlik et du Russe à gogo... Tu vois ton empereur tous les jours... Et jamais content?» — «Le bidon sonne le creux comme mes tripes, réplique l'ancien; avec les cinq sous que tu nous donnes par jour... quand il y en a... on ne peut faire bombance.» — «Crois-tu que mes affaires vont mieux que les tiennes?» — «Pour ça, non! On est dans la m...!» — «Je vois ce qui te manque, conclut l'empereur; tu veux de la bataille, tu en auras demain, et de la bonne!» Puis, s'adressant à un officier d'ordonnance: «Caraman: marquez ce sauvage pour dix napoléons, demain soir... s'il y est encore!» — «Sacré tondu! marmonne le vieux entre ses dents, il va falloir encore se faire tuer pour lui.»

155-156 - Louis XVIII arrive à Calais avec Madame Royale, fille de Louis XVI. A vrai dire, son aspect déçoit un peu. Les jambes de Louis XVIII, autour desquelles flottent des guêtres, soutiennent, non sans difficulté, un ventre énorme sanglé dans un ample habit bleu à boutons d'or. De lourdes épaulettes essayent de donner à ce gros homme goutteux et au visage enflé un aspect martial. Il n'en est pas moins acclamé. Le nouveau roi apporte la paix... Et en cette année 1814, cet obèse, assis dans un fauteuil de podagre, paraît cent fois plus séduisant qu'un guerrier, l'épée perpétuellement hors du fourreau et cavalcadant de Madrid à Moscou et de Hambourg à Milan. L'ex-comte de Provence, que l'on a souvent dépeint comme un cuistre de collège ou un mauvais faiseur de petits vers aveuglé par sa suffisance, se rend parfaitement compte des réalités. Que de fois n'a-t-on pas dit qu'il n'y avait de grand chez lui que l'orgueil! Son bon sens et sa clairvoyance le sont tout autant!



152-153 - Les adieux de Fontainebleau. D'une voix claire, Napoléon lance les paroles immortelles: «Je pars! Vous, mes amis, continuez à servir la France... Ne plaignez pas mon sort. Si j'ai consenti à me survivre, c'est pour survivre encore à votre gloire... Adieu, mes enfants! Je voudrais vous presser tous sur mon coeur. Que j'embrasse au moins votre général, votre drapeau!»



154 - «Général Daumesnil, dit le colonel russe à l'héroïque soldat, j'ai ordre de vous demander de livrer Vincennes et son matériel.» — «Je ne rendrai la place que sur l'ordre de Sa Majesté l'empereur.» — «Napoléon a abdiqué, l'armistice est signé, rendez Vincennes!» — «Colonel, réplique le général unijambiste, rendez-moi ma jambe et je vous rendrai Vincennes!»



157/160 - Allemands, Autrichiens et Russes occupent Paris. Les cosaques ont construit leurs huttes de paille sur les Champs-Élysées et leurs chevaux broutent l'écorce des arbres. Les Prussiens veulent faire sauter le pont d'Iéna mais sont obligés d'y renoncer, car Louis XVIII les a menacés de se faire transporter dans son fauteuil jusqu'au milieu du pont.



161 - Au Congrès de Vienne, Talleyrand représente la France. Dès son arrivée il obtint que ne soit plus employé le terme «allié»: «Alliés, disait-il, et contre qui? Ce n'est plus contre Napoléon: il est à l'île d'Elbe; ce n'est sûrement pas contre le roi de France: il est garant de la durée de la paix. Messieurs, parlons franchement, s'il y a encore des puissances alliées, je suis de trop ici!»



162 - 1815! Napoléon quitte l'île d'Elbe pour la France. «On me reproche de sacrifier le bonheur et la gloire de notre pays pour rester tranquille ici. Les maux de notre pays me déchirent l'âme, j'en ai perdu le repos. Les vœux de l'armée me rappellent. L'immense majorité de la nation me désire...»



163-164 - Non loin de Grenoble, près du lac de Laffrey, un régiment de Louis XVIII barre la route. Les fusils tremblent, mais pas un homme n'ose épauler. L'empereur s'arrête et lance d'une voix forte: «Soldats du 5ème, je suis votre empereur, reconnaissez-moi. S'il est parmi vous un soldat qui veuille tuer son empereur, me voilà!» Le même soir, Napoléon entra à Grenoble.



165/168 - Résigné, Louis XVIII quitte Paris. Non sans peine, il traverse toute une foule de fidèles agenouillés. «Ce sont mes pantoufles que je regrette davantage, confiera le roi à MacDonald avant de se diriger vers Gand; vous saurez un jour, mon cher maréchal, ce que c'est que la perte des pantoufles qui ont pris la forme du pied.»

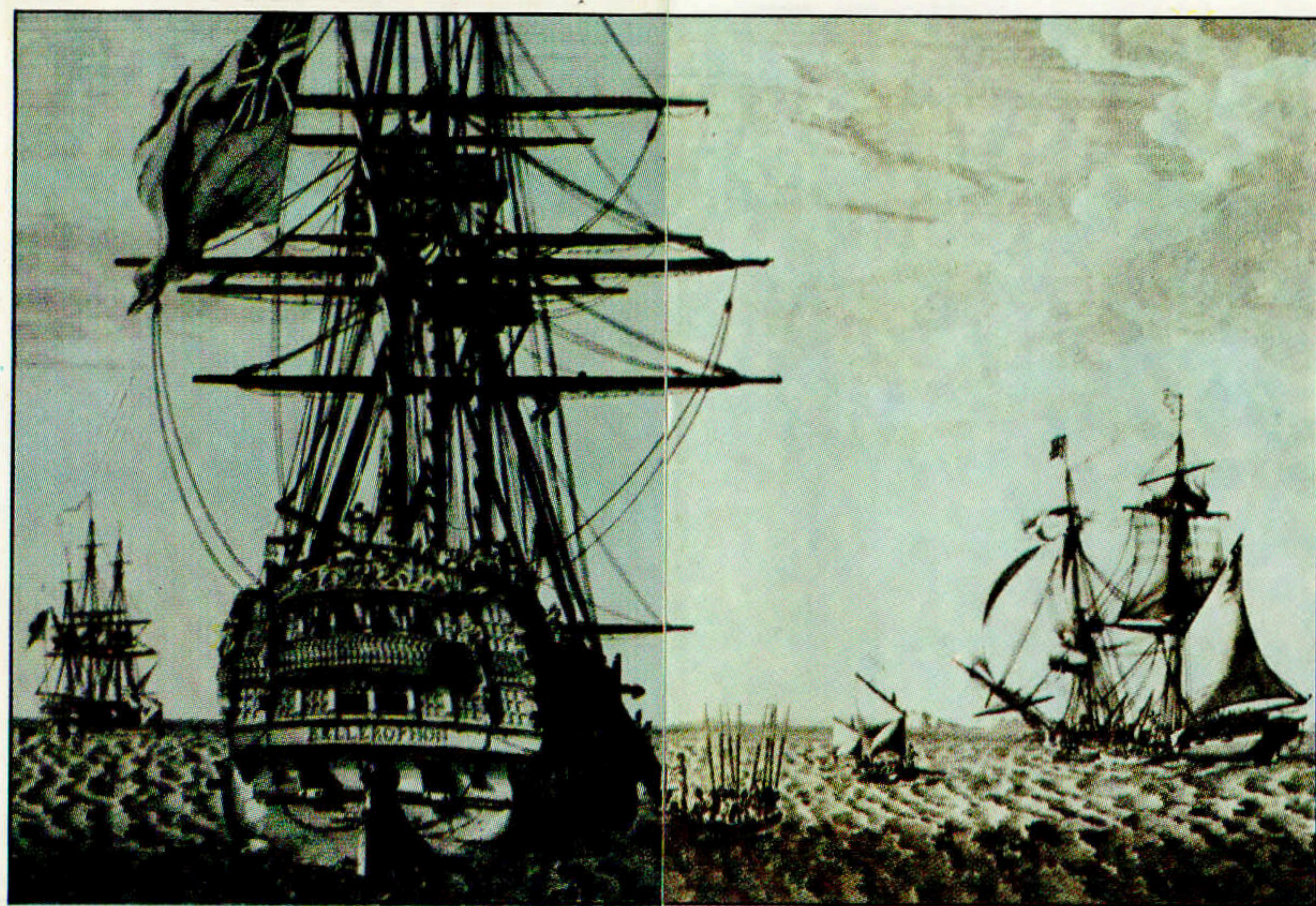


169 - La bataille de Waterloo s'achève. Napoléon cherche la mort, mais celle-ci ne veut pas de lui. Nous le voyons entraîné hors du champ de bataille, tandis que Cambronne lance sa phrase immortelle: «La Garde meurt et ne se rend pas!» Crierait-il encore «autre chose»? La légende l'affirmera toujours...



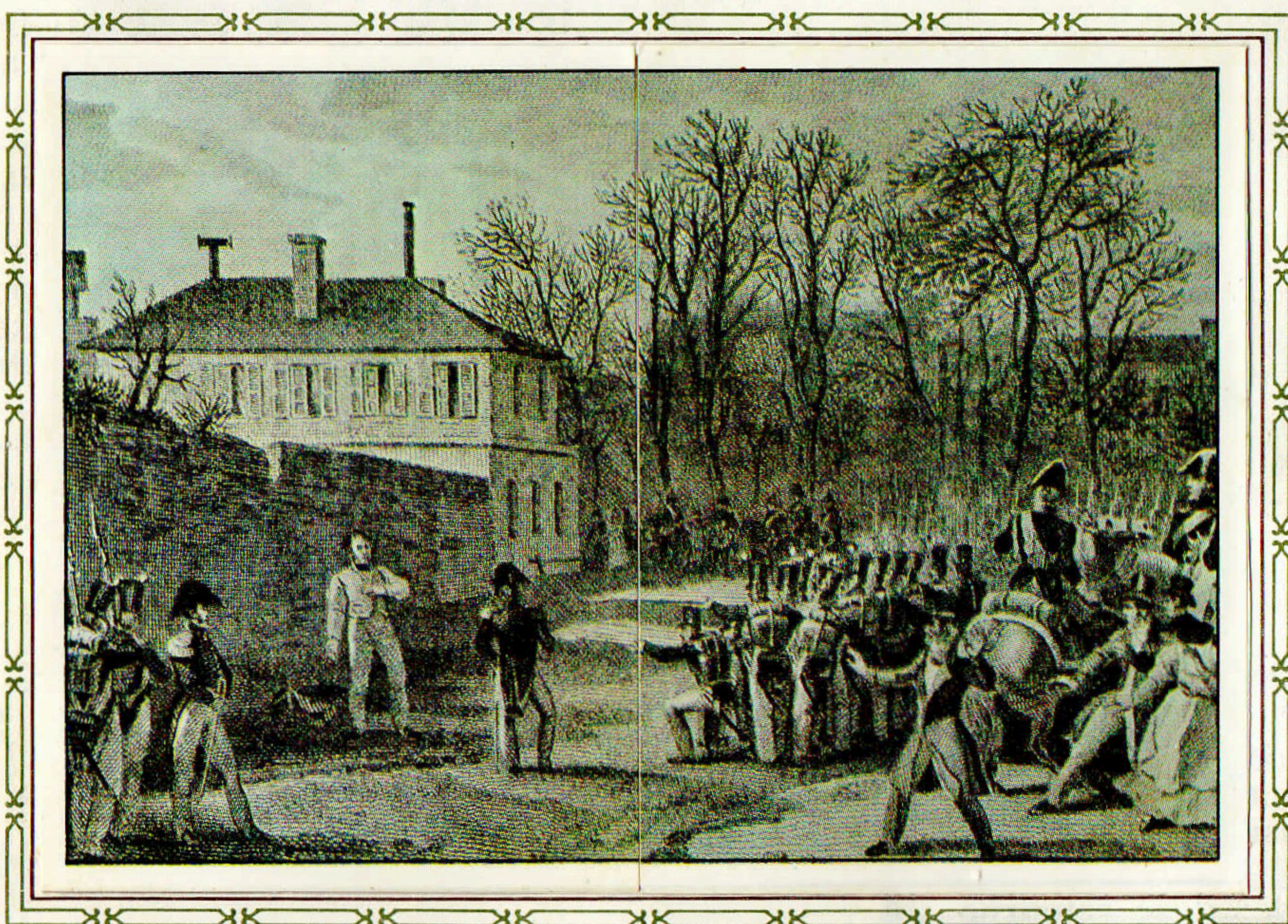
170 - La nuit descend sur le champ de bataille de Waterloo. L'empereur s'est réfugié au centre d'un des carrés du 1er régiment des grenadiers de la Garde. Napoléon est entré dans l'Histoire en frappant les trois coups de Toulon, Vendémiaire et Arcole. En sortir l'épée à la main, frappé par l'ennemi, quelle belle fin pour sa légende!

L'atroce saignée de Waterloo, imputable aux fumées de l'orgueil qui ont enivré Napoléon, est une page de l'Histoire de France que le fol héroïsme de Ney ou le panache rabelaisien de Cambronne ne parviennent pas à faire oublier. La France est sortie des Cent-Jours affaiblie, mutilée, ruinée. Rarement entreprise fut plus néfaste pour notre pays.



171-172 - Napoléon monte à bord du *Bellerophon*, qui va le conduire vers l'Angleterre. Il vient d'adresser cette lettre au Prince-Régent: «...j'ai consommé ma carrière politique, et je viens, comme Thémistocle, m'asseoir au foyer du peuple britannique; je me mets sous la protection de ses lois...» On sait quelle fut la réponse de l'Angleterre: elle enverra Napoléon mourir sur le rocher de Sainte-Hélène.

La Restauration ou le retour des Lis



173-174 - L'exécution du maréchal Ney. Il avait promis à Louis XVIII de lui ramener Napoléon dans une cage de fer! ... La police l'a arrêté au lendemain des Cent-Jours. «Voilà une maladresse qui va nous coûter cher! s'exclame Louis XVIII, fort mécontent. Le malheureux! En se laissant prendre, il va nous faire plus de mal qu'il ne nous en a fait le 13 mars en passant à Bonaparte.»



175-176 - Lavalette, coupable d'avoir occupé la Poste alors que Napoléon n'avait pas encore atteint Paris, a été condamné à mort. La veille de l'exécution, sa femme Emilie, héroïne de l'amour conjugal, prend la place de son mari et le condamné, ayant revêtu le vaste manteau, la robe et le chapeau de sa femme, parvient à quitter la Conciergerie... à la fureur des Ultras royalistes!

La Terreur blanche: tous ceux qui ont rallié Napoléon lors de son retour en mars 1815, tous ceux qui l'ont aidé pour accomplir son vol de clocher en clocher, vont être traqués. Il ne s'agit plus de passer l'éponge! La duchesse d'Angoulême se trouve maintenant parmi les plus acharnés des Ultras royalistes. Elle est devenue l'âme de la Terreur blanche. Louis XVIII se contente de soupirer:

— «Ils» sont implacables, mais si je «les» bravais, je n'aurais plus un instant de repos! Bien plus: si le roi se fût avisé de résister, il eût été emporté comme un fétu par la contre-révolution. L'entourage du frère du roi ne déclarait-il pas:

— Il faut que le roi ouvre les yeux ou qu'il les ferme!

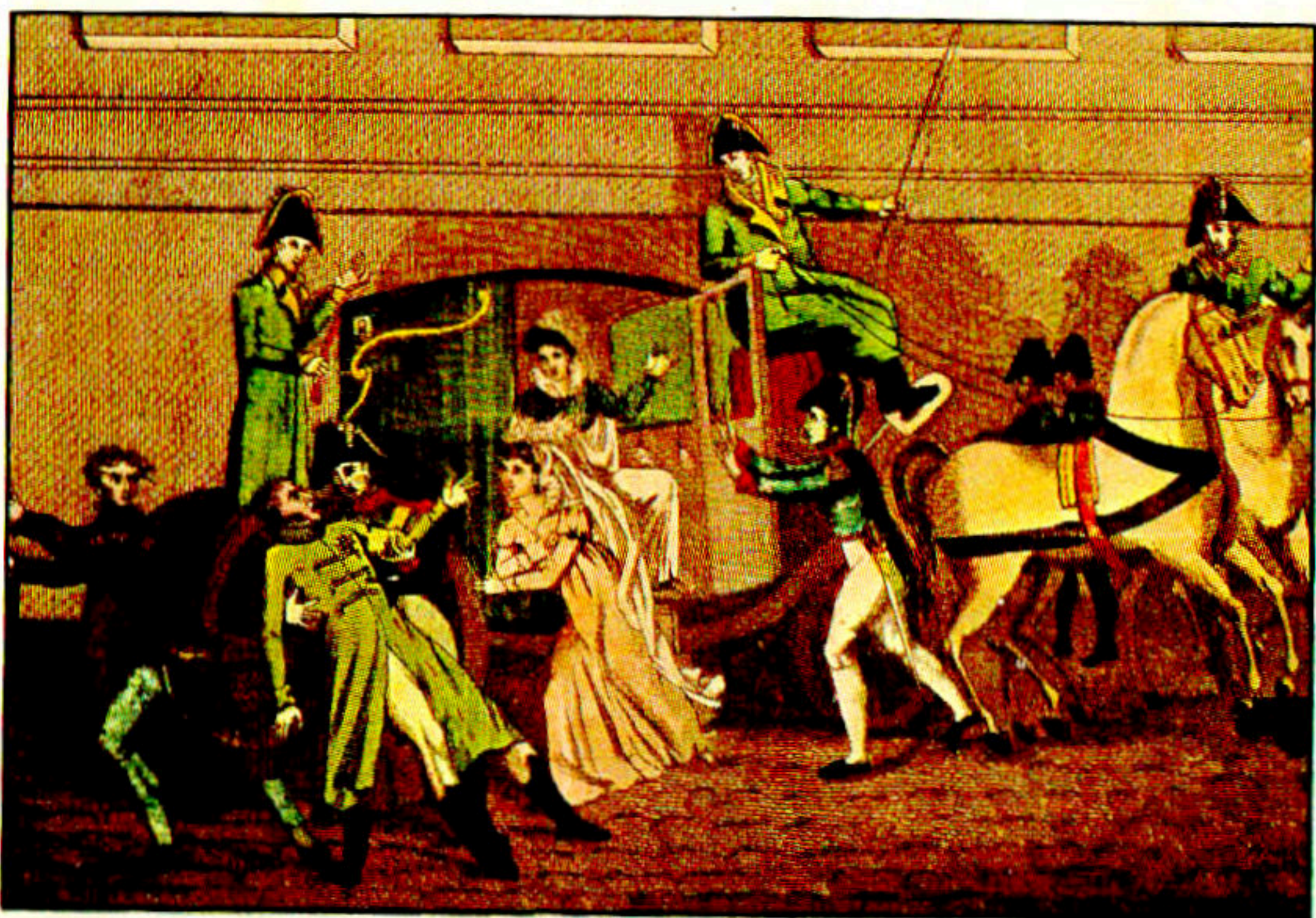
Dès son retour à Paris, la fille de Louis XVI, entourée d'un escadron de «tricoteuses de la Cour», collabore elle-même à établir la liste d'arrestations et de prescriptions — et les noms de pleuvoir des gouttières des Tuileries...



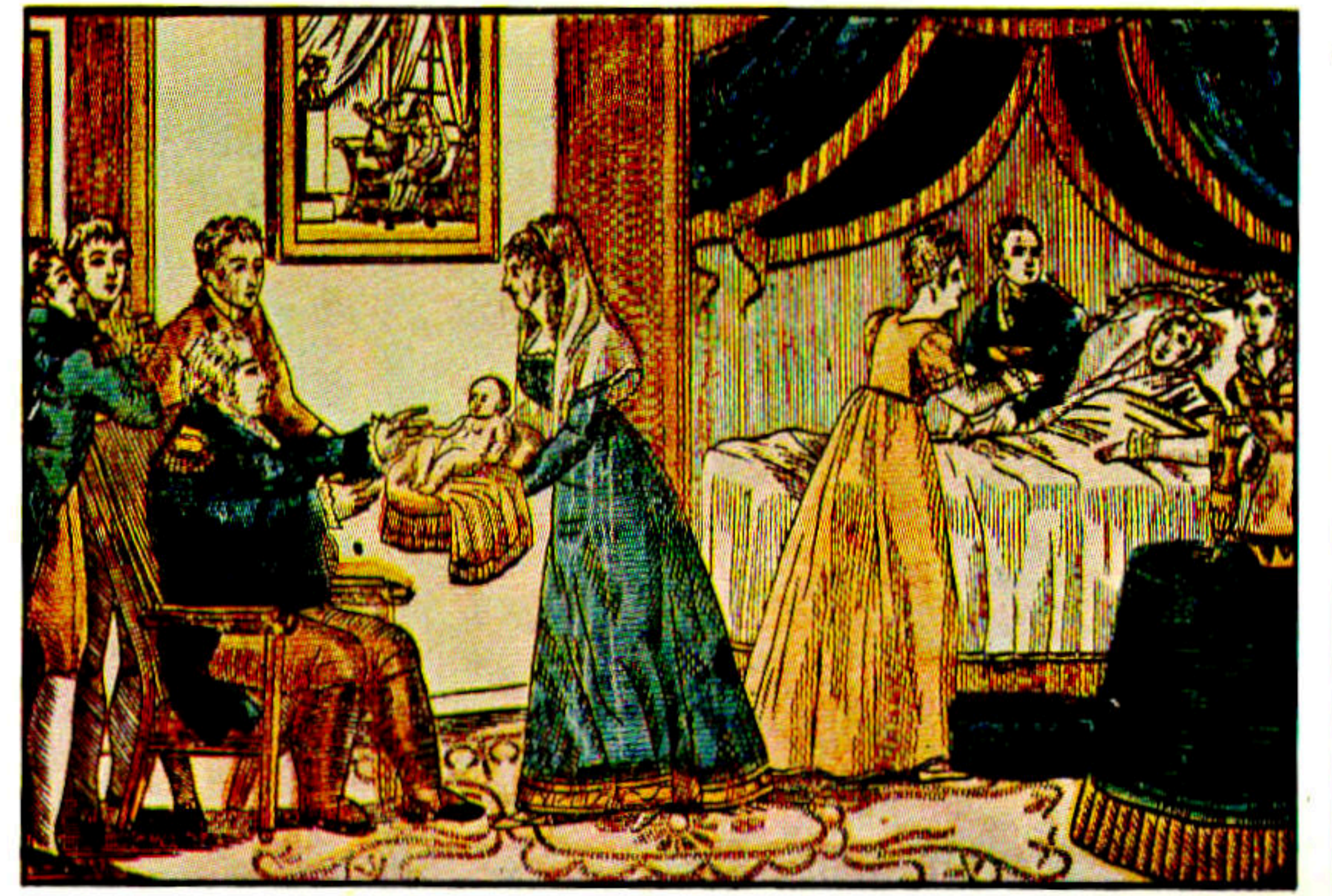
177-178 - Monsieur, comte d'Artois, futur Charles X — nous le voyons ici, avant la Révolution, alors qu'il avait seize ans — vient se plaindre auprès de son frère: tous les murs des Tuileries, le mobilier, les ferrures sont semés de couronnes impériales et de l'N maudit. Des aigles planent aux plafonds, les tapis sont semés de violettes... «Mon frère, lui dit Louis XVIII, si vous insistez, je mets le buste de Bonaparte sur ma cheminée!»



179/182 - Le célèbre *Radeau de la Méduse* alors qu'il va être retrouvé. Tandis que l'on a abandonné la *Méduse*, échouée sur le banc d'Arguin, les embarcations de la frégate ont pris tout d'abord en remorque le radeau, chargé de 147 naufragés. Elles ne tarderont pas à l'abandonner. Treize jours plus tard, les 15 survivants seront sauvés... Ils s'étaient nourris de chair humaine. Le commandant de la *Méduse* sera condamné à trois ans de prison pour avoir laissé perdre sa frégate et abandonné une partie des passagers et de son équipage.



183 - Devant l'Opéra, le duc de Berry vient de mettre sa femme en voiture. Il ne peut s'éterniser ainsi en pleine rue dans cette nuit humide et froide; il se retourne pour regagner le théâtre. C'est à ce moment que Louvel poignarde celui qui devait régner un jour sur la France. Bonapartiste exalté, il expliquera: «J'ai voulu tuer la race... Il ne faut voir en moi qu'un Français qui se sacrifie.»



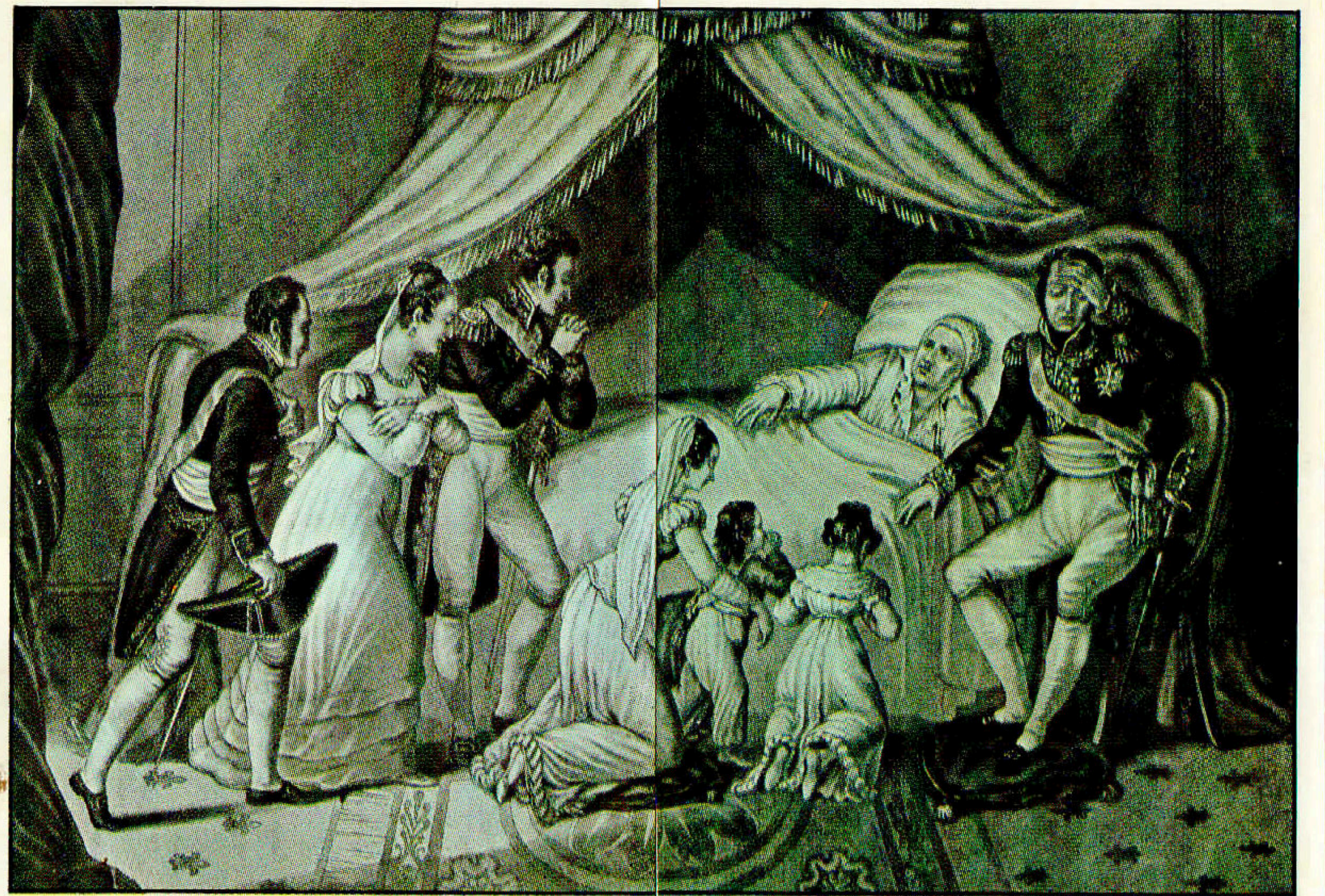
184 - La duchesse de Berry met au monde un petit garçon qui sera titré duc de Bordeaux. Le crime de Louvel a été inutile! A Rambouillet, en 1830, cet enfant sera le roi Henri V. Puis, durant son long exil, il portera le nom de comte de Chambord... mais il ne régnera jamais, ne voulant pas abandonner le drapeau blanc de la monarchie pour le drapeau tricolore de la République et de l'Empire.



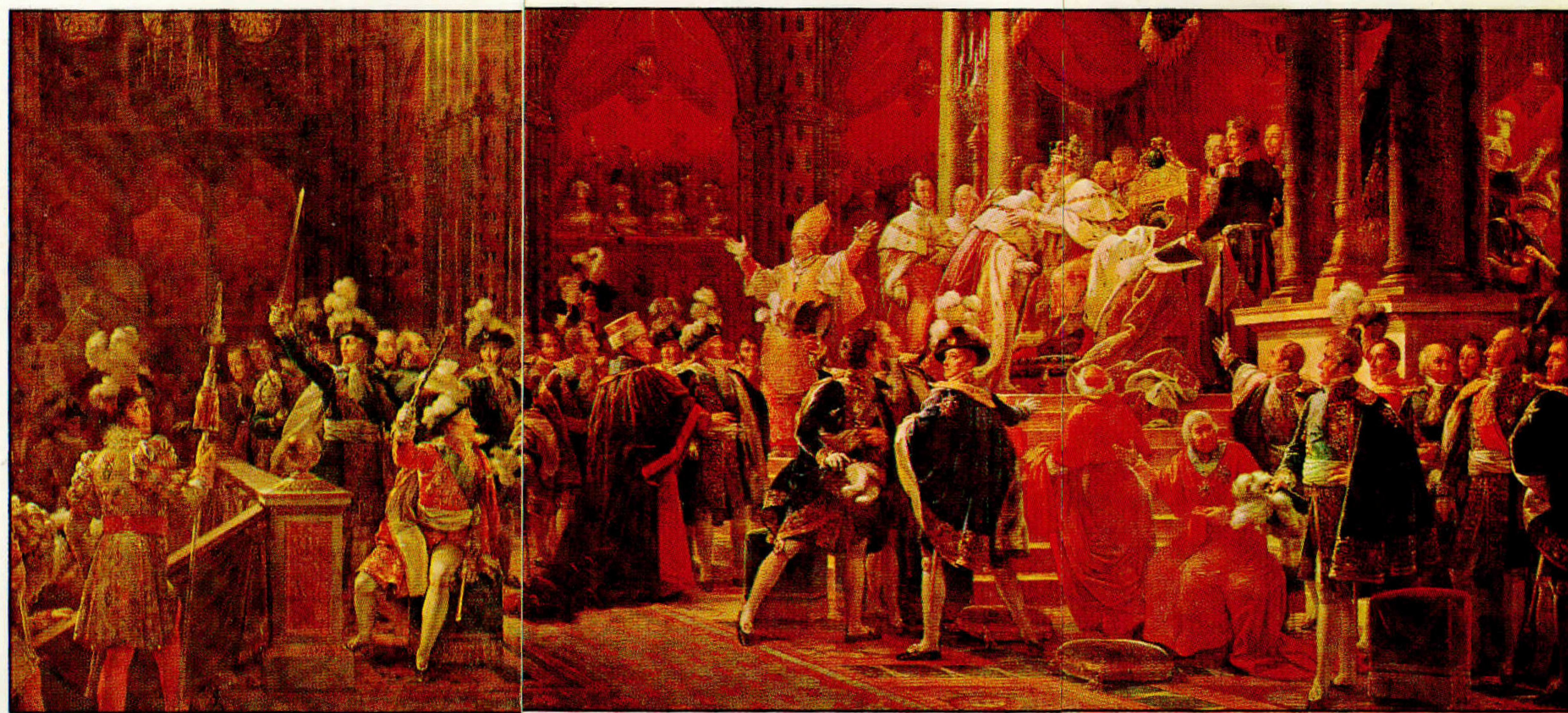
185/188 - Le 5 mai 1821, Napoléon a rendu le dernier soupir. Voici son cortège funèbre quittant Longwood. A Vienne, à l'annonce de cette mort, la rente monte de deux thalers. Le prisonnier de l'Angleterre, le petit caporal cloué par le cancer sur son lit de fer faisait encore trembler le monde...



189-190 - Aux Tuileries, le duc d'Angoulême est reçu par son oncle Louis XVIII. Il revient d'Espagne, où il a remis le roi Ferdinand sur son trône. On veut donner le nom de Trocadéro à l'Arc de Triomphe de l'Etoile, que l'on décide d'achever en l'honneur de la « campagne ». Mais le duc refuse. Pour lui, cette guerre n'est qu'une « donquichotterie ».



191-192 - Au début du mois de septembre 1824, les jambes rongées par la gangrène, le roi Louis XVIII sentit que sa fin était proche. Il demanda: « Y a-t-il encore une chose difficile et épineuse à faire? Il vaut mieux que ce soit moi qui fasse ce que mon frère ne pourrait faire sans inconvénient. » Le 16 septembre, le médecin du roi laissa retomber le rideau du lit et le premier gentilhomme de la chambre s'avança alors vers le comte d'Artois, qui venait de baiser la main de son frère: « Sire, le roi est mort! »



193/195 - Le sacre de Charles X. Afin de calmer l'opposition qui s'agitait, on supprima dans les prières quelques formules trop surannées et on enleva du serment royal l'engagement vétuste d'« extirper l'hérésie » et de « combattre les infidèles » — d'autant plus que le représentant de la Turquie serait présent... On ajouta en échange l'obligation d'être fidèle à la Charte.



196 - Charles X monte sur le trône. Vous voyez comme il a changé depuis l'Ancien Régime. « A une époque ordinaire, roi convenable. A une époque extraordinaire, homme de perdition, non de malheur. » Cela me paraît un jugement acceptable. Mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est la grandeur avec laquelle le dernier des Bourbons supporta l'exil. Il eut des amis, Louis XVIII n'eut que des favoris.

197 - Charles X passe une ultime revue de la Garde nationale, qui va être licenciée. Le roi croyait pouvoir compter sur elle en cas de révolution. Il se trompait tout autant lorsqu'il déclarait: « Un roi qu'on menace n'a de choix qu'entre le trône et l'échafaud. » Et Talleyrand de lui faire remarquer: « Votre Majesté oublie la chaise de poste... »

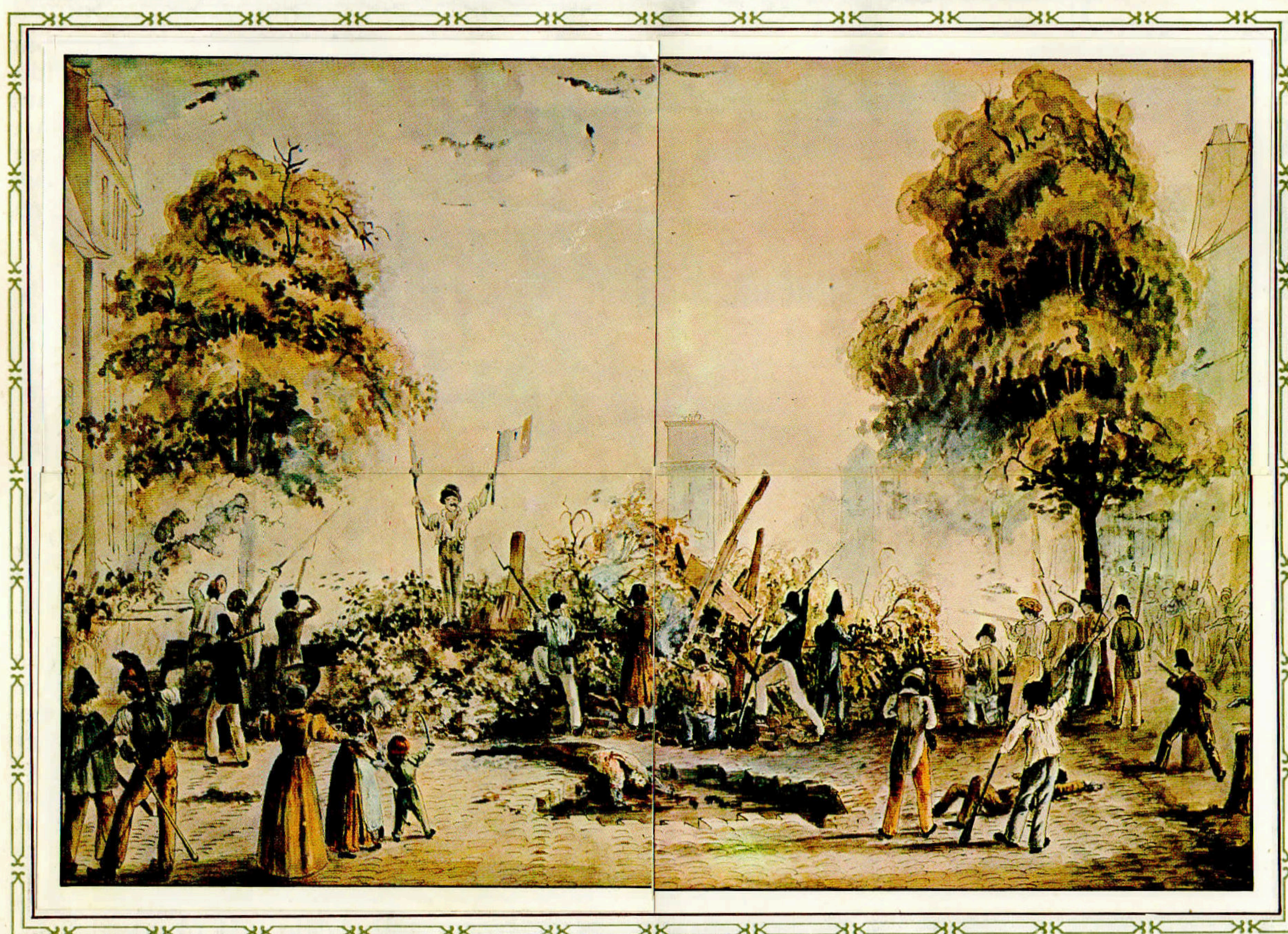




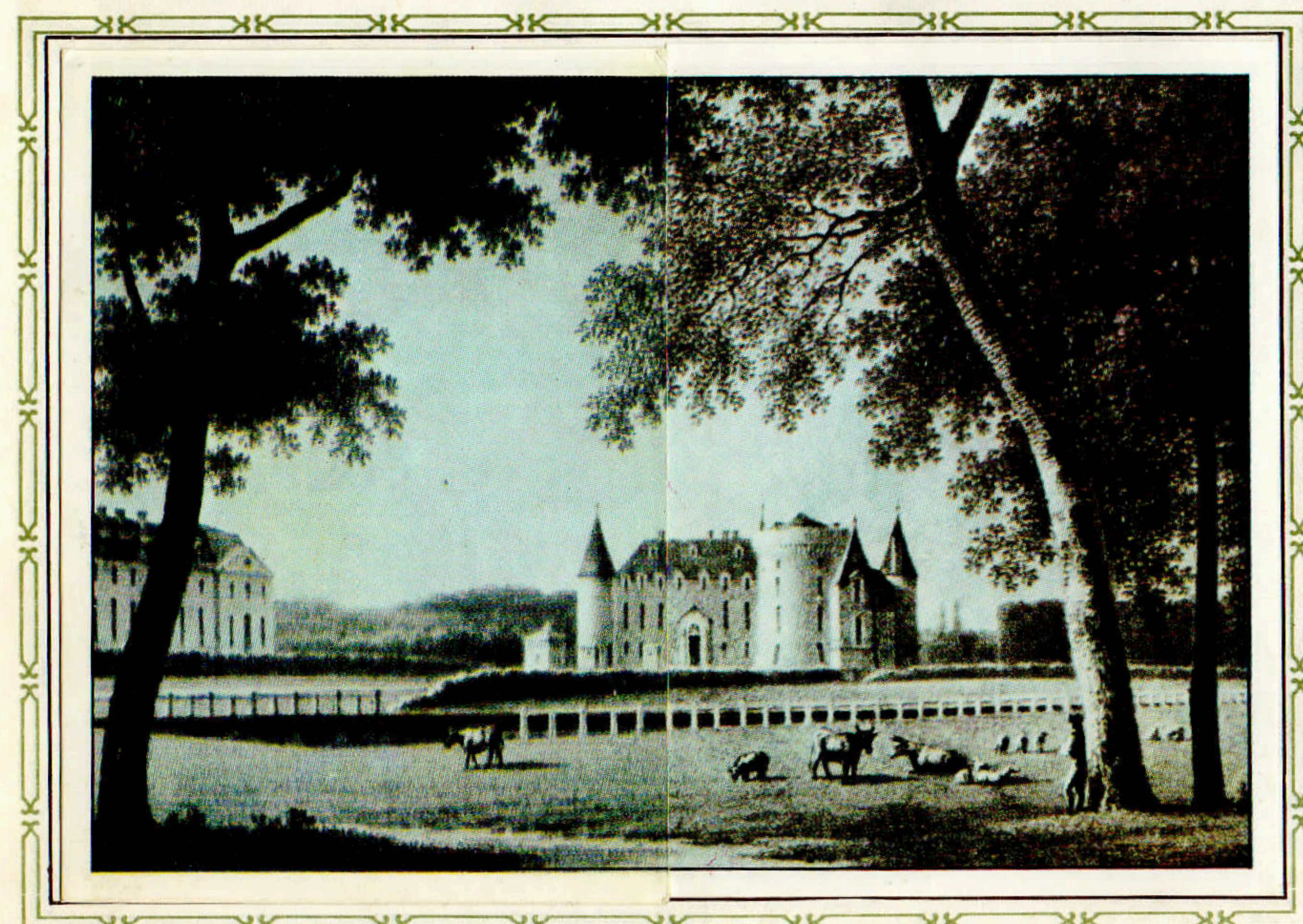
198 - La conquête de l'Algérie commence. Le dey d'Alger, Hussein, avait frappé de son chasse-mouches l'ambassadeur de France, s'écriant: «Vous êtes un méchant, un infidèle, un traître!» Le dey refuse toute réparation et le maréchal de Bourmont commandant les troupes françaises pourra annoncer fièrement: «Vingt jours ont suffi pour la destruction d'un Etat dont l'existence fatiguait l'Europe depuis trois siècles.»



199-200 - Charles X ayant signé des ordonnances suspendant la liberté de la presse et renvoyant la Chambre des Députés, Paris se soulève. Pendant l'attaque de l'Hôtel de Ville, on verra un jeune homme traverser le pont un drapeau à la main tandis que crépitent les balles. « Si je meurs, crie-t-il, souvenez-vous de moi: je m'appelle Arcole! » Quelques instants plus tard, il tombait, mortellement frappé — et depuis, le pont porte le nom d'Arcole.



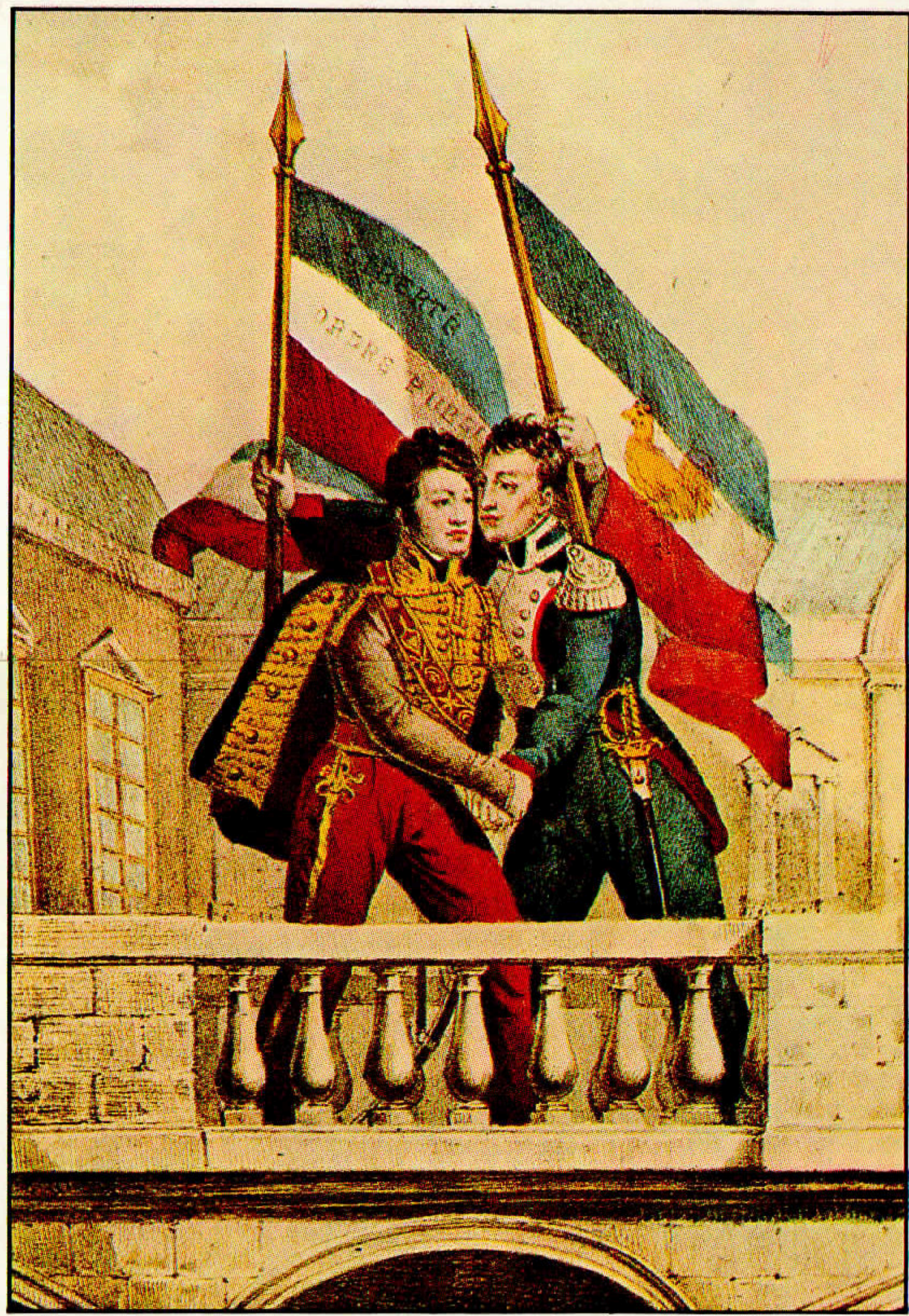
201/204 - L'émeute devient révolution. Un certain Chodruc-Duclos regarde des jeunes gens faire maladroitement le coup de feu sur une barricade. Il s'approche d'eux, demande une arme pour leur montrer comment il fallait tirer. Il met en joue, presse sur la détente: on vit tomber un Suisse. Chodruc rendit alors son fusil. Celui qui avait prêté son arme insista «pour qu'il voulût bien la garder, puisqu'il savait si bien s'en servir». — « Merci, répondit Chodruc, mais ce n'est pas mon opinion. »



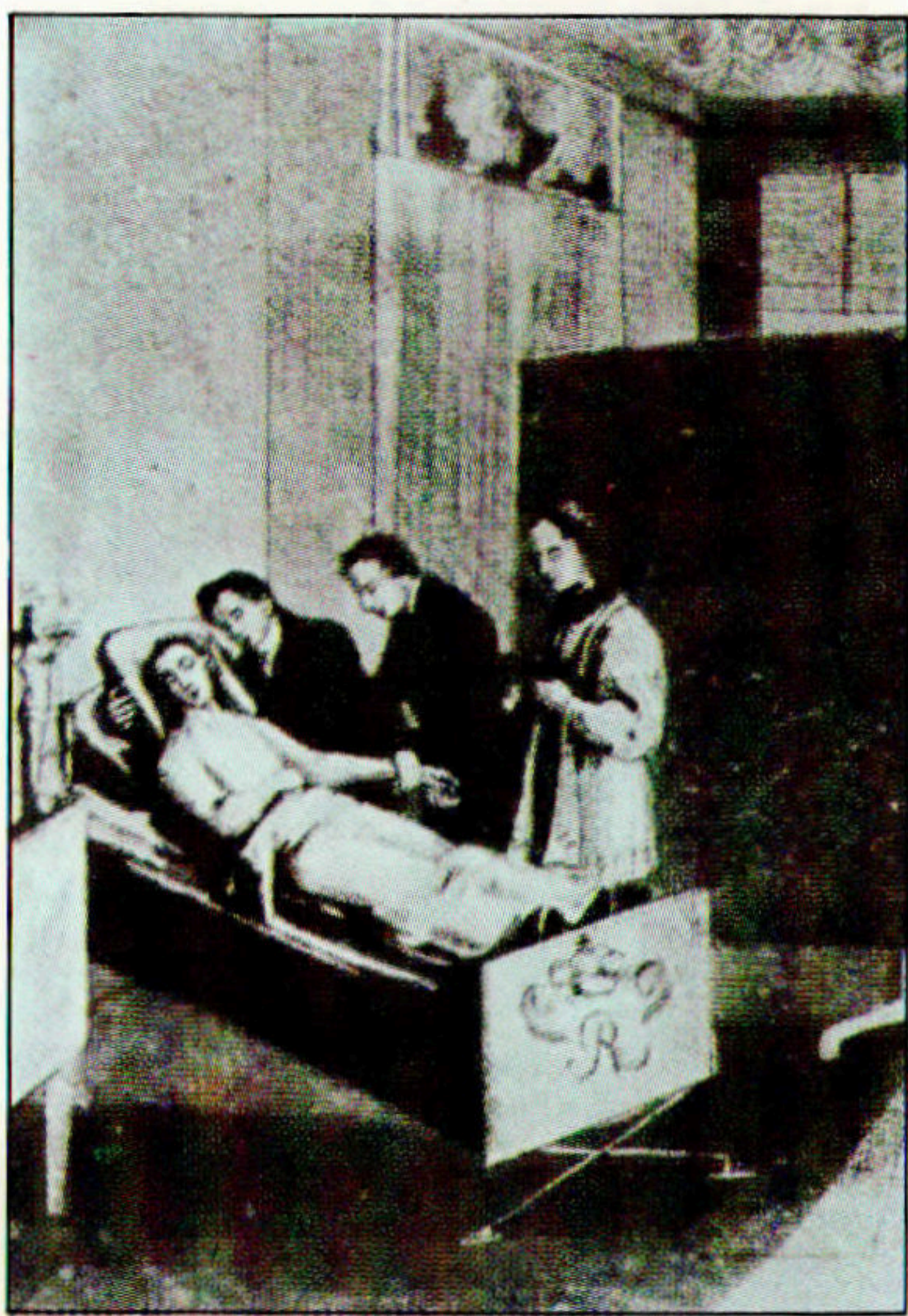
205-206 - Le château de Rambouillet. C'est là que Charles X a signé son abdication, puis il tendit la plume au dauphin, le duc d'Angoulême, qui hésita durant une minute. Durant ces quelques secondes, il était bel et bien roi de France — sous le nom de Louis XIX — et il est excusable d'avoir voulu prolonger le plus longtemps possible son « règne ». Trois semaines plus tard, le roi s'embarquait pour l'exil. Ainsi la France, après avoir condamné l'ex-comte d'Artois pour sénilité de pensée et de sentiment, le mettait respectueusement à la porte de chez elle...



207-208 - Le 31 juillet 1830 se joue le lever de rideau du futur régime: Louis-Philippe, duc d'Orléans, précédé d'un gavroche tapant sur un tambour à moitié crevé et d'un drapeau tricolore improvisé — et inversé — quitte le Palais-Royal pour aller embrasser La Fayette à l'Hôtel de Ville. Dans quelques jours, le chef de la branche cadette des Bourbons sera le « roi-bourgeois ».



209-210 - A l'Hôtel de Ville, le duc d'Orléans veut tout d'abord défendre Charles X puis, peu à peu, se laisse gagner. Ce fut enfin le tableau final: La Fayette et le futur roi s'embrassant sous les plis d'un drapeau tricolore. « Le baiser républicain » de La Fayette venait de faire un roi...



211 - L'Aiglon meurt à Vienne après avoir dit: « Ma naissance et ma mort, voilà toute mon histoire. » Quelques jours avant sa mort, il a regardé la Gloriette, dont les arcades se détachent sur le ciel du parc de Schönbrunn, et on l'entendit murmurer: « Mon père a eu la gloire, je n'ai que la Gloriette. »



212 - Louis-Philippe, roi des Français. Il tient à se donner l'apparence du parfait bourgeois et chante la *Marseillaise* à tout venant. Son ministre Guizot trouva lui-même qu'il exagérait. « Ne vous tourmentez pas, lui répondit le roi, je remue seulement les lèvres... Il y a longtemps que j'ai oublié les paroles. »

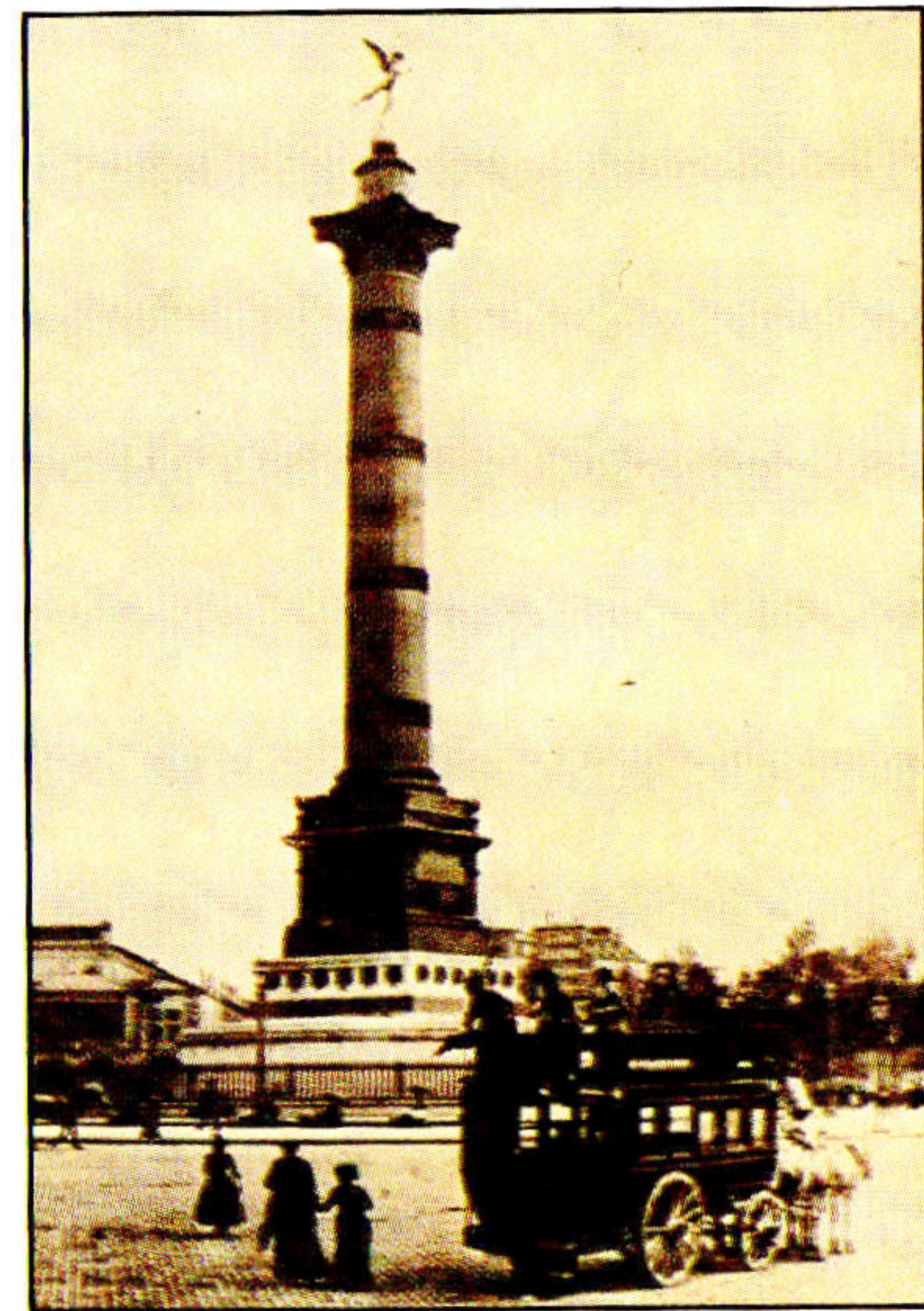
213/215 - A Lyon, la révolte des 40.000 ouvriers en soie est sévèrement réprimée. Les canuts, opposés aux 130 patrons, sont dans une situation misérable. Ils gagnent moins de vingt sous par jour alors qu'ils recevaient quatre ou six francs sous l'Empire. On fixe un minimum, refusé par les fabricants. C'est alors l'insurrection. L'armée est débordée et les ouvriers s'emparent de la Préfecture et de l'Hôtel de Ville. L'ordre sera rétabli par le maréchal Soult et le duc d'Orléans à la tête d'une armée de 20.000 hommes.





216-217 - La duchesse de Berry, mère d'« Henri V », après avoir essayé de soulever la Vendée, s'est réfugiée à Nantes et se rend aux gendarmes. Ceux-ci ont fouillé la maison, mais en vain. La duchesse s'était réfugiée dans une cachette derrière la cheminée. La nuit, les gendarmes restés de garde avaient allumé un feu d'enfer dans la cheminée... et enfumée, risquant l'asphyxie, Marie-Caroline se résigna à sortir de sa cachette.

218 - La Colonne de Juillet, photographiée en 1900. Au début du XIXe siècle, les momies exposées au musée du Louvre se trouvèrent attaquées par les mites. On les enterra dans le jardin du Louvre, au pied de la colonnade de Perrault. Or, au lendemain des Trois Journées Glorieuses de 1830, le hasard voulut que l'on ensevelît au même endroit les corps des combattants morts



sur les barricades des environs. Lorsque, quelques années plus tard, la Colonne fut terminée, on déterra les héros. Malheureusement, leurs os se trouvaient fâcheusement mêlés avec les restes mités des pharaons. On n'y regarda pas de si près... et l'on porta le « tout » en grande pompe sous la Colonne.

219/221 - La fameuse machine infernale de Fieschi vient de faire 42 victimes... mais le roi s'en tira sans une égratignure. Depuis le début du règne, on tire sur Louis-Philippe comme sur un lapin. Il a même pris des leçons avec un professeur de maintien afin d'apprendre, nous raconte son fils Joinville, « quelle est la façon élégante de saluer après avoir essuyé le coup de feu d'un régicide ».



222-223 - Le retour de Sainte-Hélène. Cette assiette nous montre la *Dorade III* voguant sur la Seine, ayant à son bord le cercueil de Napoléon. Tous les habitants des villes, des villages et des fermes entre Le Havre et Paris ont envahi les berges du fleuve et font le signe de croix ou se mettent à genoux au passage du corps. Parfois quelques cris de *Vive l'Empereur!* fusent, poussés par des « Anciens ». Certains survivants de la Grande Armée ont tiré de leur armoire leurs vieux uniformes et, les yeux embués de larmes, se tiennent au garde-à-vous...



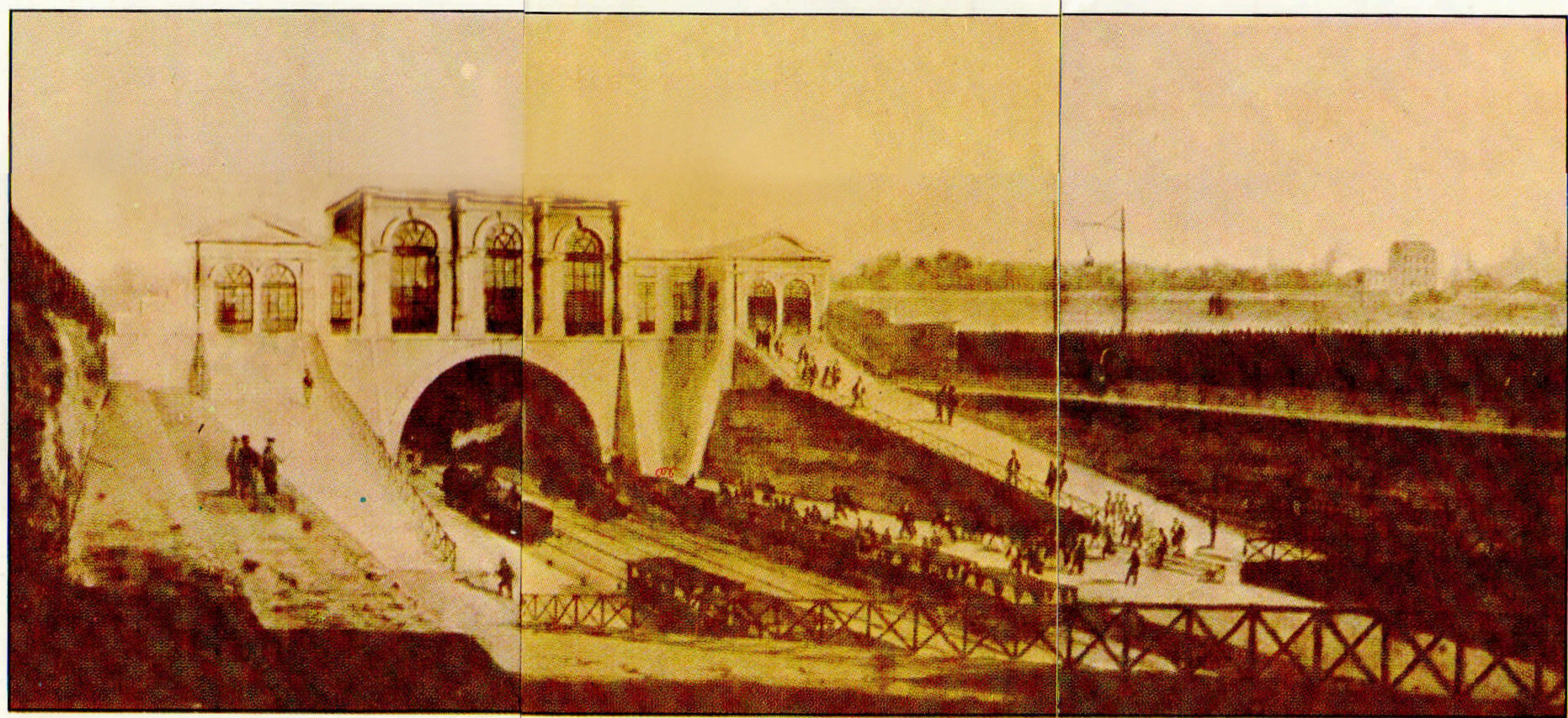
224 - La Colonne de la Grande Armée à Boulogne-sur-Mer. C'est au pied de celle-ci que s'acheva la malheureuse équipée de Louis-Napoléon qui voulait renverser Louis-Philippe. « C'est ici que je dois mourir! » s'exclame le futur empereur, en apprenant l'importance des troupes qui convergent vers lui. Mais déjà ses amis l'entraînent vers la mer... où il sera fait prisonnier quelques minutes plus tard.





225/228 - La prise de la Smalah d'Abd-el-Kader. En voyant à la lorgnette l'énorme et bourdonnant fourmillement humain, cette ville de tentes, le duc d'Aumale s'écria: « Eh bien, Messieurs, nous allons charger! » — « Mais, Monseigneur, murmure le colonel Jamain, nous sommes cinq cents cavaliers contre des milliers d'ennemis. » — « Je suis d'une race, Messieurs, où l'on ne recule pas! »

229/231 - La gare de Saint-Germain-en-Laye. Grâce aux frères Péreire, le chemin de fer est devenu une réalité. Lorsqu'ils étaient venus exposer leur projet à Thiers, ils avaient été fort mal reçus. « Il faudra donner les chemins de fer aux Parisiens comme un jouet, leur répondit l'homme d'Etat, mais jamais on ne transportera un voyageur ni un bagage! »



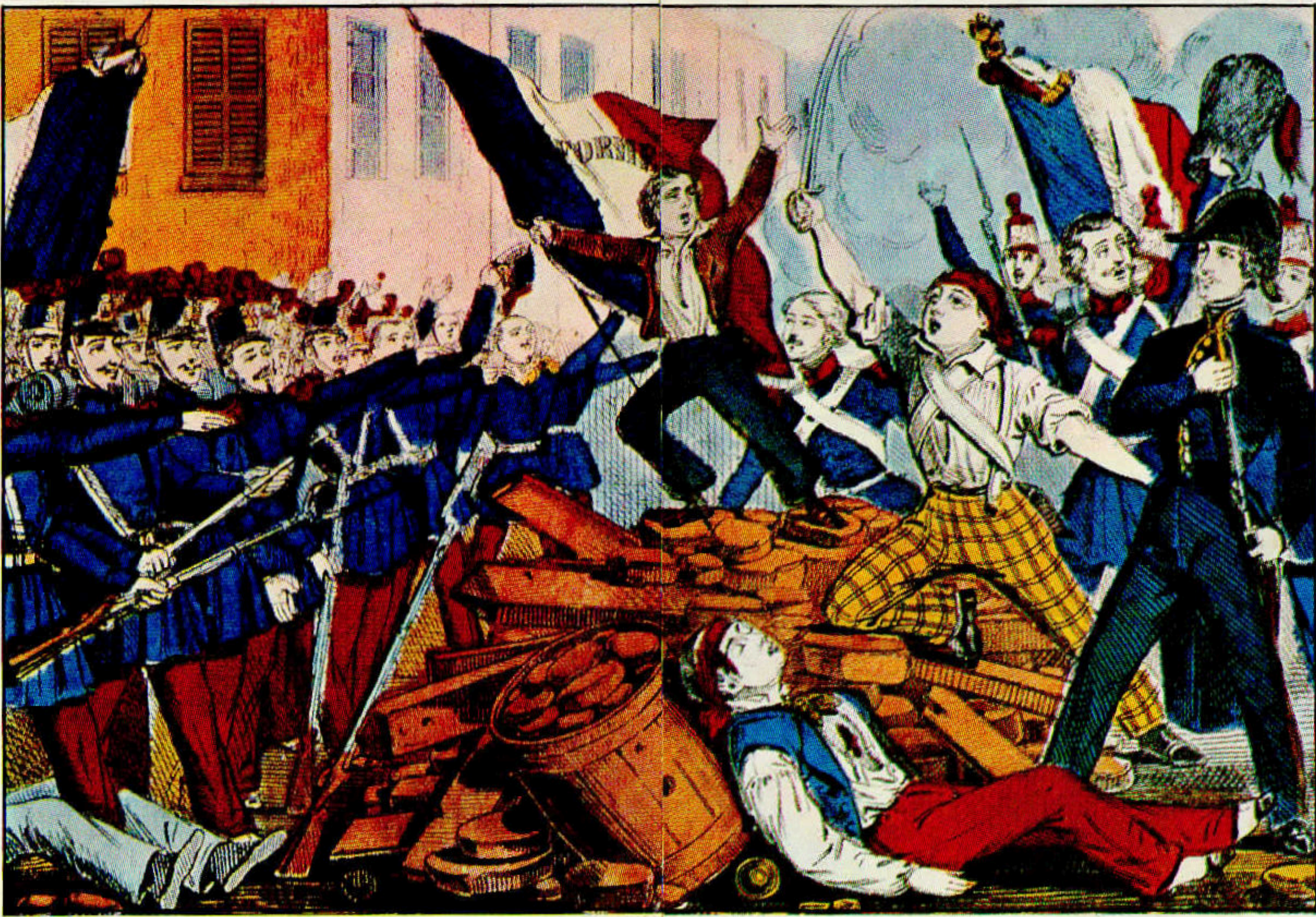
Le chemin de fer de Paris à Saint-Germain-en-Laye. L'administrateur, afin d'entraîner le public, demanda au roi d'inaugurer le chemin de fer. Les ministres consultés estimèrent que le chef de l'Etat se devait au royaume et ne pouvait courir un tel danger. Ce furent la reine Marie-Amélie et ses filles qui se dévouèrent.

Le voyage se passa le mieux du monde. Malheureusement, le convoi eut quelque retard. A Saint-Germain, le cuisinier chargé de confectionner un dîner réconfortant se lamentait: les pommes de terre frites qu'il avait pré-

parées commençaient à brunir fâcheusement. Il les retira du feu, les fit égoutter et, les invités enfin à table, remit les pommes de terre dans la friture, persuadé que le résultat serait indigne de lui et qu'il serait obligé d'imiter Vatel... A sa stupéfaction, les pommes se mirent à gonfler et à devenir semblables à de petits ballons dorés et croustillants. A la table de la reine, ce fut un triomphe qui éclipsa presque celui du voyage inaugural.

Grâce au chemin de fer, le cuisinier venait d'inventer les pommes soufflées!

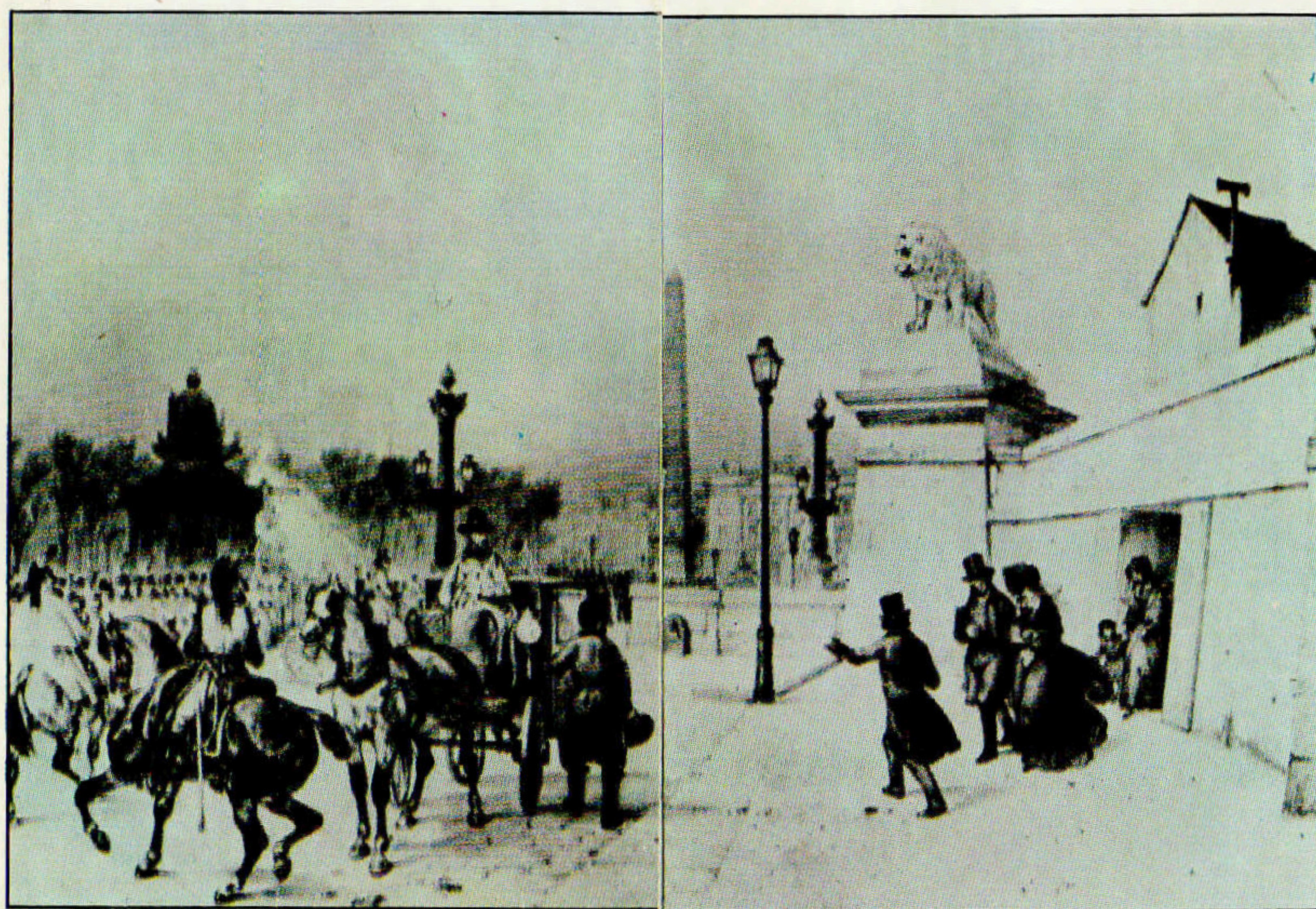
La Deuxième République et le Second Empire



232-233 - 3 février 1848. Le roi, pas plus que son ministre Guizot, ne veut entendre parler de la réforme de la Constitution. Et de nouveau on se bat dans Paris... Au moment où un bataillon de la ligne s'apprête à charger les défenseurs d'une barricade, rue Saint-Honoré, un étudiant s'élançe, tenant un drapeau tricolore à la main. Debout sur la barricade, il s'enroule dans le drapeau tricolore et, s'adressant à la troupe: «Osez-vous maintenant faire feu?» Les soldats, saisis d'admiration, s'arrêtent, déchargent leurs fusils et les livrent aux citoyens.



234-235 - Charles Delacroix a peint son célèbre tableau *La Liberté guidant le peuple*. Tout Paris s'est hérissé de barricades. Il ne restera bientôt plus un pavé en place. On a coupé les arbres des boulevards. L'émeute se déchaîne et les Parisiens, tout étonnés eux-mêmes de la réussite imprévue de leur croc-en-jambe, imposeront la République à la France.



236-237 - Place de la Concorde, fuyant l'émeute, le roi fend la foule et s'engouffre avec la reine dans un *brougham* de la Cour, une sorte de fiacre à un cheval. Un inconnu ferme la portière. «Merci», fait le roi machinalement. «Il n'y a pas de quoi, répond l'homme, il y a dix-huit ans que j'attends ce jour!» Et ce furent les premiers tours de roue sur le chemin de l'exil.



238 - Au lendemain de la Révolution de 1848, Lamartine harangue une nouvelle fois la foule devant l'Hôtel de Ville et parvient à imposer le drapeau tricolore. Ainsi s'éloigne le spectre du drapeau rouge.

Le gouvernement provisoire se réunit le 24 février 1848 à l'Hôtel de Ville. Il est neuf heures du soir. La faim se fait sentir.

Tandis que la concierge apporte un morceau de pain, du fromage et un seau d'eau, on découvre une demi-feuille de papier sur laquelle un secrétaire improvisé, après y avoir apposé quelques taches de gruyère, écrit sous la dictée de Lamartine:

«Le Gouvernement provisoire déclare que le gouvernement provisoire de la France est le gouvernement républicain et que la Nation sera immédiatement appelée à ratifier la résolution du gouvernement provisoire et du peuple de Paris.»

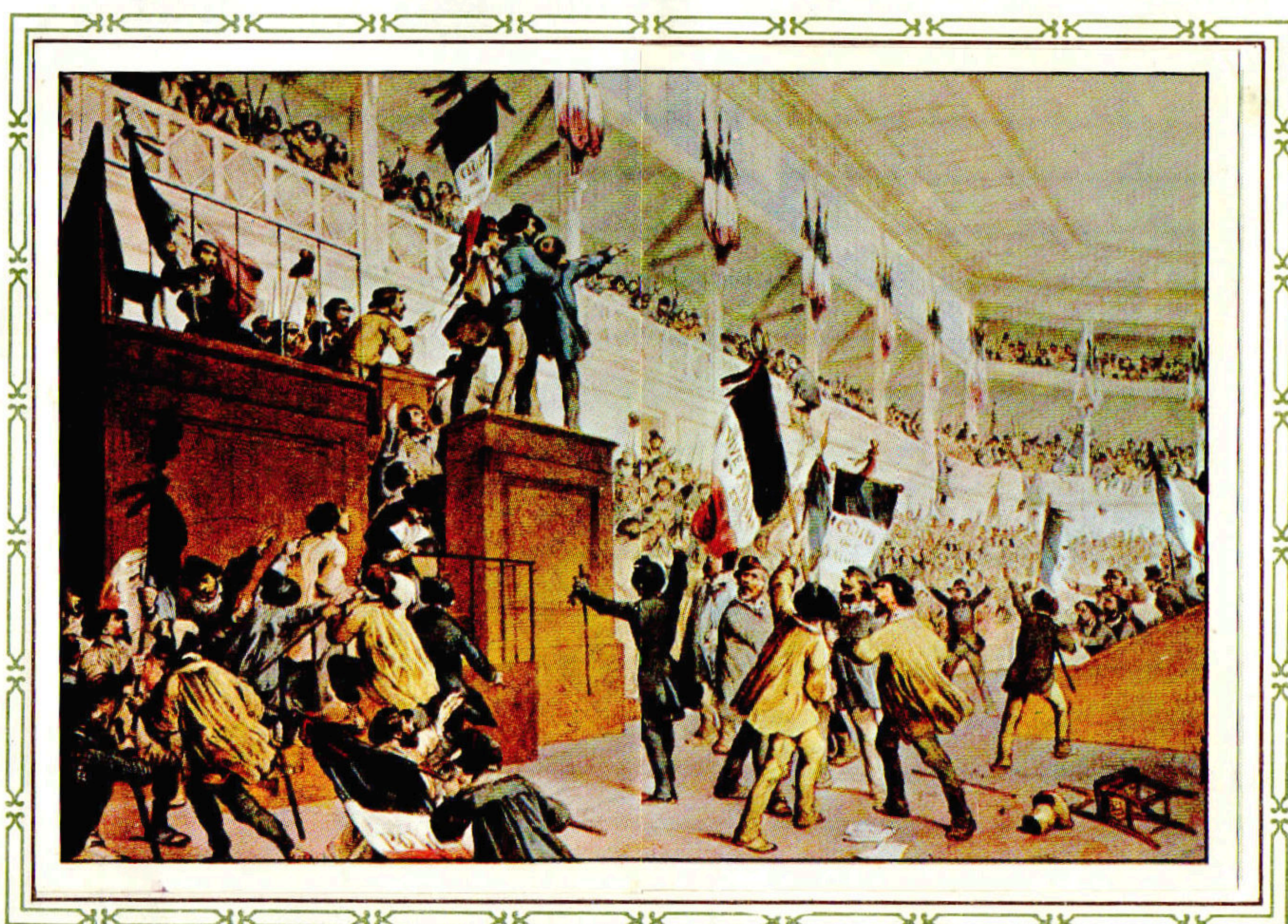
— Trois fois provisoire, s'exclame avec raison Ledru-Rollin, c'est deux fois de trop!

Cette observation grammaticale qui était tout simplement une révolution politique, ainsi que le remarquera Victor Hugo, paraît justifiée aux assistants. On remplace l'un des provisoire par le mot actuel et le cachet de la Ville de Paris est apposé au bas de la pièce... mais à l'envers, tant la précipitation est grande!

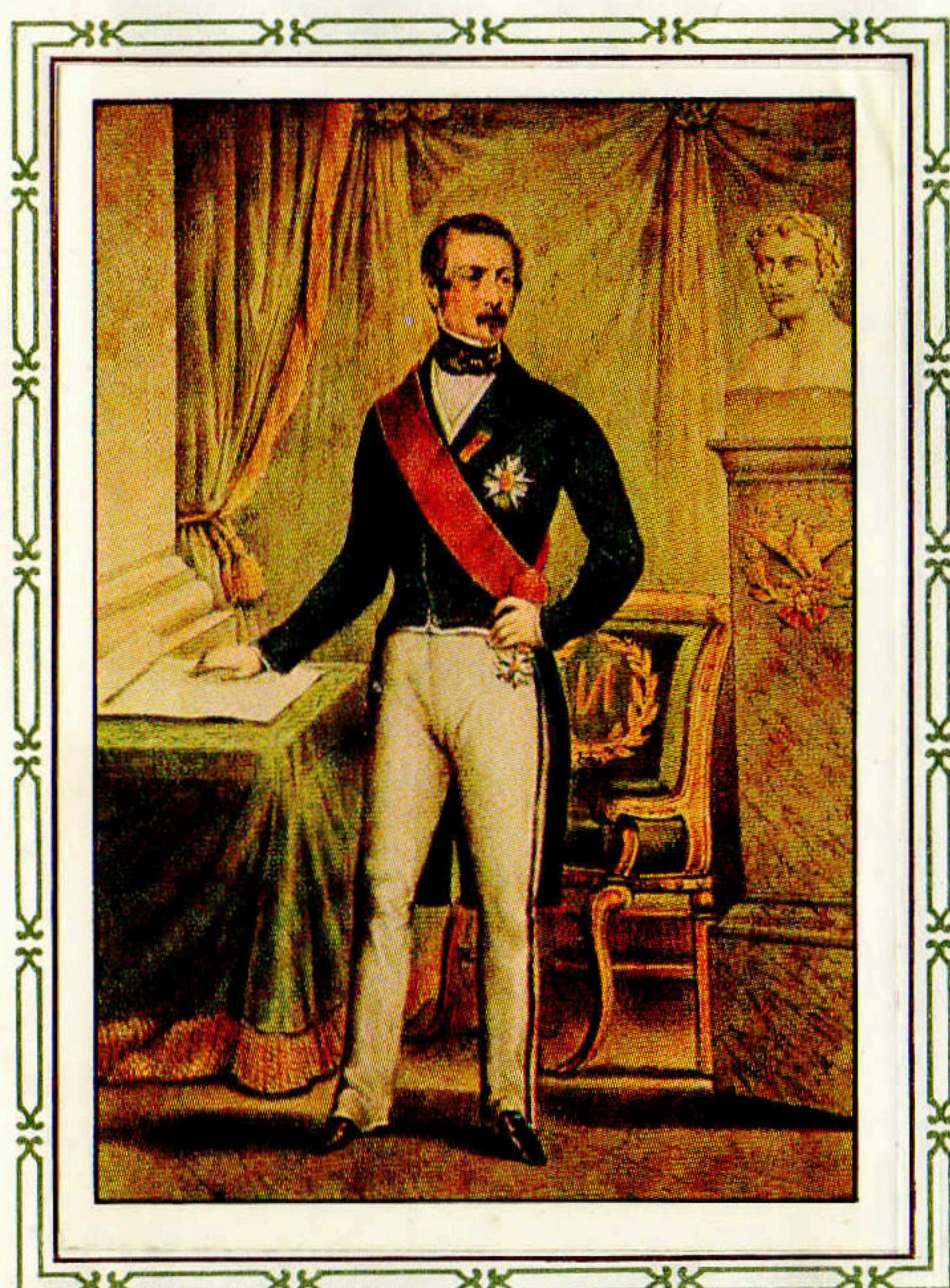
Ce chiffon de papier sans date — personne n'avait songé à l'indiquer — était tout l'avenir d'un peuple!



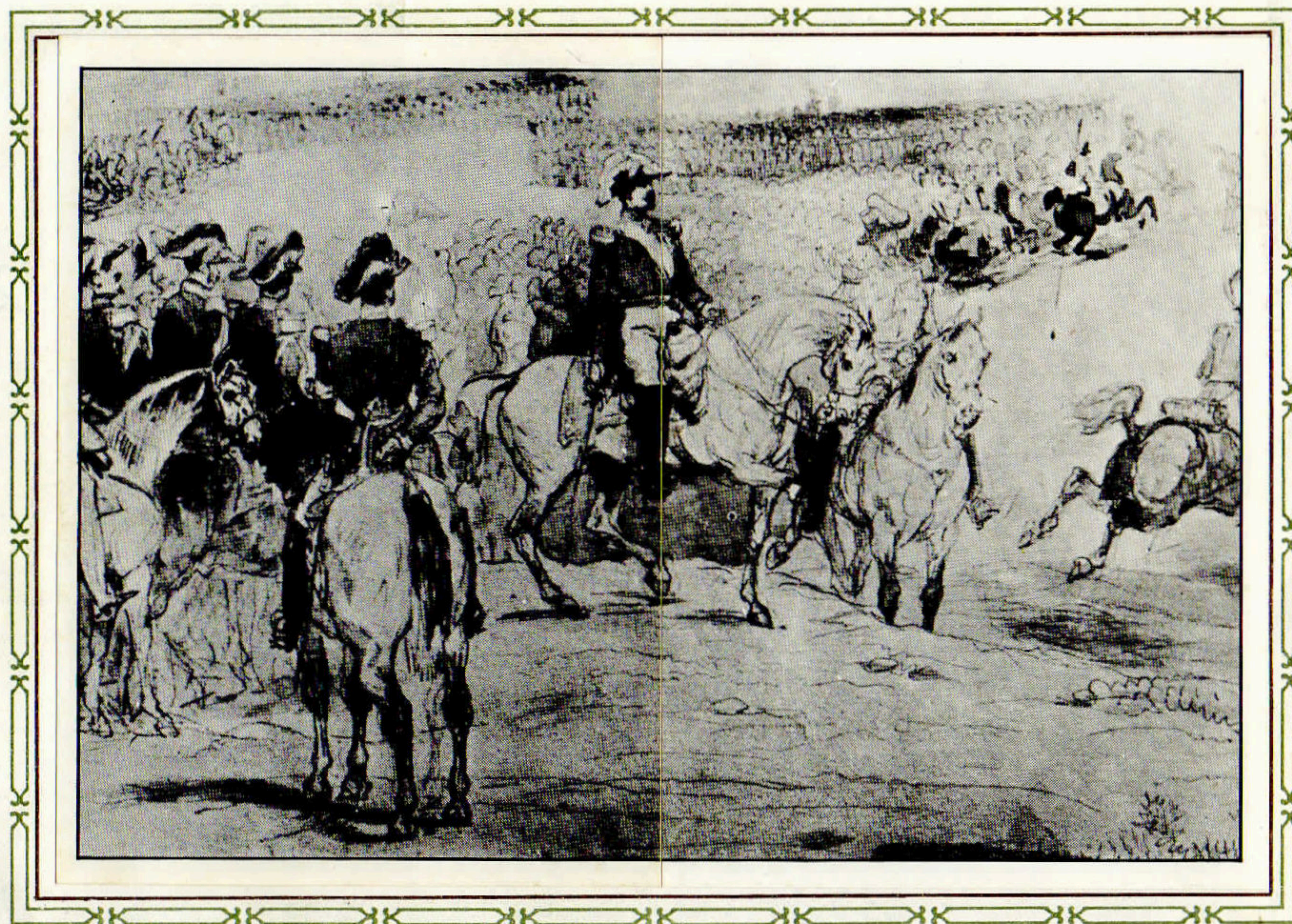
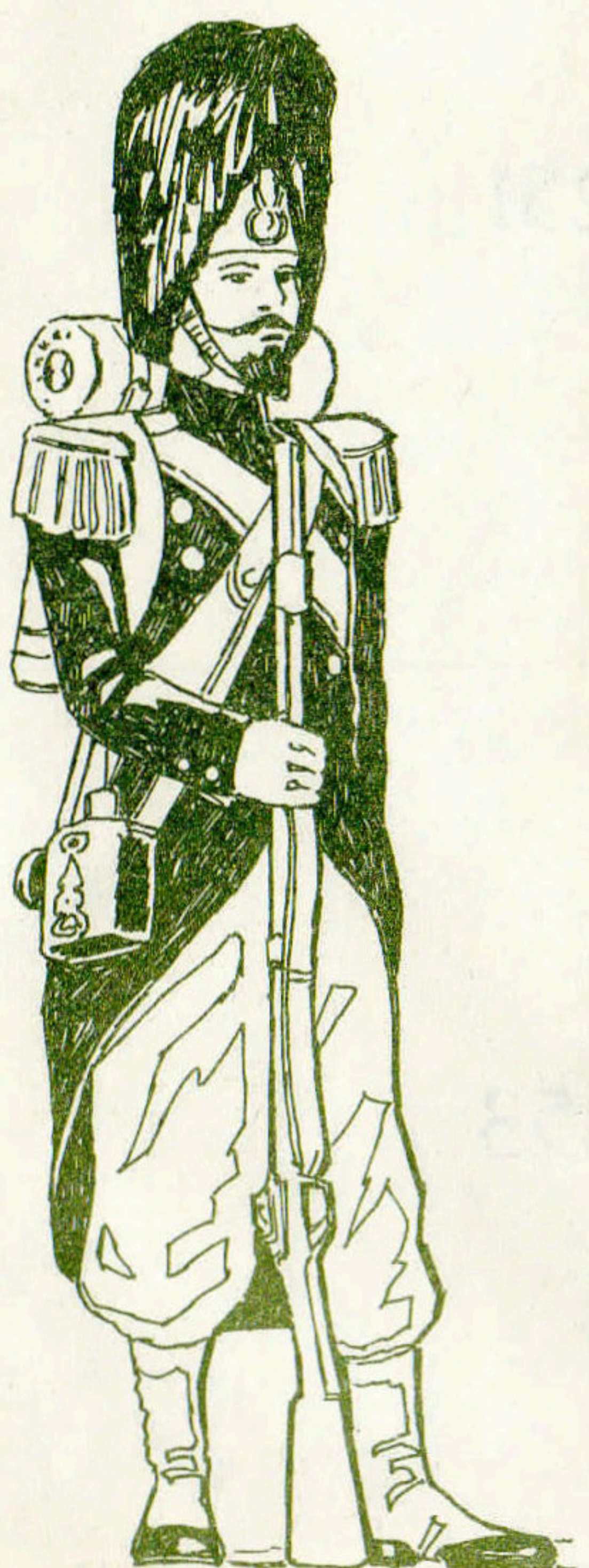
239 - A la suite du décret du 28 août 1848, est émis le 1er janvier 1849 le premier timbre-poste français représentant l'effigie de Cérès, symbole de la liberté dans l'abondance. 139 timbres furent imprimés en vermillon vif au lieu du rouge terne. Ils valent aujourd'hui une petite fortune.



240-241 - Au mois de mai 1848, les Parisiens se soulèvent une fois de plus. Ils envahissent la salle de séances de l'Assemblée Nationale. Le mois suivant, 400 barricades sortiront de terre comme par un coup de baguette magique. Près de 5.000 morts giseront sur le pavé sanglant. «La République a de la chance, remarque Louis-Philippe dans sa retraite, elle peut tirer sur le peuple!» 15.000 arrestations, 4.000 déportations! La bourgeoisie a vaincu!



242 - Le 10 décembre 1848, un nouveau député prend place à l'Assemblée. Impassible, sous une épaisse moustache et une barbiche en pointe, il ne disait pas grand-chose... mais il observait. Lamartine l'appelait «un chapeau sans tête». Il portait un nom prestigieux: Louis-Napoléon Bonaparte!



243-244 - Louis-Napoléon, président de la République, passe régulièrement la revue des troupes sur le plateau de Satory à Versailles — et se fait acclamer: il prépare l'Empire! Pour se concilier l'armée, le futur Napoléon III offre des banquets aux officiers, adresse des ordres du jour aux hommes, leur fait distribuer de la viande et du champagne — et les soldats en passant devant le président crient de plus en plus fort *Vive Napoléon!* et même *Vive l'Empereur!*



245 - A l'Elysée, la veille du coup d'Etat, les conjurés (de gauche à droite, Persigny, le général de Saint-Arnaud, Morny et Louis-Napoléon) sont prêts à franchir le Rubicon. «Quoi qu'il arrive, lance Morny en quittant son frère, le futur empereur, vous aurez demain une sentinelle à votre porte!»



246-247 - Chassés de la mairie du Xe arrondissement où ils s'étaient réunis, les députés, par goût du sacrifice, scandent d'une seule voix: «Qu'on nous emmène, qu'on nous emmène à la prison de Mazas!» Ces messieurs ont subitement le goût du martyre, et l'on s'empressera, comme vous pouvez le voir ici, de leur donner satisfaction.



248-249 - Le lendemain du coup d'Etat, voici la barricade du faubourg Saint-Antoine, qui va entrer dans l'Histoire. Une demi-heure auparavant, une dizaine de députés — parmi lesquels Victor Baudin, député de l'Ain — a remonté la rue en criant: *Aux armes! Vive la République! Vive la Constitution!* «Allez-vous laisser faire Napoléon?» leur ont demandé les députés. «Mais nous n'avons pas d'armes.» — «Des armes? Il y en a au poste de la rue de Montreuil.» On s'y est rendu et les soldats de garde se sont laissés désarmer. Maintenant la barricade s'élève. Des journalistes, des avocats se sont joints aux ouvriers. Il y a même deux anciens ministres.



250/253 - Le drame. Le député Victor Baudin, rue du faubourg Saint-Antoine, est interpellé par des ouvriers: «Croyez-vous que nous allons nous faire tuer pour vous conserver vos vingt-cinq francs par jour?» — «Restez encore un moment, réplique Baudin en bondissant sur la barricade, et vous allez voir comment on meurt pour vingt-cinq francs par jour!» Il grimpe sur la barricade et tombera sous les balles du 19ème de ligne.



254/257 - Revenant d'une vaste tournée en province, Louis-Napoléon fait sa « joyeuse entrée » dans Paris. L'Empire est dans l'air... Les cloches sonnent, le canon tonne et toutes les musiques jouent l'inévitable et écoeurante rengaine de la reine Hortense, bientôt la scie du nouveau régime...



258/261 - Maintenant que Napoléon III possède le pouvoir, il le manie, il l'utilise et s'en sert de main de maître. Il a toujours la même confiance en son étoile et croit à sa mission. La paix ne règne-t-elle pas enfin à l'intérieur du pays? Et la France — il en est persuadé — va devenir le cadre de vastes réalisations nouvelles. Son règne sera bien l'aube des temps modernes.

Qui est réellement le futur empereur? C'est ce que l'on se demandera durant tout le règne! Le docteur Evans le remarquera: «Les paupières tombaient comme s'il eût été somnolent, il est extrêmement difficile, sinon impossible d'entrer par là dans les pensées de leur possesseur. Les rideaux de ces fenêtres de son âme sont constamment baissés.» Ce visage hermétique, impénétrable, dérouté. Après vingt années passées pour la plupart à conspirer, Louis-Napoléon a appris l'art de dissimuler ses sentiments: il affectionne «les chemins de traverse». C'est un homme obstiné, peu démonstratif, impassible, qui peut parfaitement se maîtriser. Pour beaucoup — même pour ses intimes — il reste une énigme: il est le Sphinx, comme l'a dit Zola.



262-263 - Eugénie de Montijo, que Napoléon III s'apprête à épouser. Le mariage est critiqué. On n'a guère l'habitude alors de voir une jeune fille, même âgée de vingt-cinq ans, se comporter avec des allures fort libres, être douée d'un naturel fantasque et impétueux, agir avec désinvolture, vivre, enfin, d'hôtel en hôtel, de ville d'eaux en ville d'eaux françaises ou étrangères... Mais Napoléon III en était profondément amoureux. L'influence d'Eugénie sera souvent néfaste...

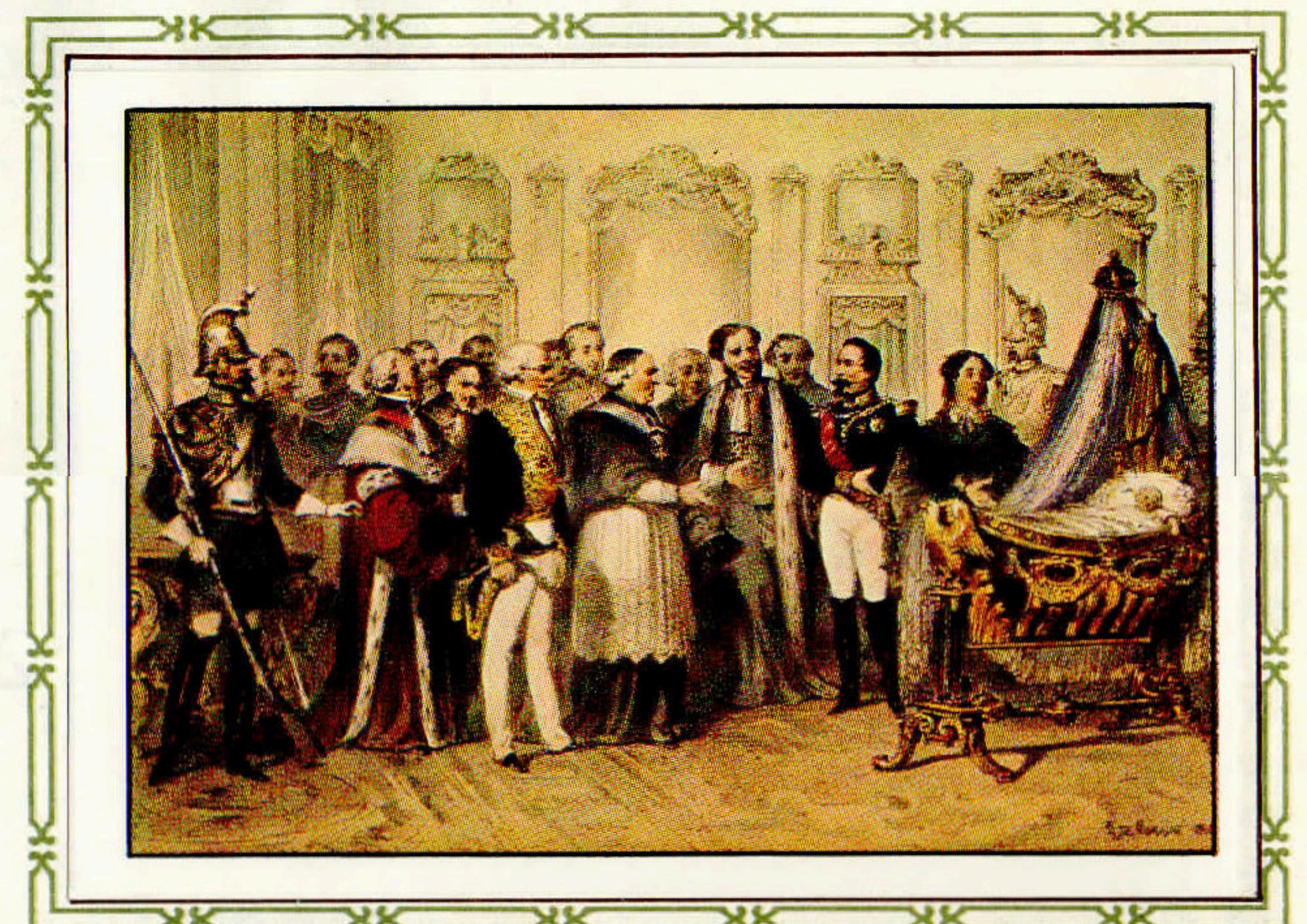


264 - Quand la nouvelle de l'élection de Louis-Napoléon à l'Empire arriva en Nouvelle-Calédonie, le maître de poste, nommé Triquerat, décida de fabriquer un timbre à l'effigie impériale pour l'affranchissement intérieur de l'île. Sur une pierre lithographique, il grava 50 portraits, tous différents... du nouveau Napoléon III.

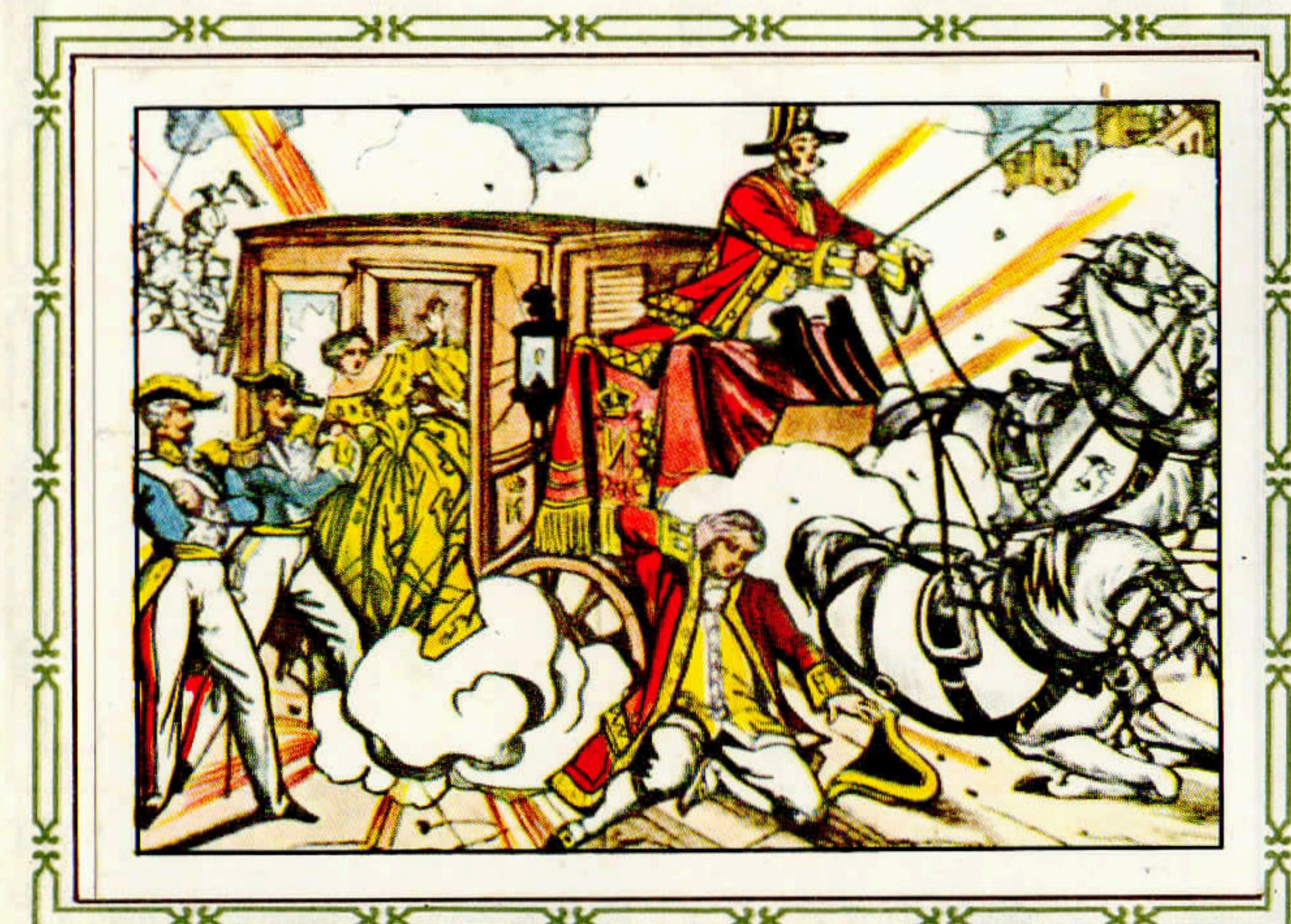
265-266 - Les soldats français arrivent en Turquie. La France et l'Angleterre ont, en effet, déclaré la guerre au tsar. C'est à la suite d'une querelle opposant en Palestine moines chrétiens et prêtres orthodoxes que le sang français va couler sur les rives de la mer Noire.



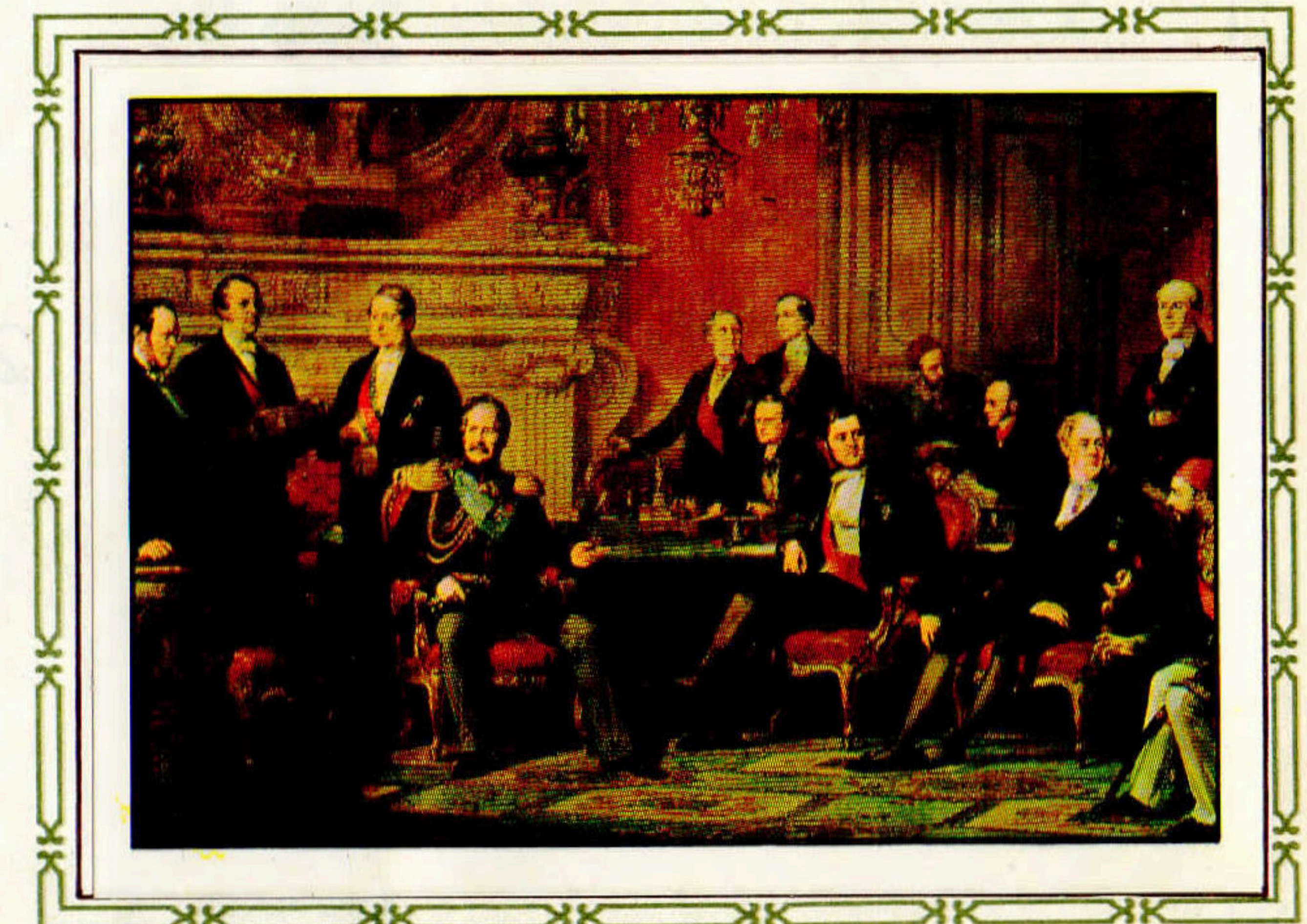
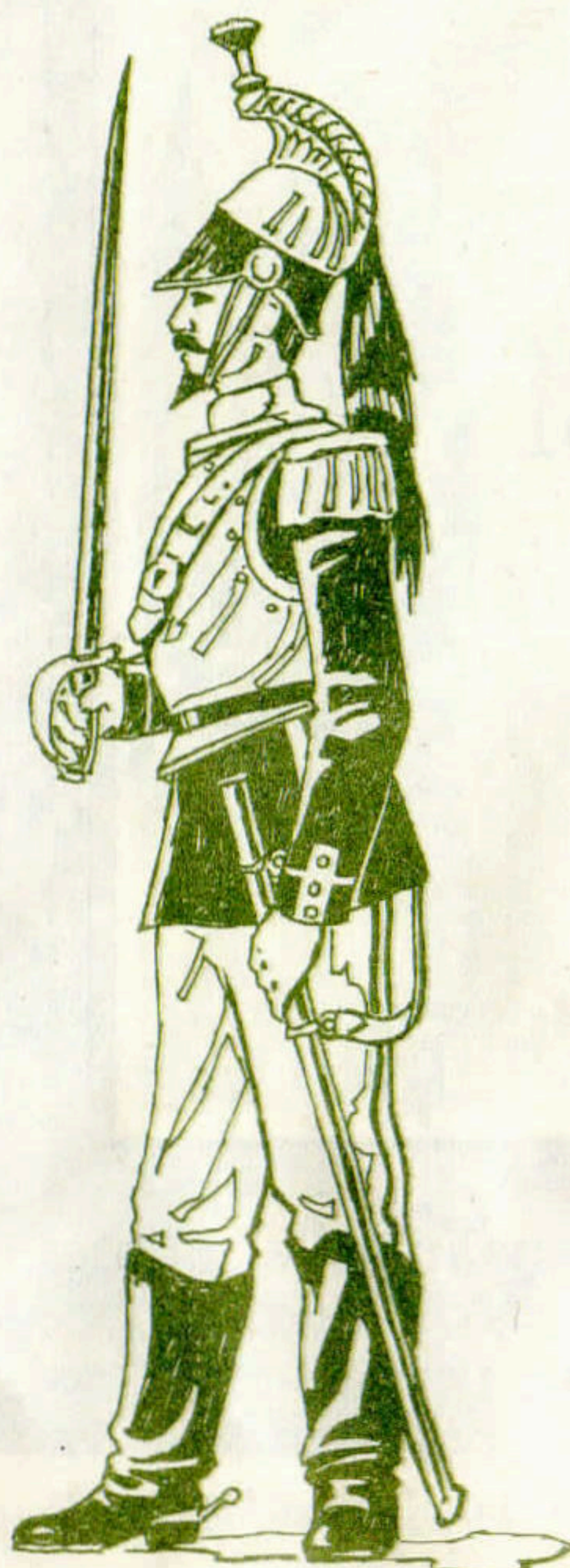
267-268 - Devant Sébastopol, Mac-Mahon refuse d'abandonner la redoute de Malakoff que les zouaves viennent de conquérir, et lance son mot fameux: «J'y suis, j'y reste!» Le même soir, grâce au télégraphe, le canon des Invalides peut annoncer la prise de Sébastopol aux Parisiens.



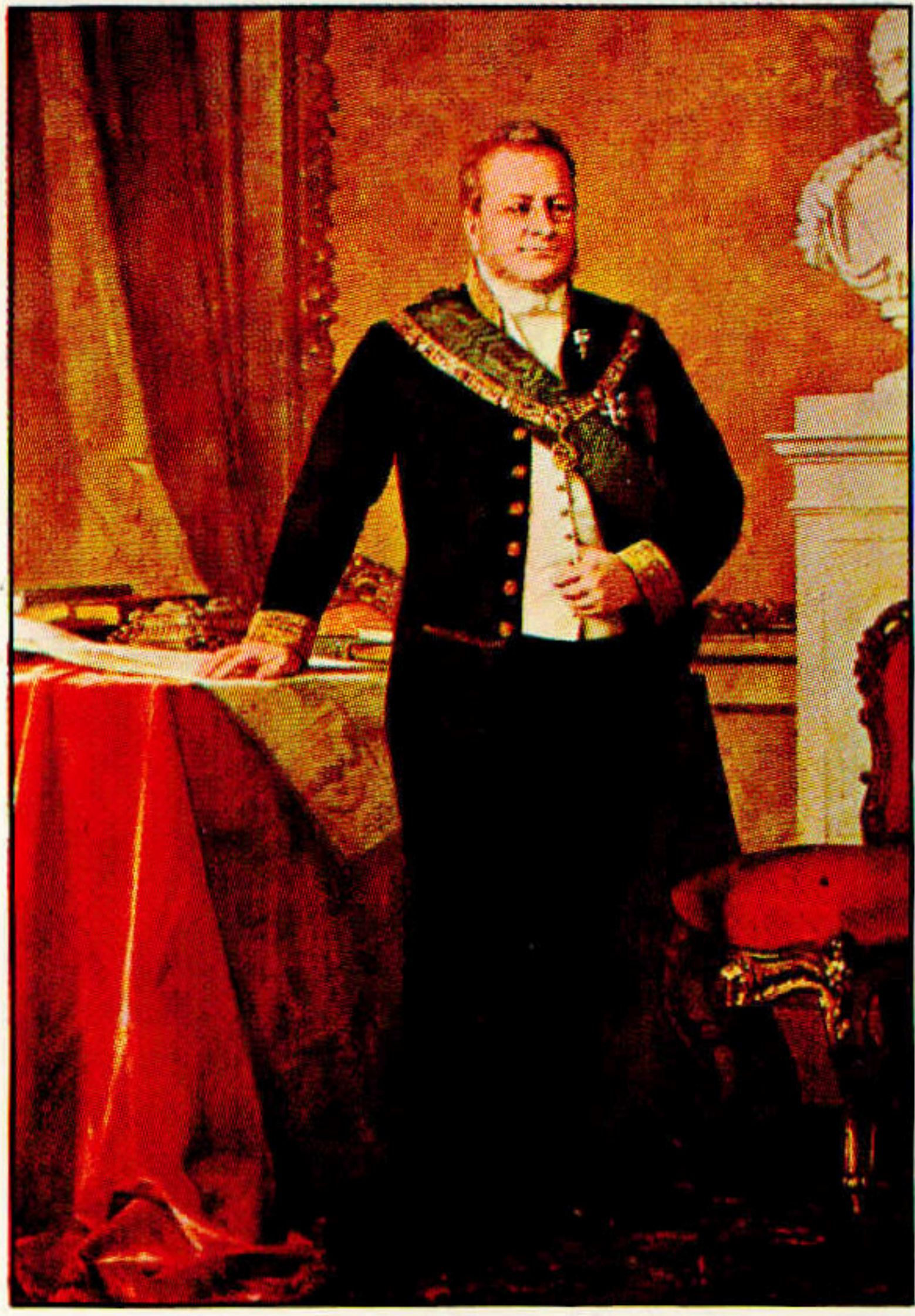
269 - Naissance du prince impérial. Sitôt la délivrance, Napoléon III s'est agenouillé près du lit de sa femme. Eugénie demande: «Est-ce une fille?» L'empereur secoue la tête. «C'est un garçon?» Trop ému, ne pouvant répondre, ne sachant plus ce qu'il fait, Louis-Napoléon continue d'agiter la tête négativement. Eugénie demande alors, épouvantée: «Mais alors, qu'est-ce que c'est?»



270 - Le comte italien Orsini organise un attentat contre Napoléon III, qui se rendait ce soir-là à l'Opéra. «Je m'étais dit, expliquera-t-il, abattons le système! Napoléon III est tout-puissant en Europe; s'il tombe, l'Italie se soulèvera d'elle-même et conquerra son indépendance.» Douze personnes seront mortellement frappées par l'explosion de la bombe.



271 - La paix est signée à Paris. La mer Noire est neutre, ainsi que le cours du Danube. Le protectorat russe sur les principautés danubiennes est aboli... Et c'est pour ce piètre résultat que trois cent mille belligérants sont morts sur les champs de bataille ou se sont éteints sur les lits d'hôpitaux — dont cent mille Français!



272 - Cavour, ministre de Victor-Emmanuel. C'est à Plombières que Napoléon III lui a annoncé: «Je suis résolu à soutenir énergiquement le Piémont dans une guerre contre l'Autriche, pourvu que le conflit ait une cause décente, plausible, avouable aux yeux de la France et de l'Europe.» Mais, cette cause, comment la faire naître? On pouvait faire confiance à Cavour...



273-274 - Le cortège de Napoléon III passe place de la Bastille. L'empereur part rejoindre l'armée d'Italie où, ainsi que le dira le maréchal Randon, «tout manque, sauf le courage». Fort heureusement, les Autrichiens seront amorphes. Giulay semblait frappé d'inertie devant les cent cinquante mille Franco-Sardes. Peut-être le général autrichien était-il paralysé par cette boutade qui courait les rangs de l'armée française: «Les Autrichiens sont de bons soldats, seulement ils ont l'habitude d'être battus».



275 - La bataille de Magenta, où les zouaves se battent comme des lions. Ce soir-là, une dépêche sera expédiée à Paris: *Empereur à Impératrice. Novare. 4 juin 1859. De Magenta. 11h.30. Une grande victoire. Cinq mille prisonniers. Quinze mille ennemis tués ou blessés. A plus tard les détails. Mac-Mahon est fait maréchal sur le champ de bataille et, bientôt, duc de Magenta.*



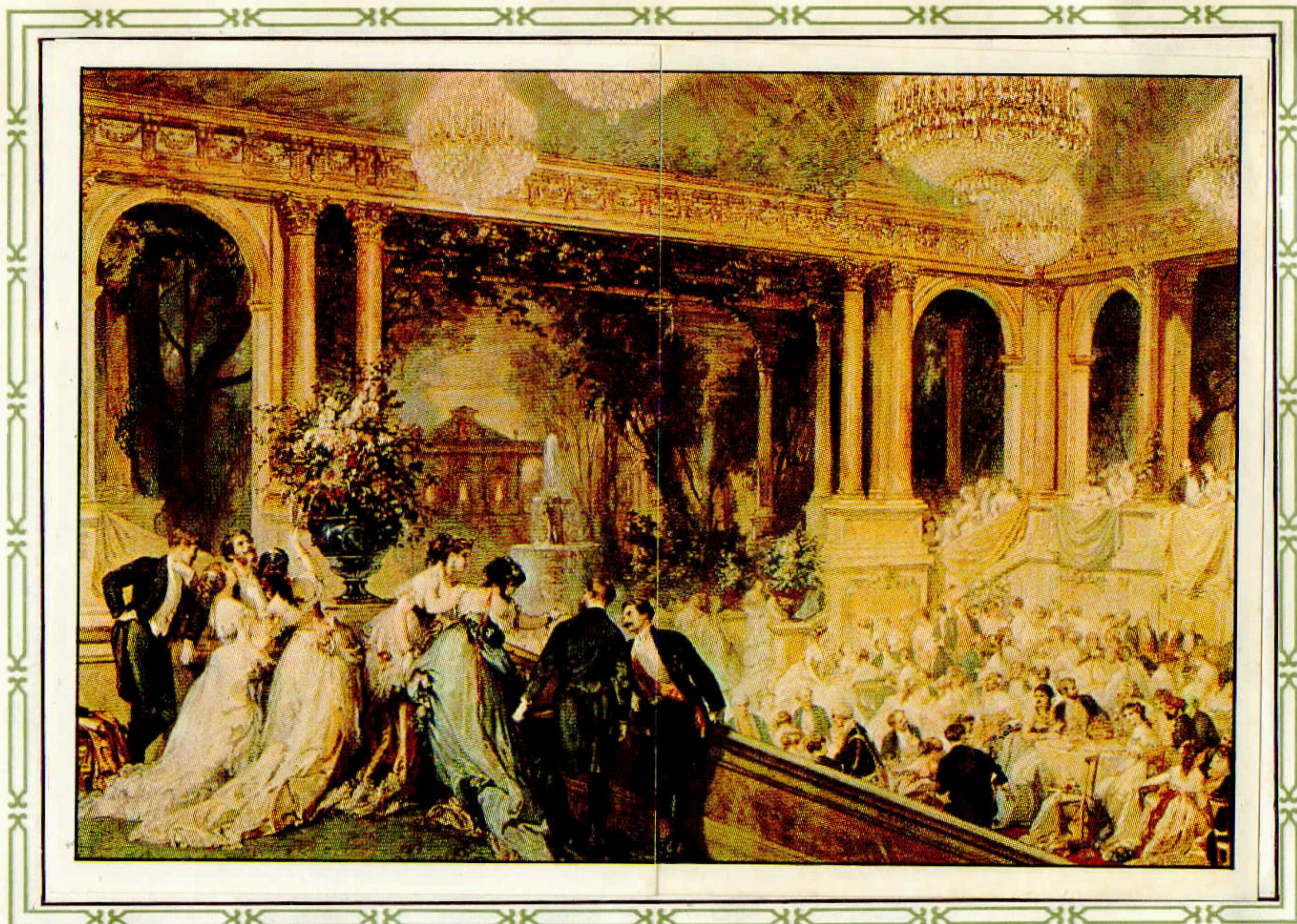
276 - Napoléon III et le roi Victor-Emmanuel entrent à Milan. On ne cesse de crier *Liberatori! Liberatori!* Les habitants, délivrés du joug autrichien, acclament follement leurs libérateurs. «Les femmes, annonce un officier de zouaves dans une lettre adressée à sa famille, s'approchent de nous pour nous mettre à la boutonnière la plus belle fleur de leur bouquet...»



277 - Sur le vaste champ de bataille de Solferino, sous un soleil infernal, les combattants sont aux prises. Soudain, le vent s'élève, d'âcres tourbillons de poussière balayent la plaine et aveuglent les hommes et les chevaux. De lourds nuages noirs envahissent le ciel... mais cela n'empêchera pas les Franco-Sardes de gagner la bataille.



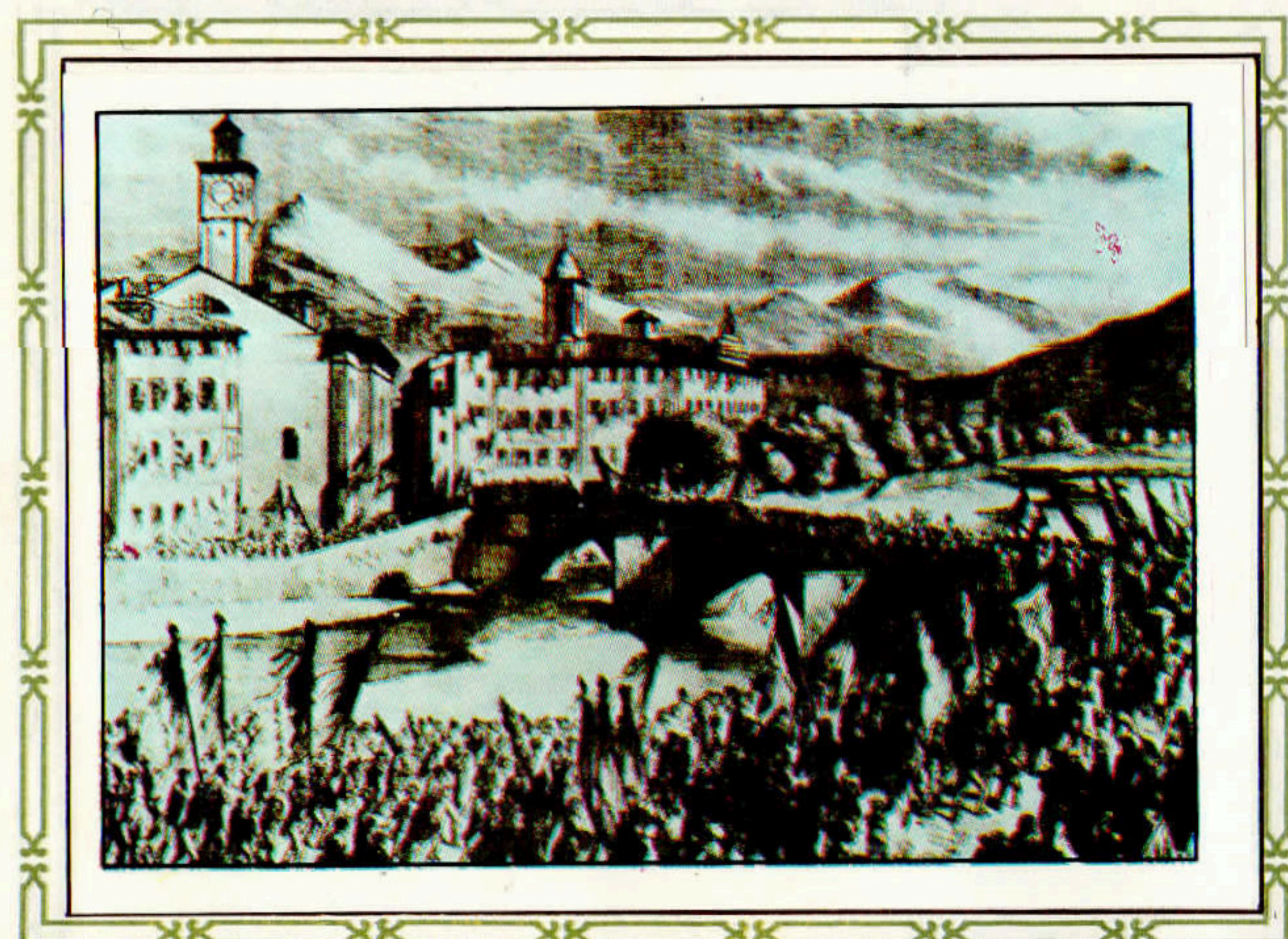
278 - La paix de Villafranca. «J'ai perdu la Lombardie, déclare l'empereur d'Autriche à Napoléon III, mais je ne la donnerai pas à la Sardaigne. Tout ce que je puis faire, bien qu'il en coûte à ma fierté, c'est de la céder à la France, qui en fera ce qu'elle voudra. Quant à la Vénétie, je l'occupe encore et je ne puis abandonner ce qui n'a pas été conquis.»



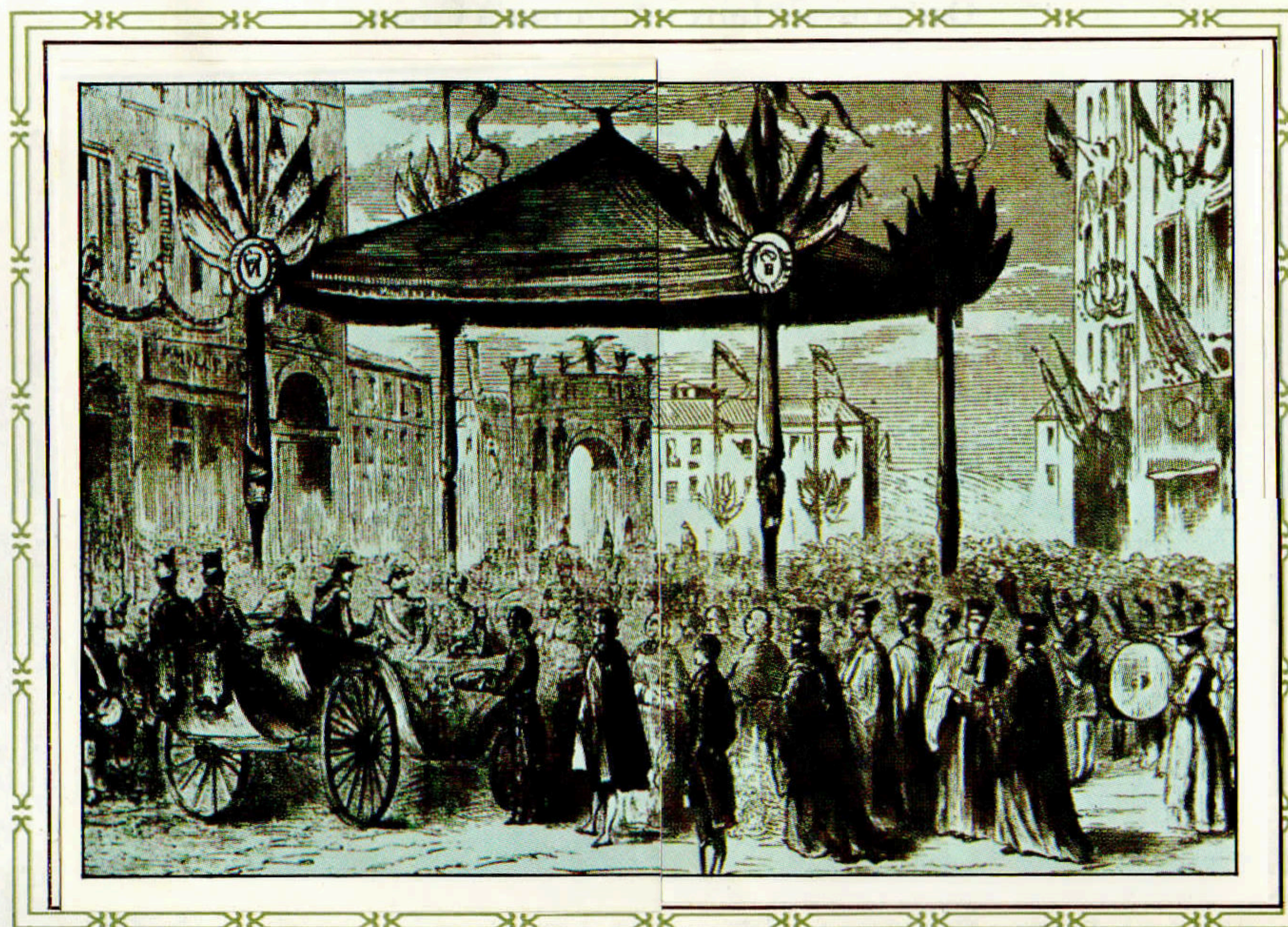
279-280 - La fête impériale à Compiègne. Dans un vol incessant de crinolines virevoltantes, l'on se déchirait ou se réconciliait, l'on faisait de l'esprit et l'on s'aimait, surtout... Car l'amour revient, à cette époque, dans la ronde, comme les figures prévues et attendues d'un quadrille, de ce quadrille de la fête impériale.



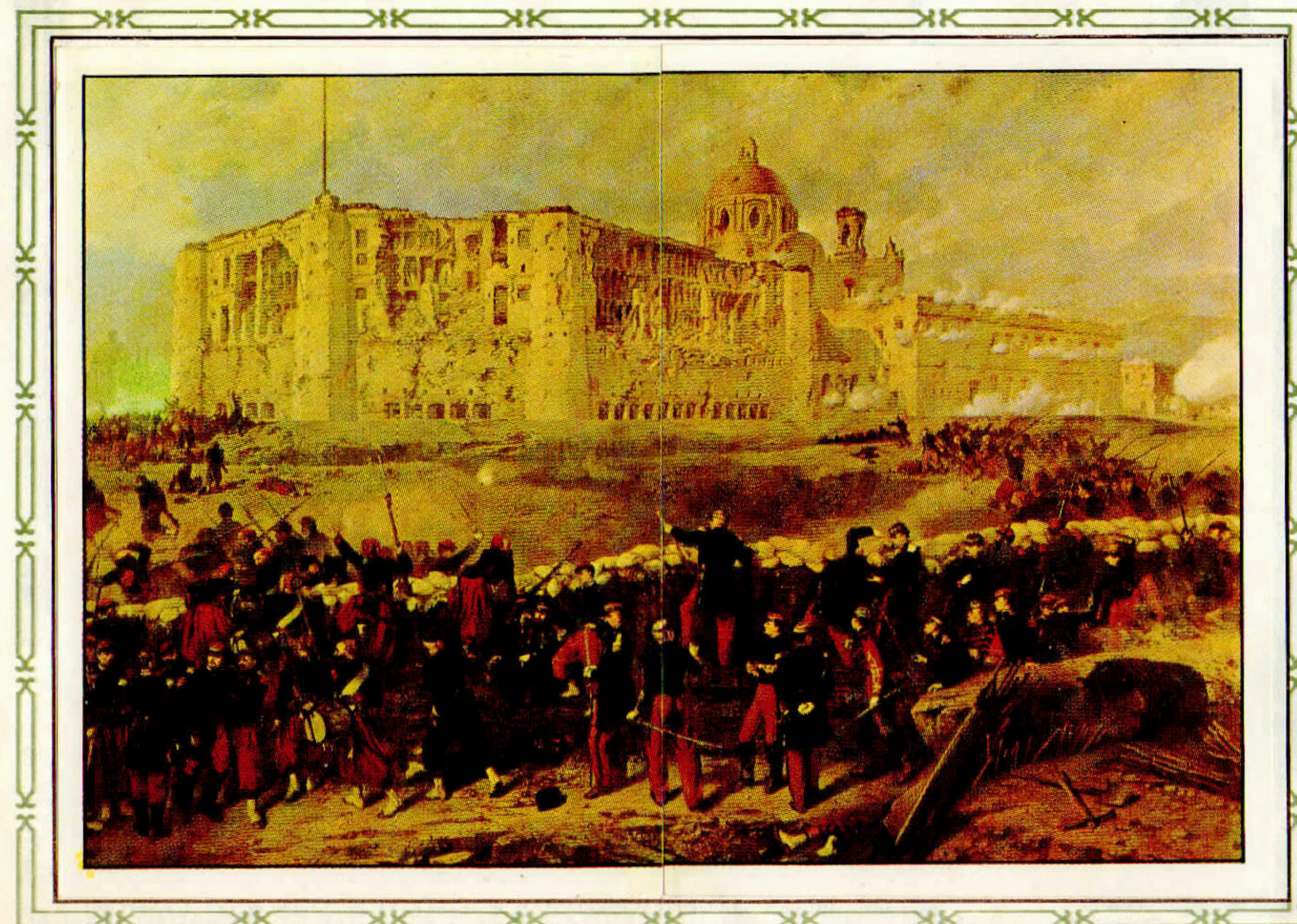
281 - Une délégation savoyarde remet à Napoléon III et à Eugénie un manifeste concernant le rattachement de la Savoie à la France. On compte 130.533 *oui*. Fort peu d'électeurs — exactement 235 — refusèrent de devenir français, et les Savoyards de l'époque le dirent bien joliment: « Nos coeurs ont suivi le cours de nos rivières. »



282 - Les Niçois — drapeaux en tête — se rendent aux urnes. Le résultat du plébiscite dépasse tous les pronostics. Cette terre italienne vote son rattachement à la France par 25.743 *oui*, contre 160 *non*. A Nice même, onze habitants seulement préférèrent demeurer piémontais contre 6.810 qui votent *oui* avec enthousiasme.



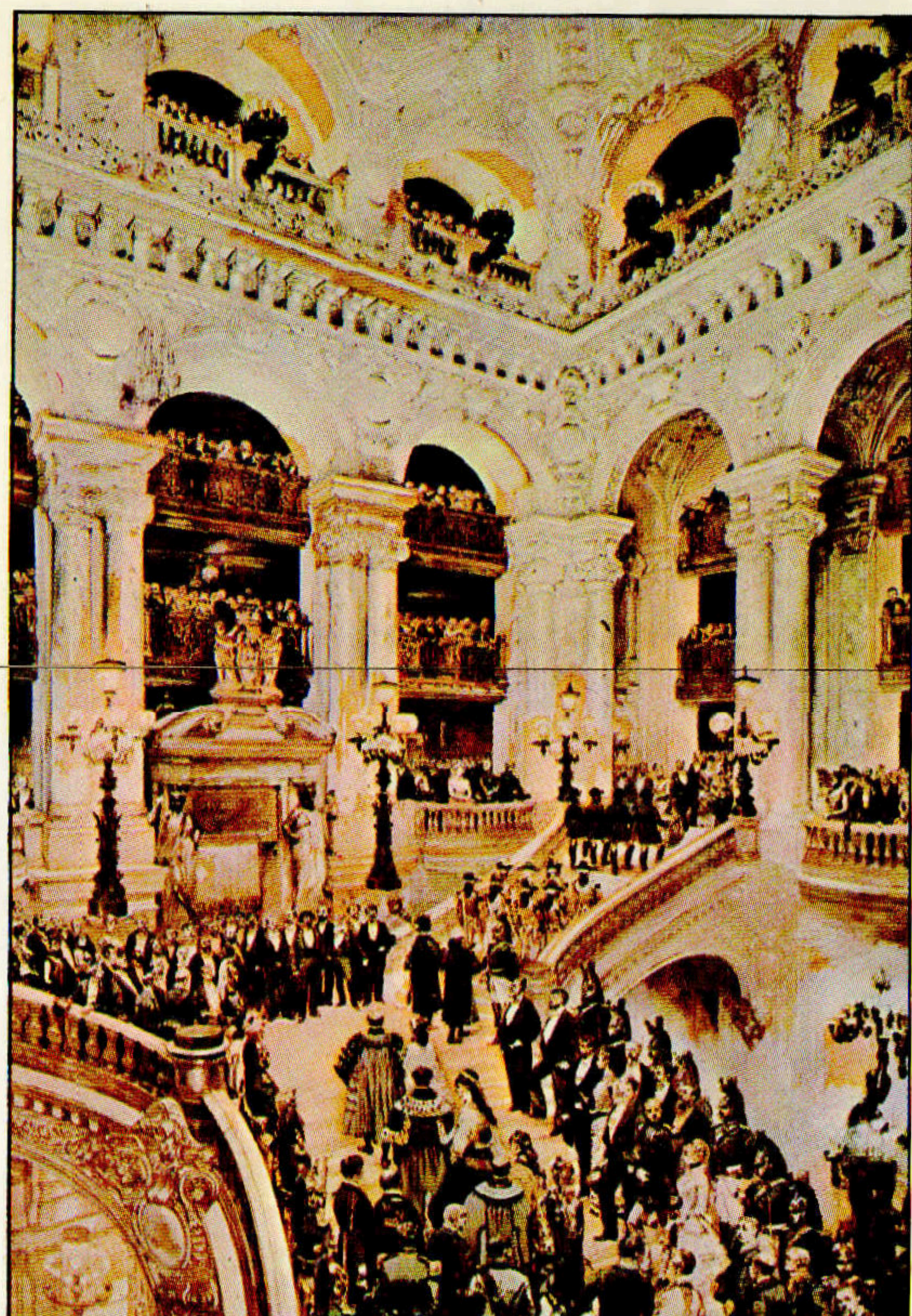
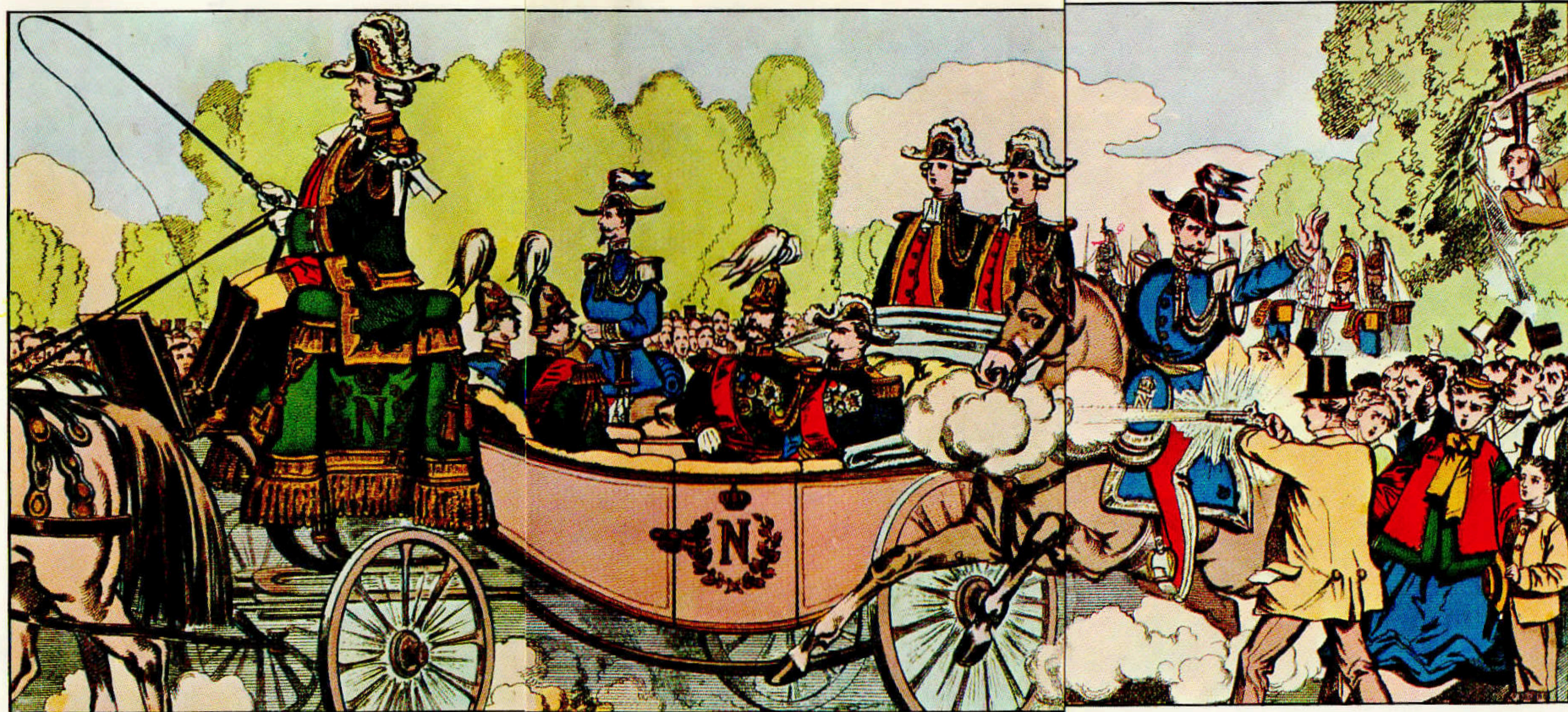
283-284 - Napoléon III et l'impératrice Eugénie font leur entrée à Nice où, selon l'usage, on leur remet les clefs de la ville. « Voilà le plus beau pays qu'il m'ait jamais été donné de voir, déclare l'empereur, c'est au-dessus de ce que je m'étais imaginé. » — « Ah, sire, c'est en décembre et au mois de janvier qu'il faut admirer cette terre de rêve, lui répond une Niçoise, quand toute l'Europe est couverte de neige, Nice voit encore le soleil et les roses. »



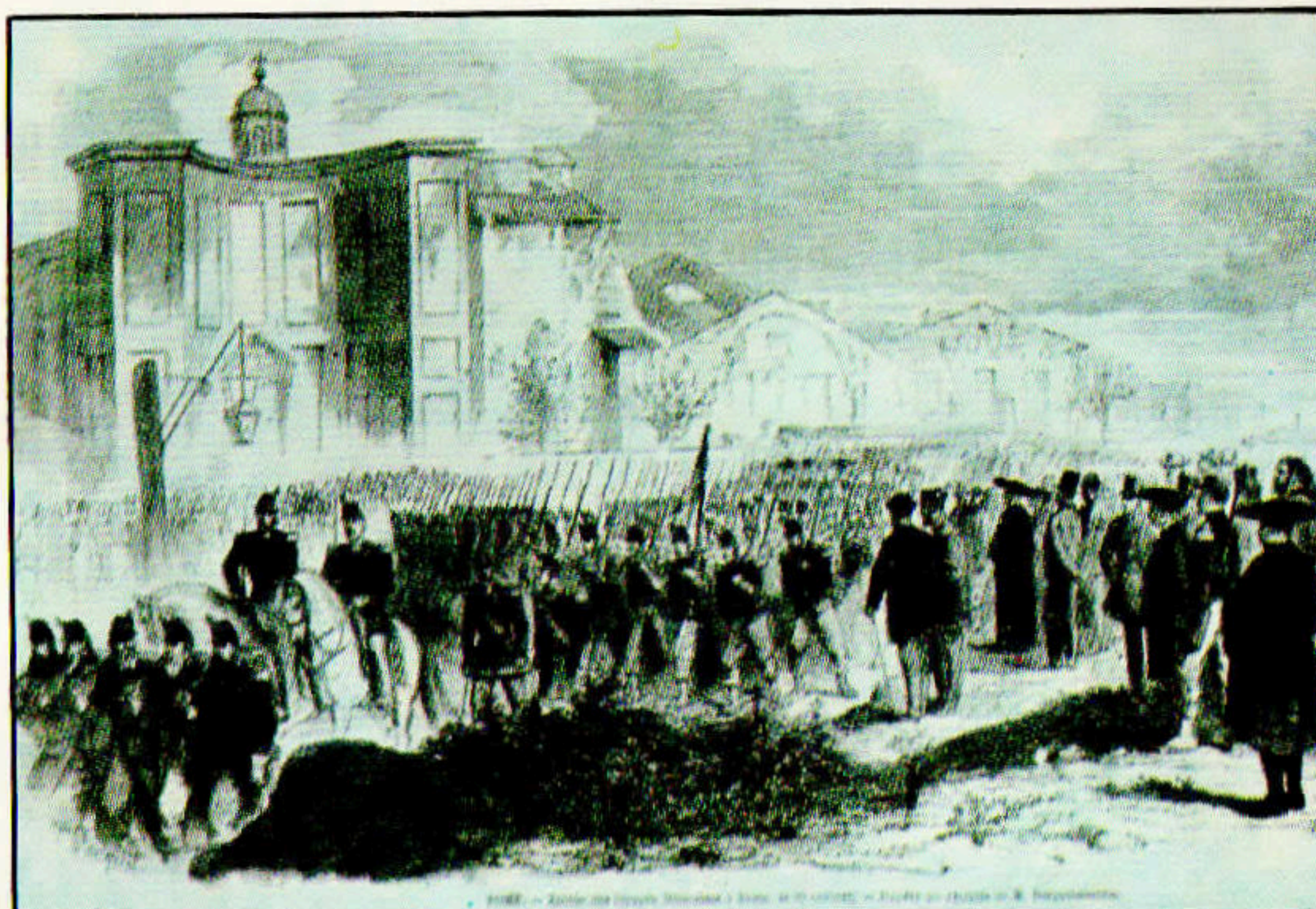
285-286 - Au Mexique, les Français font le siège de Puebla, dont la prise leur ouvrira la route de Mexico. La première partie de la campagne s'achève, mais la suite sera moins brillante. L'empereur Maximilien, mis sur le trône par les soins des Français, sera fait prisonnier et exécuté, peu après le départ des troupes napoléoniennes.



287/289 - Au bois de Boulogne, le tsar Alexandre II manque d'être victime d'un attentat. Durant tout son règne, les anarchistes tirèrent sur le tsar. Cette fois, le meurtrier est un ouvrier polonais nommé Brezowski. « Nous voilà frères d'armes, déclare Napoléon III en embrassant Alexandre, puisque nous avons vu le feu ensemble. »

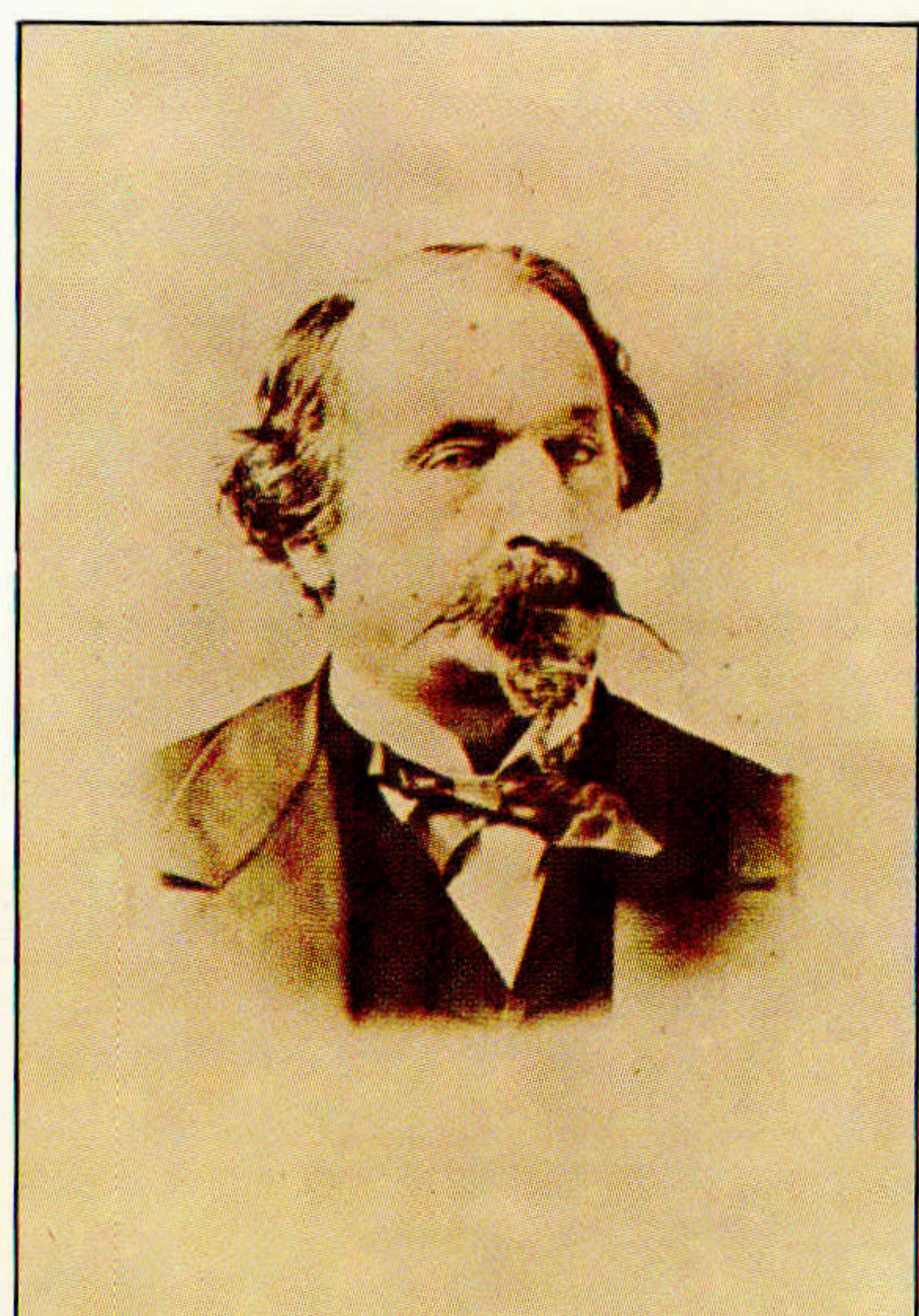
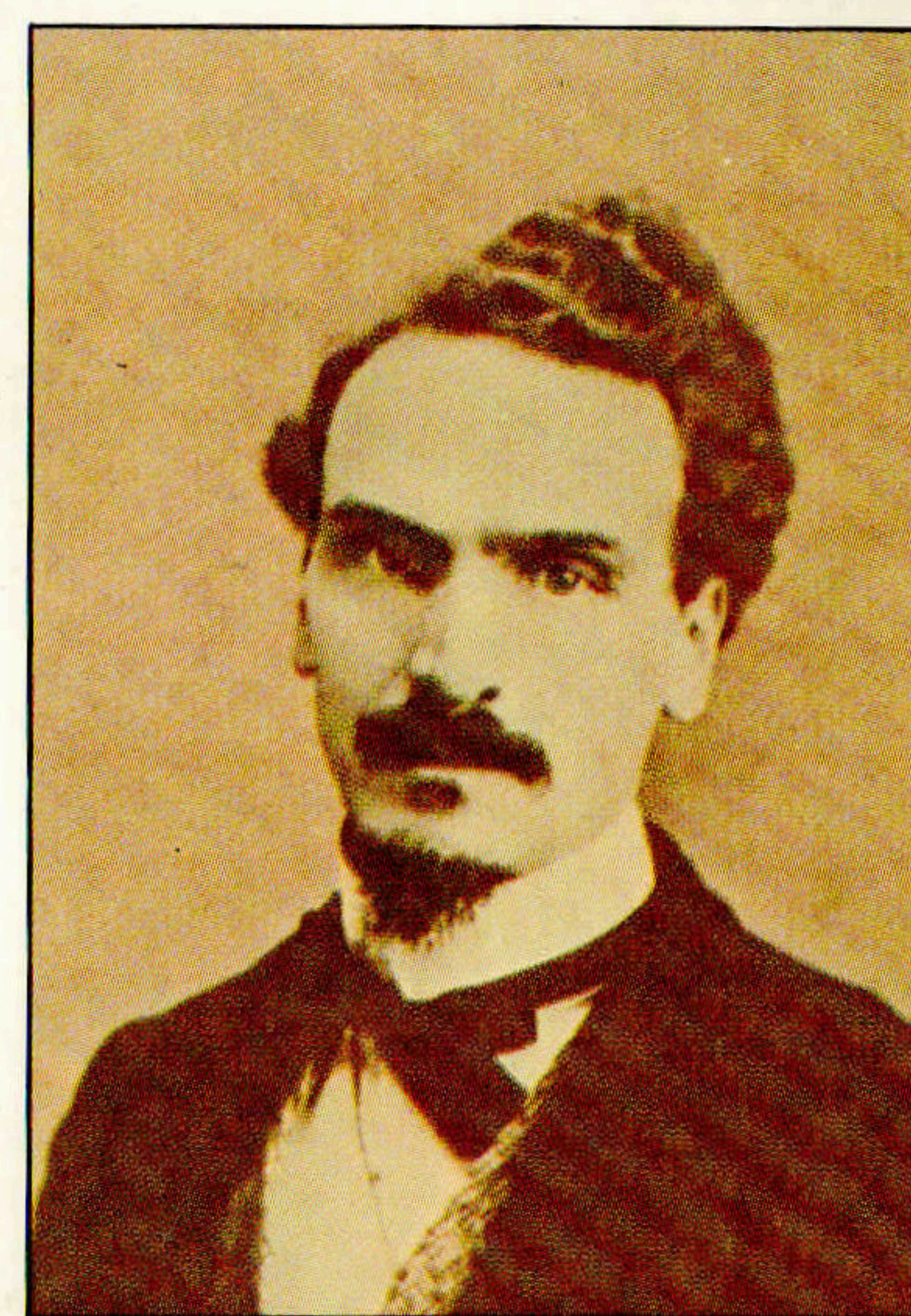


290-291 - Le lord-maire de Londres arrive à l'Opéra de Paris. Lorsque l'impératrice Eugénie vit pour la première fois les plans du nouvel Opéra que venait de lui présenter Garnier, elle s'exclama: « Mais cela ne ressemble à rien! Qu'est-ce que c'est que ce style-là? » Et Charles Garnier de répondre: « C'est du Napoléon III, madame! »



292 - Les Français viennent protéger le pape et entrent dans Rome. A la suite d'une convention signée avec Napoléon III en 1864, les Italiens s'étaient engagés à ne pas attaquer la Ville éternelle et à protéger le territoire pontifical. Mais Garibaldi s'étant lancé contre Rome, les troupes de Napoléon III interviendront en 1867.

293 - Le polémiste Henri Rochefort. Dans son journal, il publie des formules qui mettent en joie toute l'opposition: « La France compte, a dit l'*Almanach impérial*, trente six millions de sujets, sans compter les sujets de mécontentement... » « L'aigle impérial a volé de millions en millions, jusqu'aux tours de Notre-Dame. » « La statue équestre de Napoléon III représenté en César (rions-en pendant que nous le pouvons!) est de M. Barye. M. Barye est le plus grand de nos sculpteurs animaliers. »



294 - Napoléon III, à la veille de 1870, semble amorphe et certains contemporains croient voir dans cette inconsistance un manque de franchise: cette habitude qu'il possède de dissimuler ses sentiments et ses pensées. « Il gouverne comme on conspire », répète *le Siècle*, en juillet 1870. En réalité, l'empereur est gravement malade.

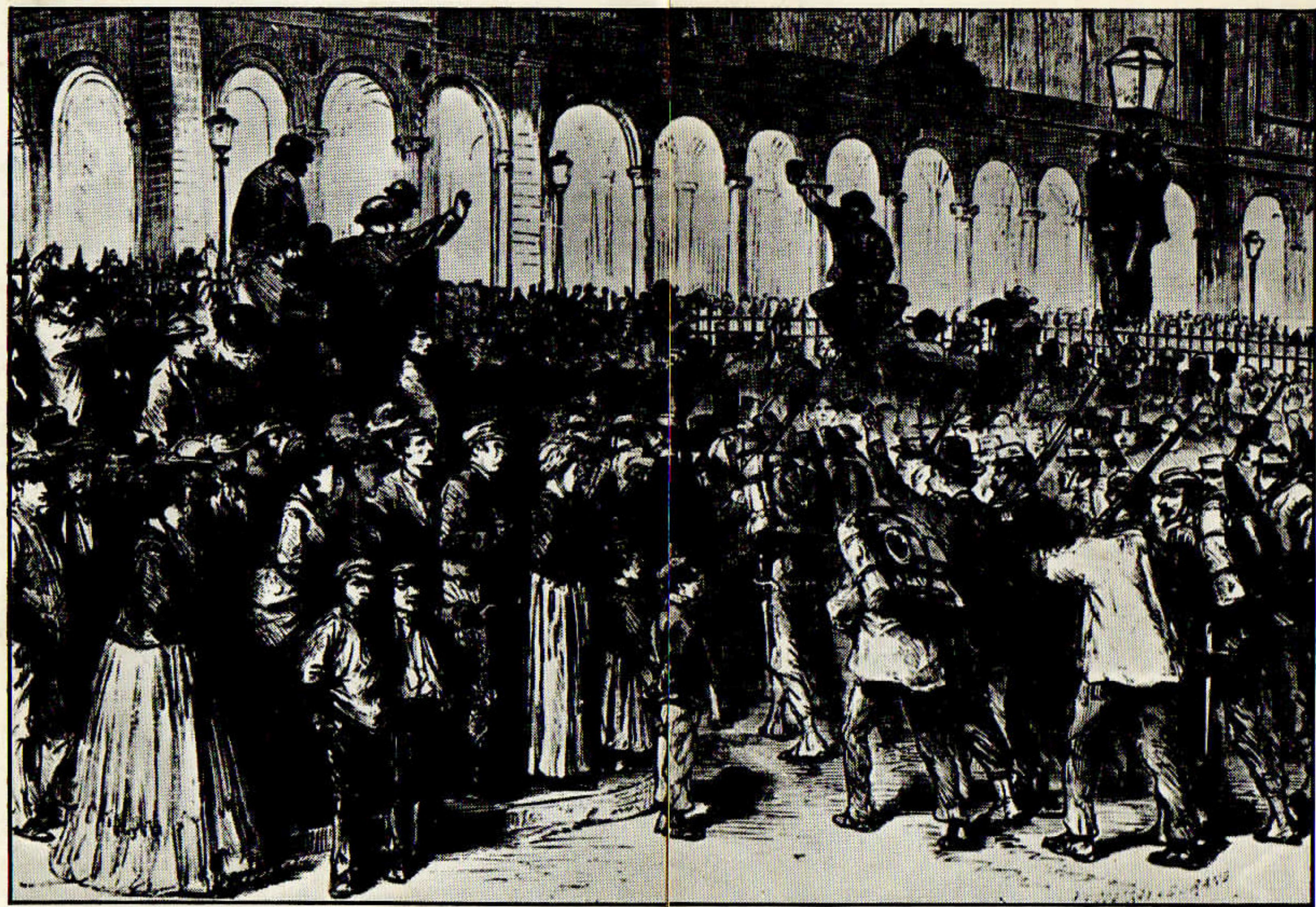
295 - Le petit prince impérial accompagne son père au début de la campagne. « Il a été admirable, écrit Napoléon III à l'impératrice Eugénie. Il a conservé une balle tombée près de lui. Il y a des hommes qui pleuraient en le voyant si calme... » On commet l'erreur de rendre la lettre publique; les Parisiens surnomment le petit prince *l'enfant de la balle*... et chantonnent: « Et le petit prince ramassait les balles qu'on avait mis là tout exprès... »



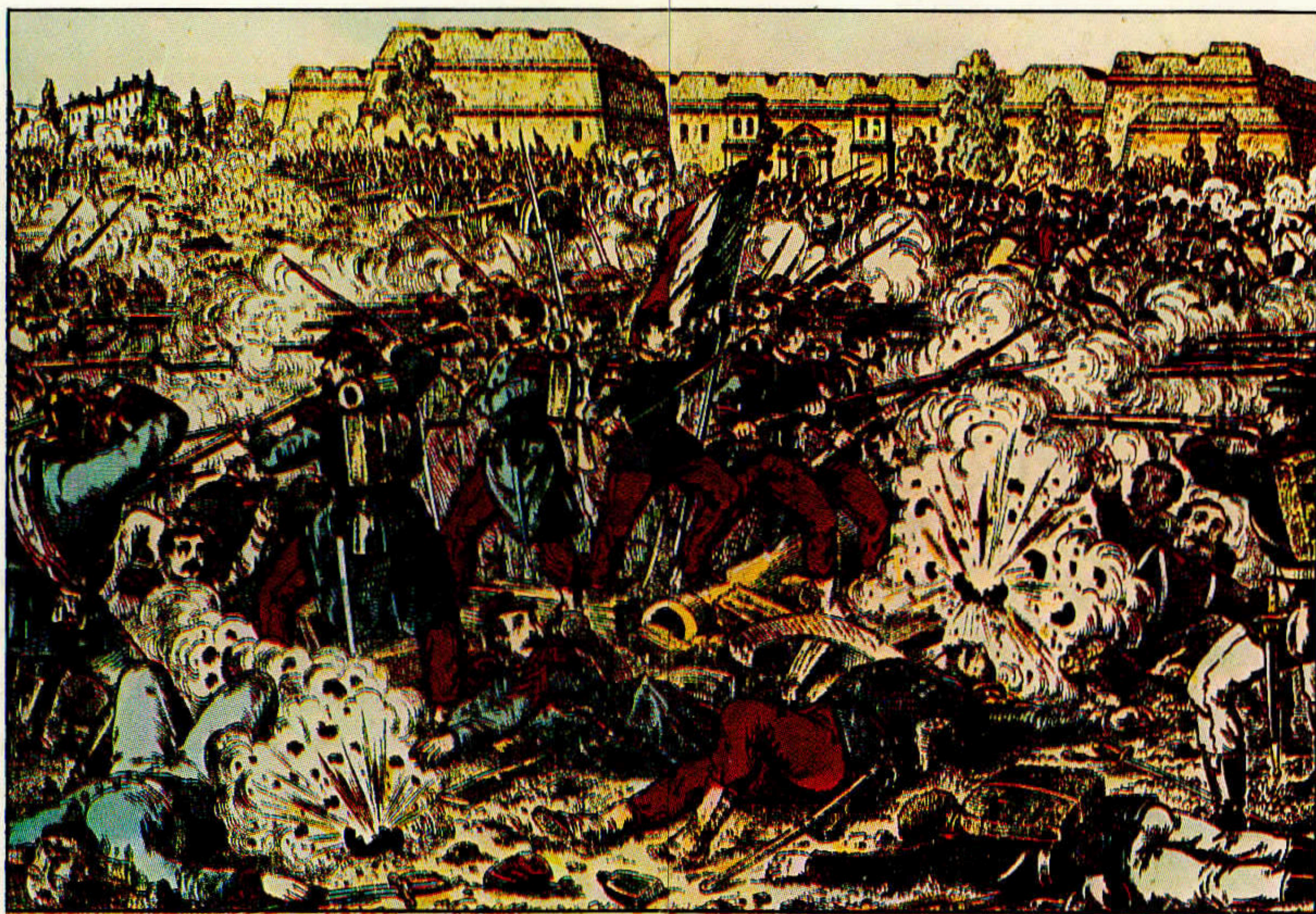


296-297 - 1870! C'est la guerre. Les soldats prêtent serment: «Prussiens, la France va vous mettre au pas.» Ce fut tout le contraire, hélas... Louis-Napoléon est pacifiste, mais là aussi, il s'est laissé entraîner par son ministère, ses généraux, et par sa femme. Celle-ci n'a peut-être jamais dit: «C'est ma guerre!», mais elle l'a pensé...

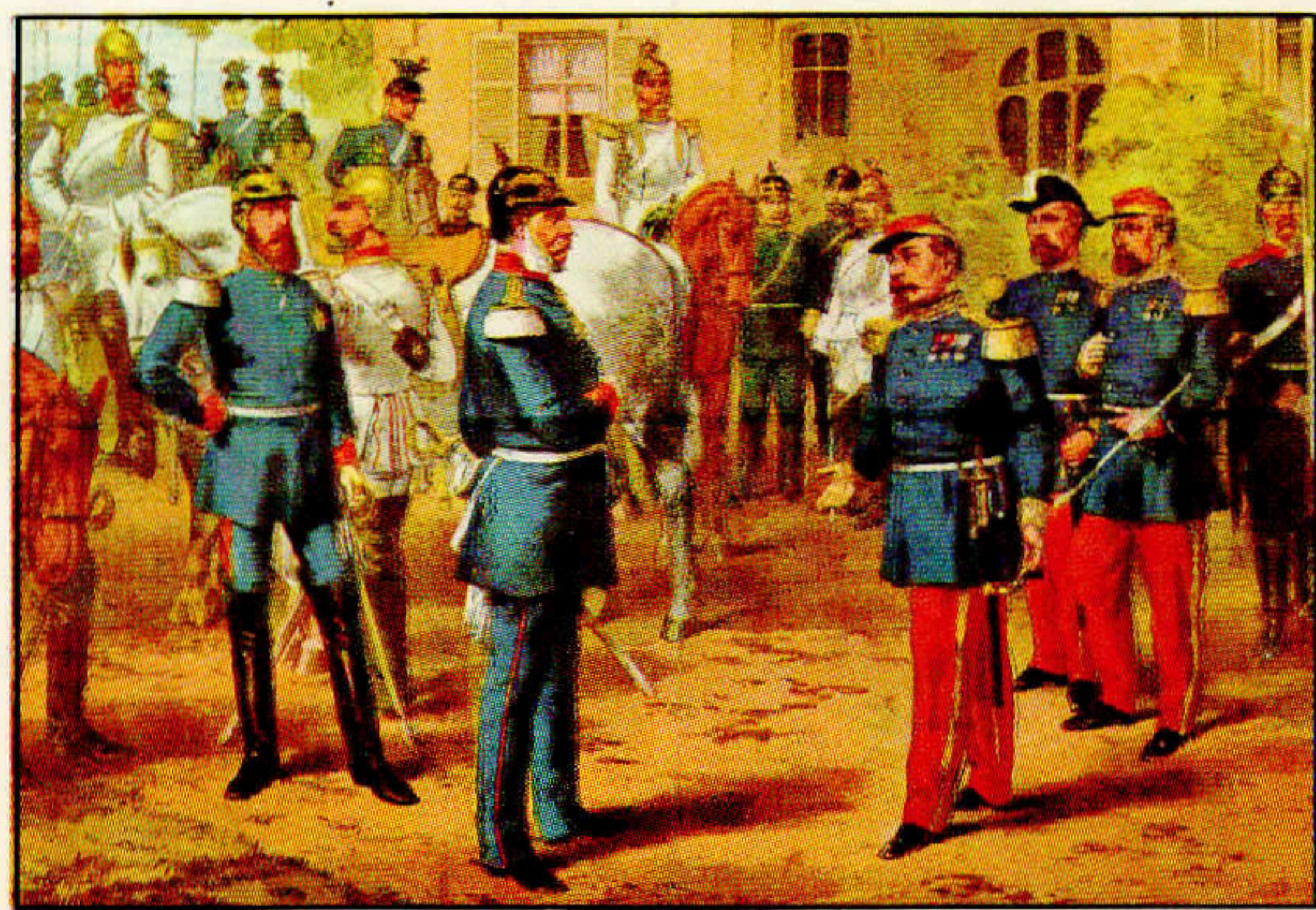
300-301 - La charge immortelle de Reischaffen. Les Prussiens tirent comme à l'exercice... et bientôt l'affreuse tuerie s'achève, cette tuerie chère seulement aux marchands d'estampes et aux peintres des grandes «machines officielles». Et c'est la retraite de l'armée française, qui repasse les Vosges.



298-299 - A la gare de l'Est, les troupes partent pour la frontière. «Je vous donne ma parole d'honneur, déclare le maréchal Leboeuf, ministre de la Guerre, que nous sommes entièrement prêts.» Un député demande: «Qu'entendez-vous par être prêts?» Le ministre explique avec autorité: «J'entends par là que si la guerre devait durer un an, nous n'aurions pas besoin d'acheter un bouton de guêtre.»



302-303 - La bataille de Sedan. Une place forte sur la rive droite de la Meuse et dont les défenseurs se croyaient bien à l'abri dans cette véritable cuvette, parce que, des collines environnantes, les bouches à feu d'autrefois ne pouvaient les atteindre. Mais, en 1870, la portée des canons allemands est telle que Sedan peut être pilonné aisément par l'artillerie ennemie placée de part et d'autre de la Meuse. Et ce sera la catastrophe...



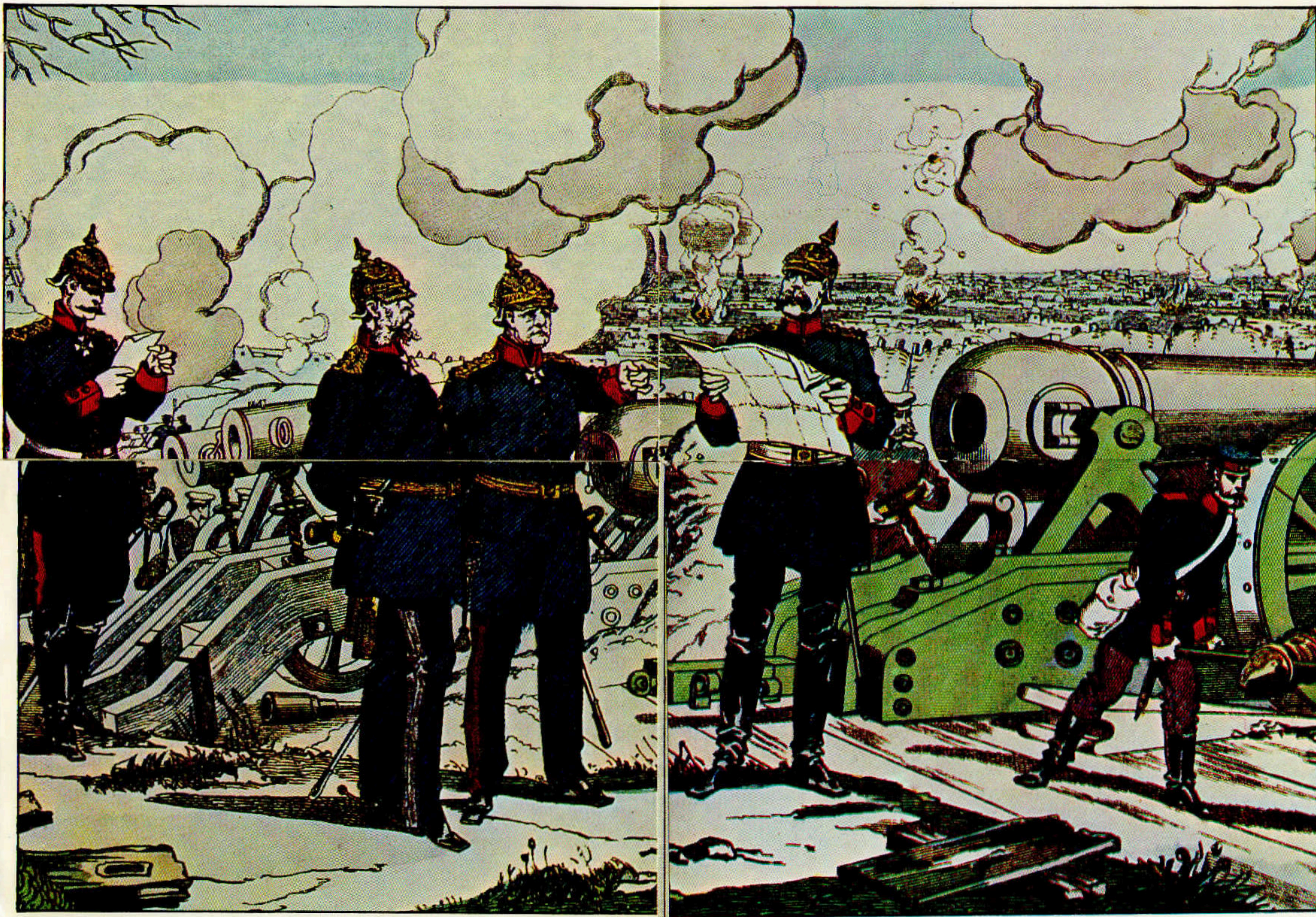
304 - Napoléon III, vaincu, s'est rendu à l'empereur Guillaume après lui avoir adressé ce télégramme: «Monsieur mon frère. N'ayant pu mourir au milieu de mes troupes, il ne me reste qu'à remettre mon épée entre les mains de Votre Majesté.»

Troisième République



305-306 - A l'annonce de la défaite de Sedan, une affiche est apposée sur les murs de Paris: «La République est proclamée!», et la foule se précipite vers le Palais-Bourbon. Il faut aussi prévenir la province. Le télégraphe va s'en charger — et les départements, pour la énième fois en quatre-vingts ans, se voient imposer un gouvernement par la capitale.

Ce 4 septembre 1870, l'animation est grande autour des Tuileries, mais le château n'est pas occupé par le peuple — il se rattrapera plus tard! Les factionnaires y veillent comme d'habitude. On a simplement écrit à la craie sur les murs: PROPRIÉTÉ NATIONALE. La foule se promène, joyeuse. Elle chante, rit et acclame les gardes nationaux dont les fusils sont transformés en porte-bouquets. Les terrasses des cafés regorgent de consommateurs. Le régime s'est effondré avec une rapidité qui tient du prodige. La «Troisième» est bien maîtresse de Paris.

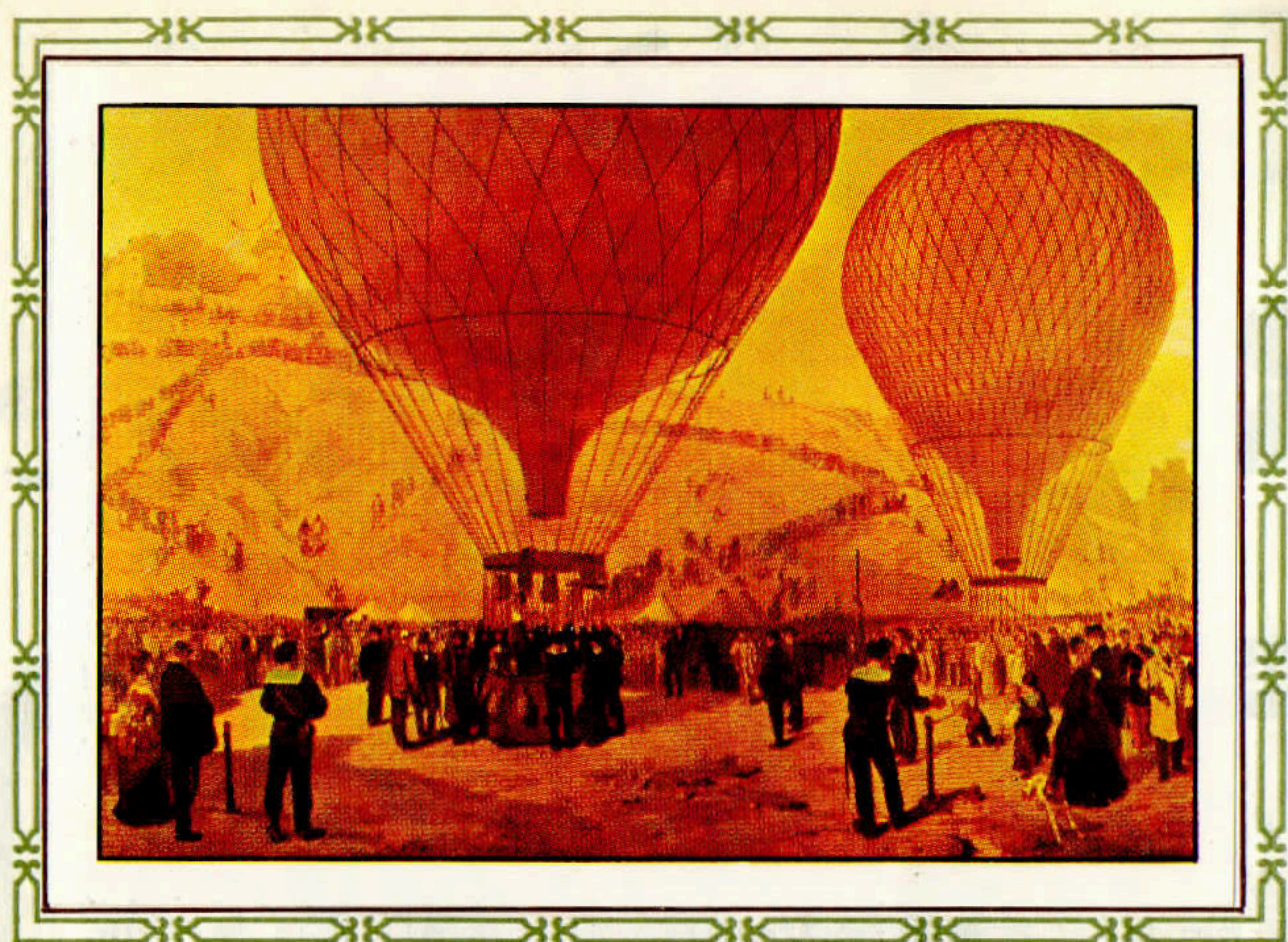


307/310 - Les Allemands bombardent Paris. La capitale se bat, sans espoir peut-être, mais non sans gloire. Comme l'avoue le gouverneur de Paris et président du gouvernement de la défense, le général Trochu, « beaucoup d'hommes, mais peu de soldats ». La ville n'en parviendra pas moins à « tenir » quatre mois.

311-312 - Grâce au Jardin d'Acclimatation, les mets les plus inattendus apparaissent sur les tables parisiennes. Le 30 décembre 1870, on abat à coups de fusil Castor et Pollux, les deux éléphants chéris des petits Parisiens. Le kilo de trompe atteint le prix fabuleux de 80 francs. Il est vrai que le boucher avait acheté les deux pachydermes 27.000 francs. Mais c'est bientôt la famine. On mange du chien, du chat et du rat. L'art culinaire ne perd pas ses droits et voici le menu servi un jour à quelques gastronomes:

*Consommé de chien au millet
Brochettes de foie de chien à la maître d'hôtel
Emincés de râble de chat sauce mayonnaise
Epaule de filet de chien sauce tomate
Civet de chat aux champignons
Côtelettes de chien aux petits pois
Salmis de rats à la Rogert
Gigot de chien flanqué de ratons
Salade d'escarole
Bégonia au jus
Plum-pudding au jus et à la moelle de cheval
Dessert et vins*

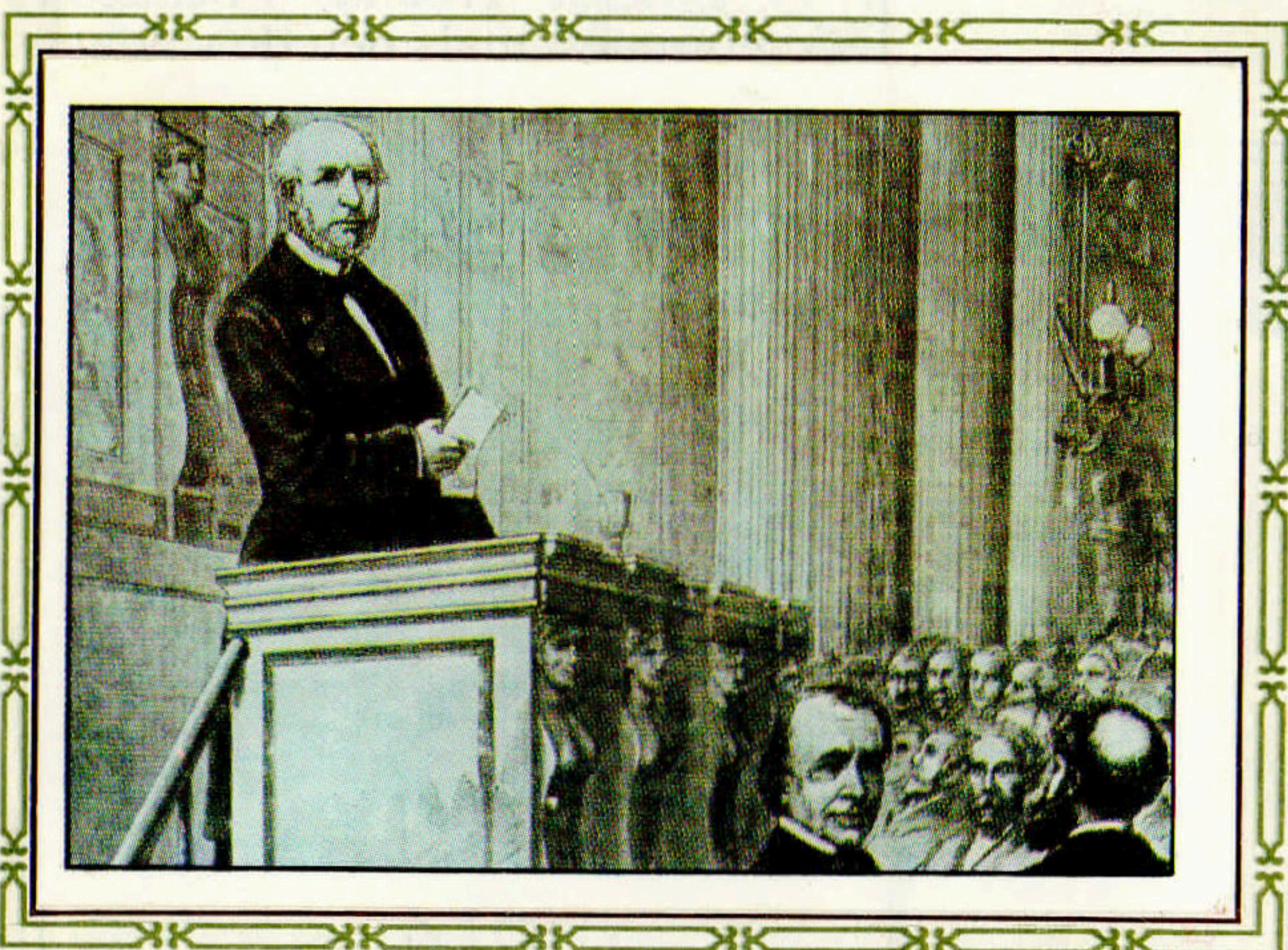




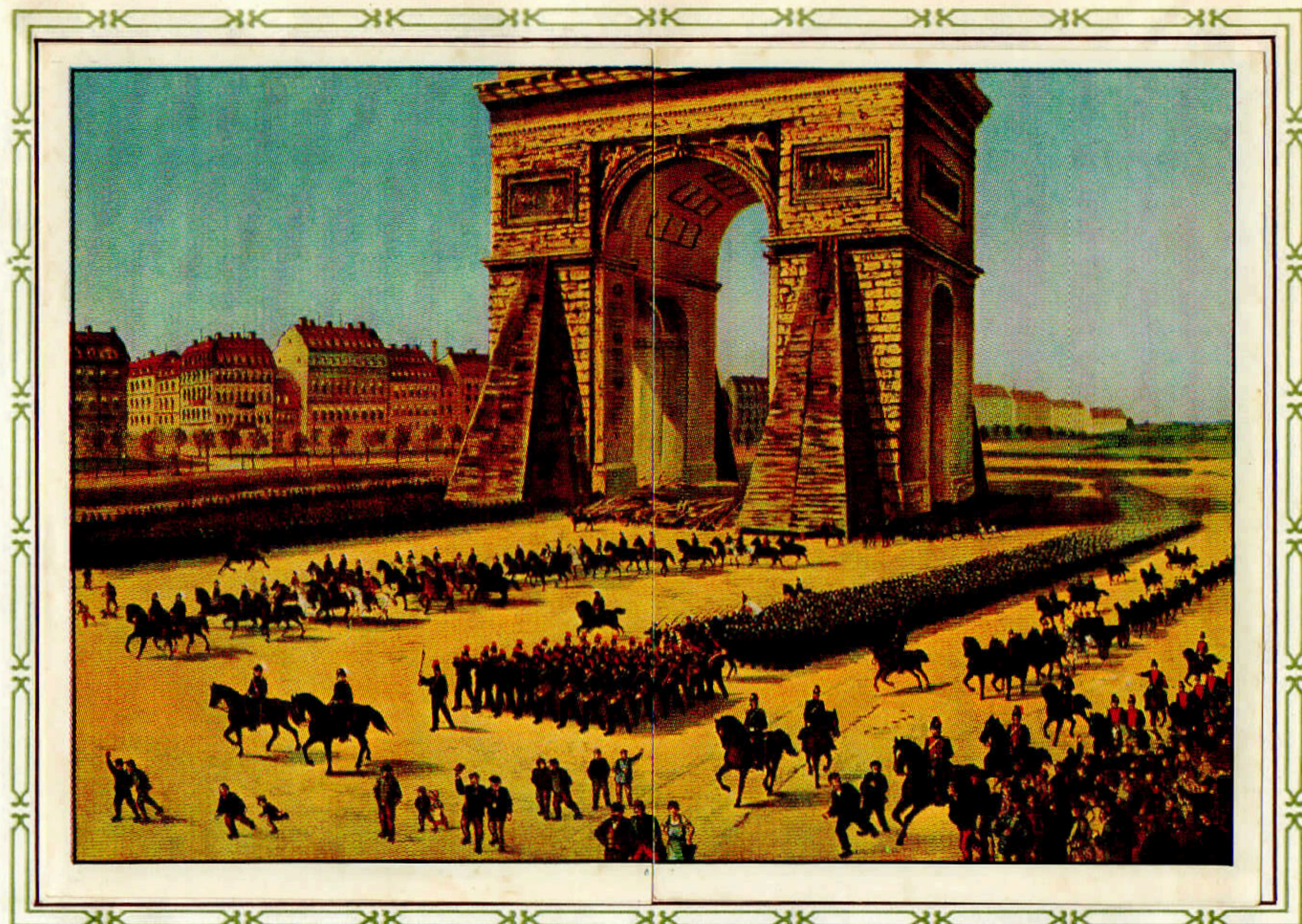
313 - Le seul lien entre Paris encerclé et la province demeure le ballon. Le 7 octobre 1870, quatre mille personnes veulent voir s'envoler Gambetta, ministre de l'Intérieur, qui va essayer d'organiser la résistance en province. Afin que le ballon puisse emporter le maximum de lettres, Dagron inventa la dépêche photomicroscopique: la microphotographie faisait ainsi ses premiers pas.



316 - Qu'elle semble belle, cette Révolution, en cet après-midi chaud et ensoleillé du mardi 28 mars qui va voir proclamer la Commune! Tout le peuple de Paris, le Paris artisanal, ouvrier, boutiquier, intellectuel «avancé» est là, devant l'Hôtel de Ville, criant sa joie, chantant, s'embrassant. Les lendemains chanteront moins...



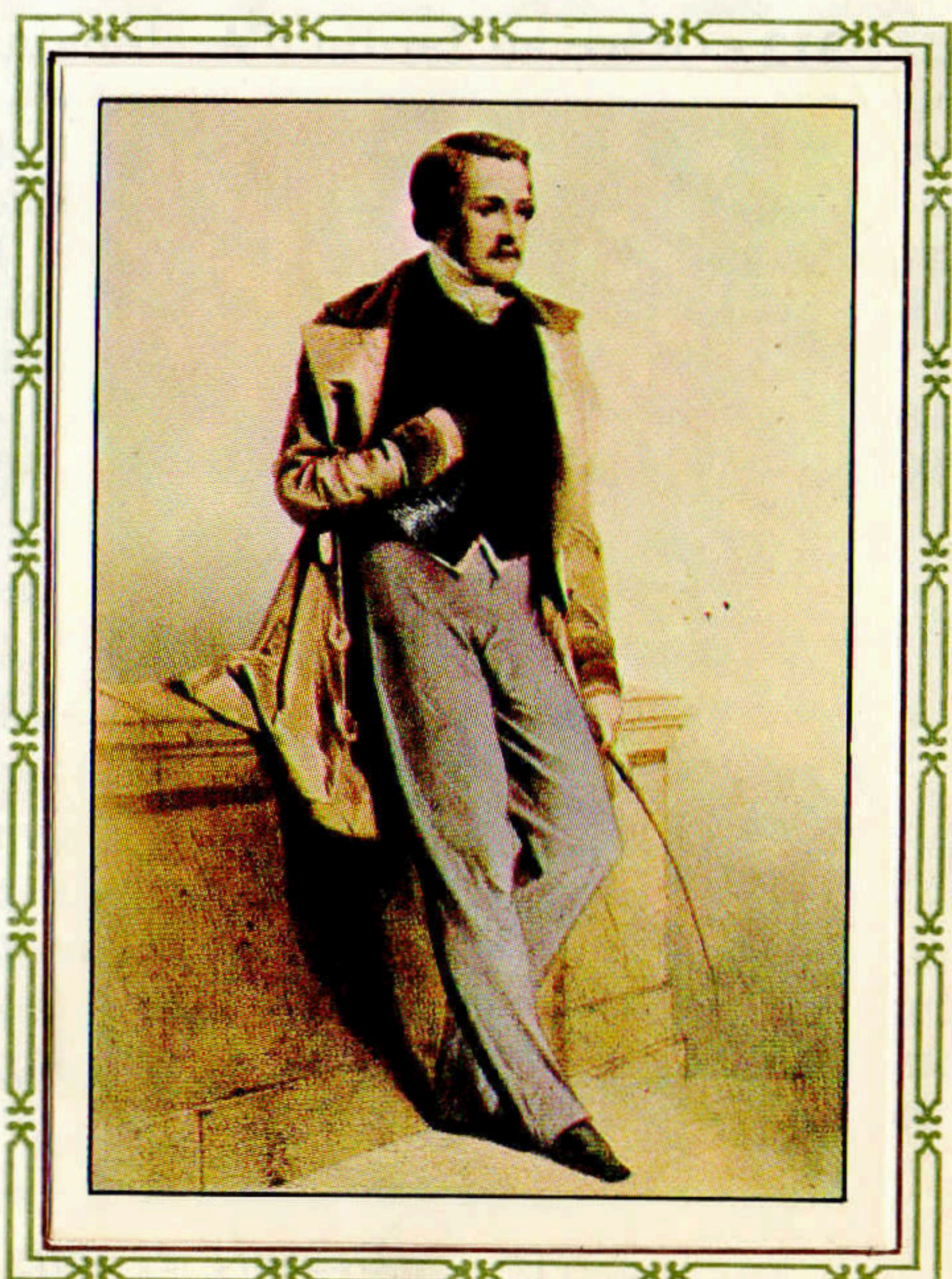
319 - A Versailles, le député Henri Wallon, savant helléniste, catholique tolérant, monte à la tribune de l'Assemblée, dont la majorité est monarchiste. Il présente un amendement qui va porter son nom et qui est lourd de sens: «Le président de la République est élu à la majorité absolue des suffrages par le Sénat et par la Chambre des Députés réunis en Assemblée nationale. Il est élu pour sept ans; il est rééligible.» L'amendement ne sera adopté qu'à une voix seulement de majorité, mais la République n'en est pas moins fondée.



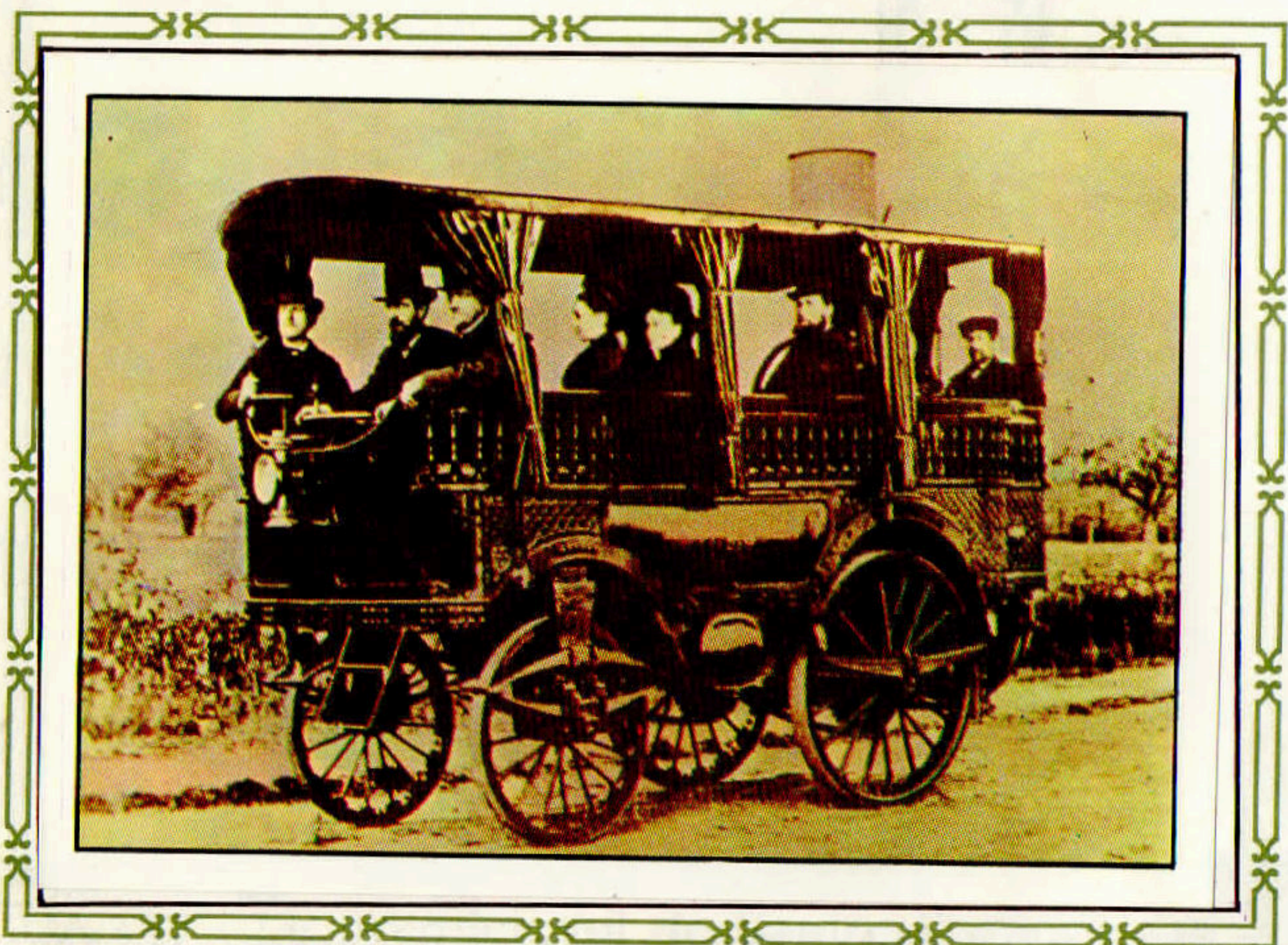
314-315 - Paris s'est rendu. Les Prussiens contournent l'Arc de Triomphe et descendent les Champs-Élysées. L'ennemi a mis un marché entre les mains de Thiers: ou bien la France donnait Belfort à l'Allemagne, ou bien trente mille hommes de l'armée victorieuse occuperaient une partie de Paris. La capitale se sacrifia pour Belfort. Place de la Concorde, les soldats quittèrent les rangs et se mirent à danser... Quelques détachements gagnèrent le Carrousel, mais le gros des forces n'alla pas plus loin.



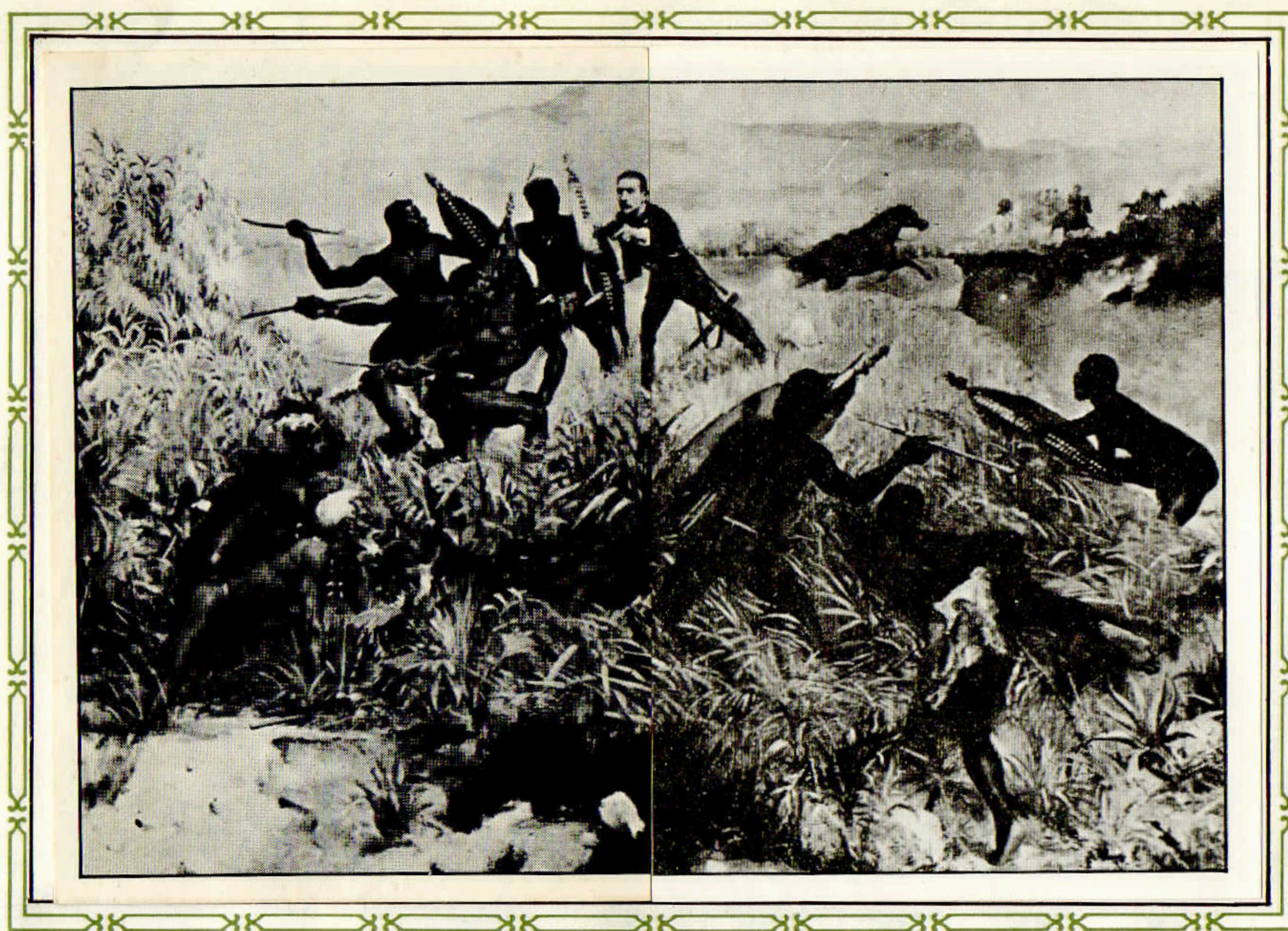
317-318 - Le déclenchement de l'ultime défense des «communards»: le feu. 70.000 gouvernementaux — on les appelle les Versaillais — entrent dans Paris et occupent une partie de la ville. Entre les deux armées monte un brasier. Une vision digne de l'Apocalypse. Bientôt Thiers est maître de Paris et la répression sera atroce, inhumaine, monstrueuse... Si la Commune massacra 448 personnes, les Versaillais en tuèrent au moins 20.000.



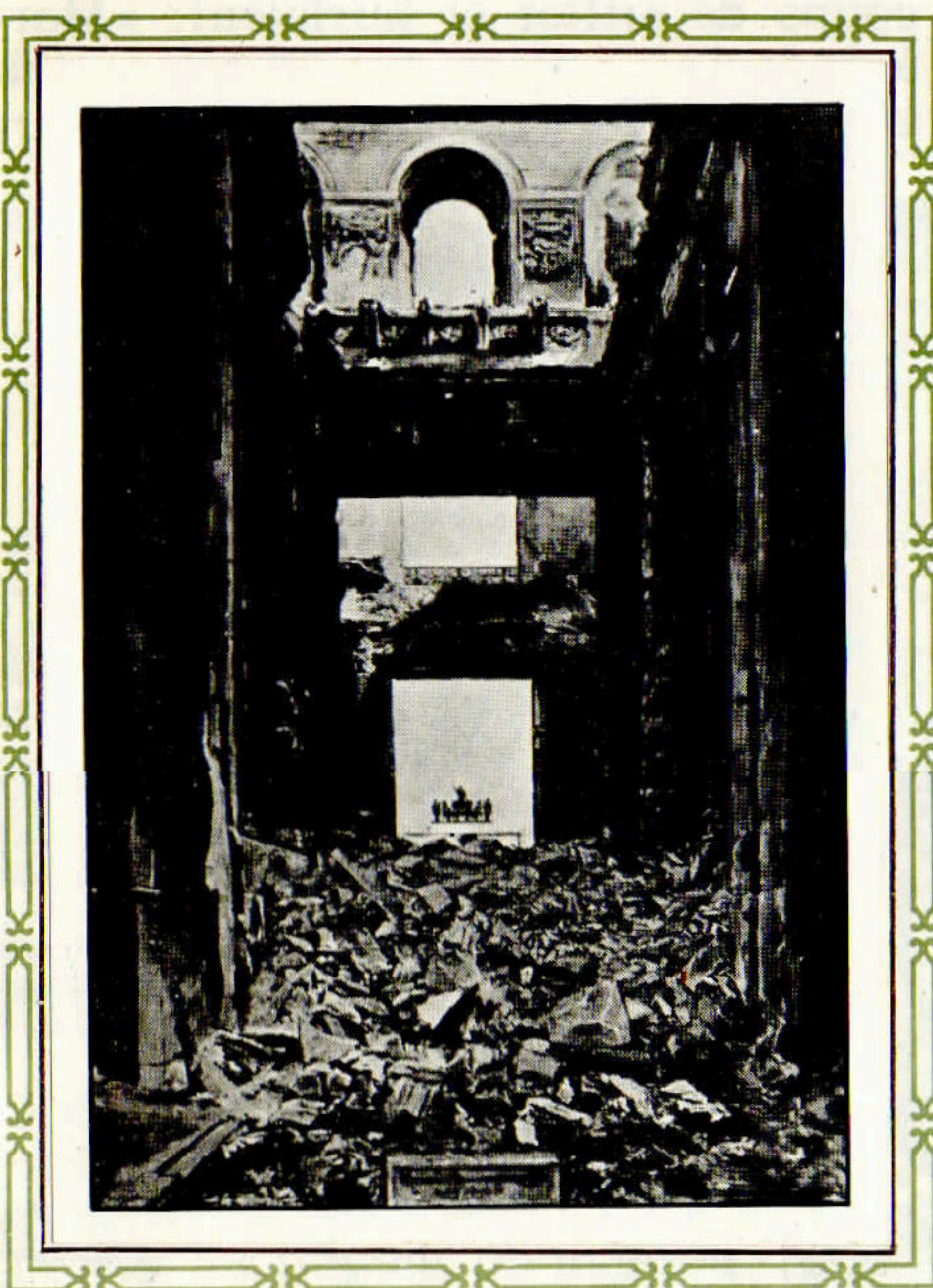
320 - D'abord duc de Bordeaux, l'Enfant du Miracle proclamé roi à Rambouillet en 1830 sous le nom d'Henri V vécut en exil sous le nom de comte de Chambord. Il manqua par deux fois, en 1871 et 1873, de remonter sur le trône mais son obstination à préférer l'étendard blanc au drapeau tricolore est l'obstacle définitif au retour de la monarchie.



321 - La voiture d'Amédée Bollée — il l'appelait une tapisserie — avec son impériale, ses petits rideaux et son conducteur en chapeau haut-de-forme, mit dix-huit heures pour effectuer les deux cent-trente kilomètres séparant Le Mans de Paris, et récolta soixante-quinze contraventions en cours de route.

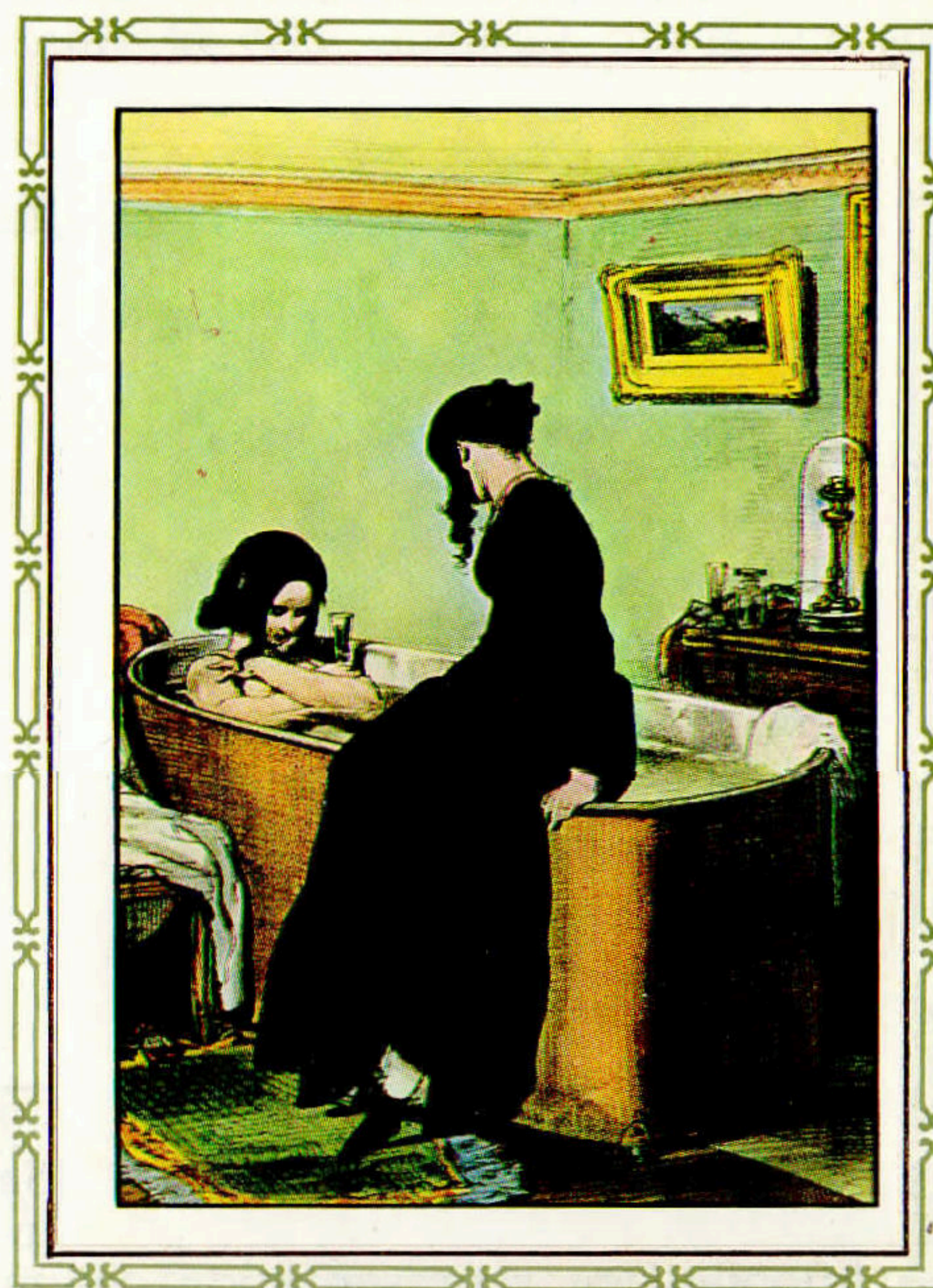


322-323 - Le prince impérial a pris du service dans l'armée anglaise et combat en Afrique du Sud. Le 30 mai 1879, il est en mission de reconnaissance, lorsque les Zoulous surprennent le petit groupe de cavaliers. Louis, qui se trouve à terre, essaye de se hisser sur sa monture; il s'agrippe à la courroie qui pend entre les fontes tandis que l'animal prend déjà le galop. L'étrivière cède et le prince roule sur le sol, où les Zoulous le transperceront de coups de sagaie.

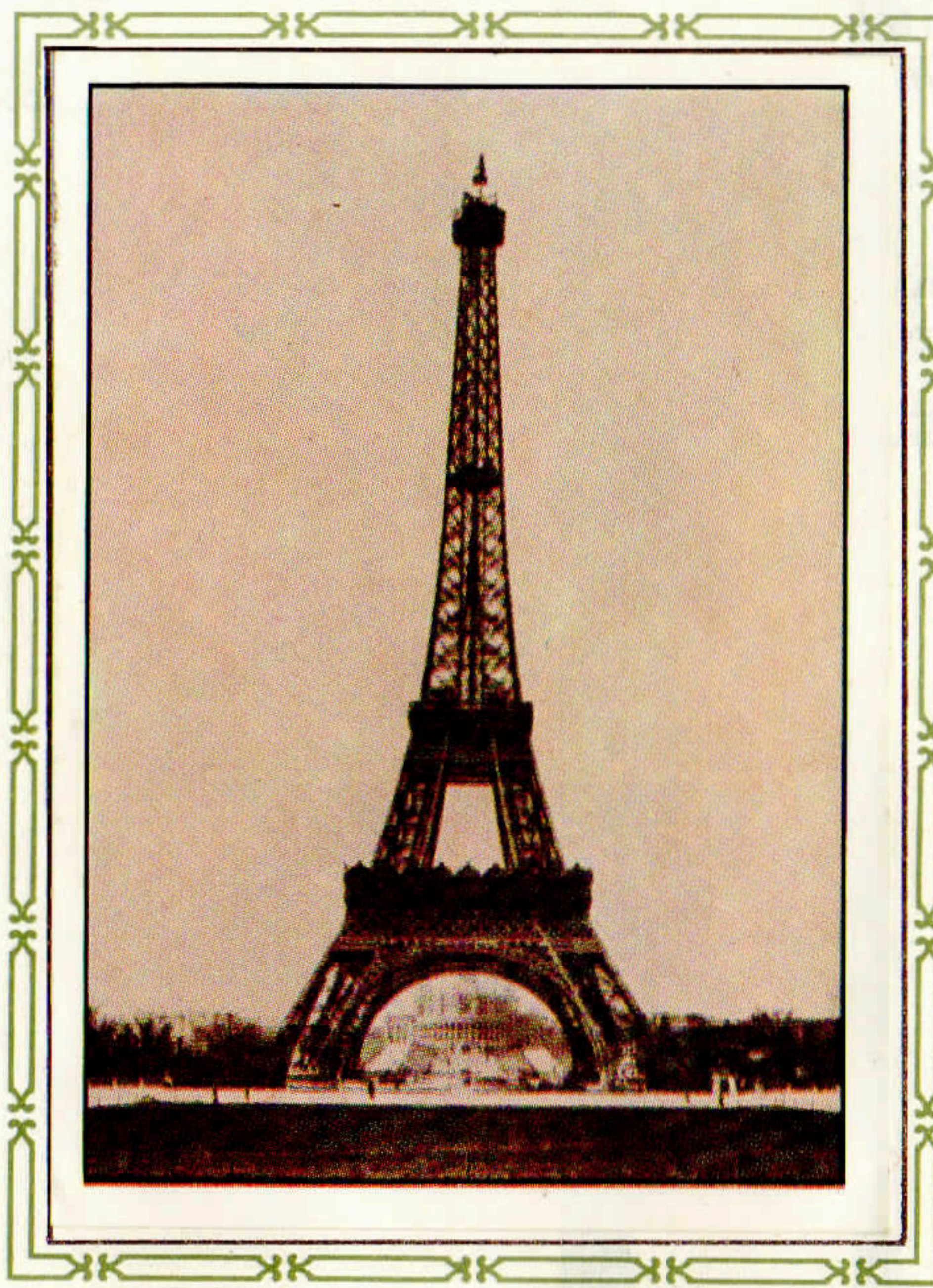


324 - L'intérieur des Tuileries après le terrible incendie de la Commune. Plus tard, lorsqu'on démolira le château, l'entrepreneur accrochera cet écriteau à la porte du chantier: «Le Public n'entre pas ici.» Un loustic écrivit au-dessous ces deux mots qui résument un siècle d'Histoire: «Si! Quelquefois!»

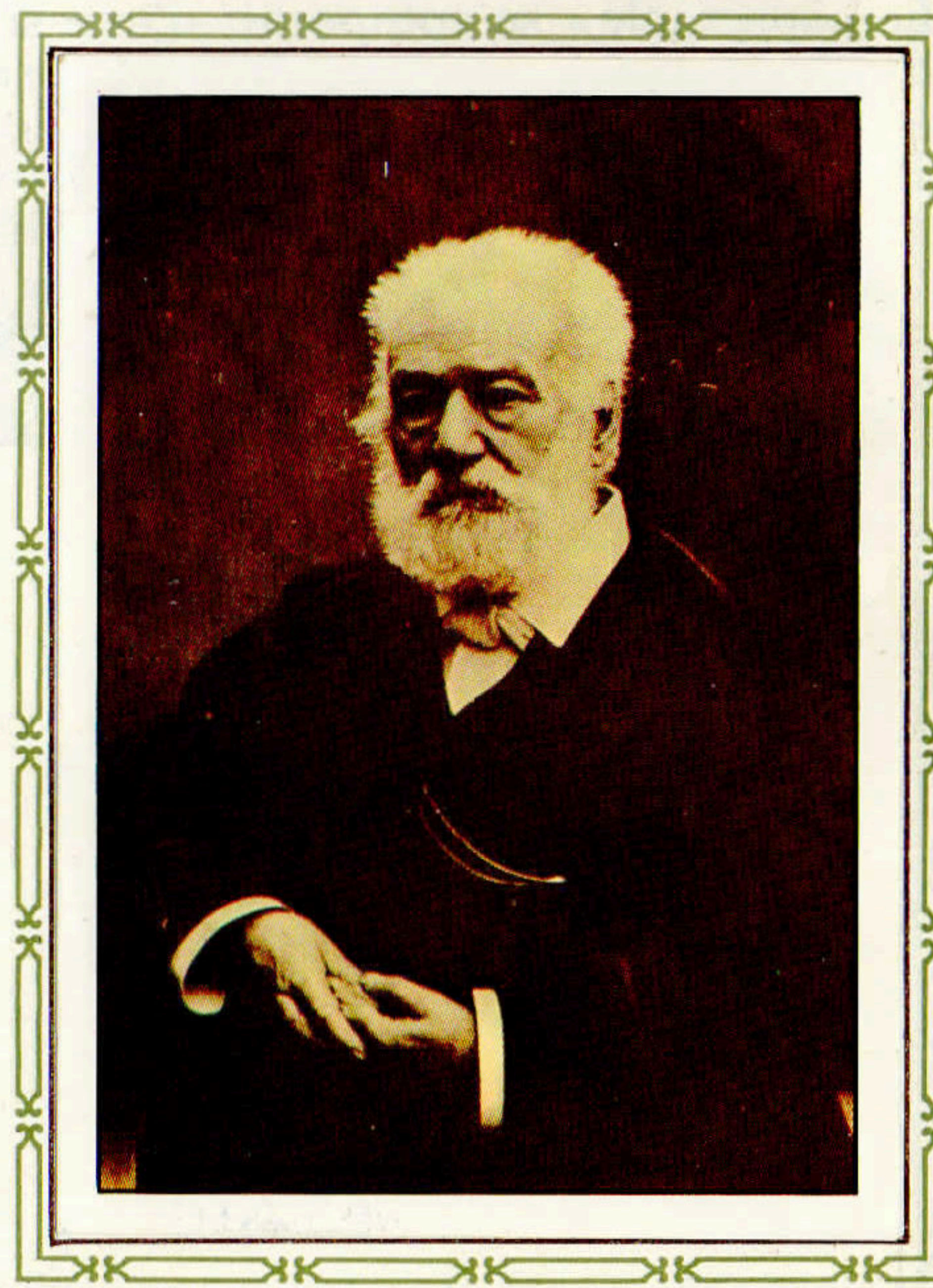
325 - A la fin du siècle dernier, on commandait un «bain à domicile». A l'époque du président Loubet, un statisticien avait affirmé que sur 100 personnes, 2 seulement utilisaient régulièrement la baignoire, 18 se trempaient les pieds quand ils changeaient de chaussettes, 52 se lavaient les pieds deux fois par hiver, la figure et les mains tous les samedis, le cuir chevelu jamais. Enfin 24 ne se lavaient rien du tout.



326 - Le premier voyage en voiture: Paris-Lyon, avec le phaéton à vapeur et à 3 roues conçu par Serpollet. Ce phaéton pesait 500 kgs au départ; il en pèsait 700 à l'arrivée: sur la route il perdit tant de pièces qu'à chaque village, avec l'aide du serrurier et du maréchal-ferrant, Serpollet et son ami Archteacom durent en fabriquer de nouvelles. Le voyage dura dix jours.



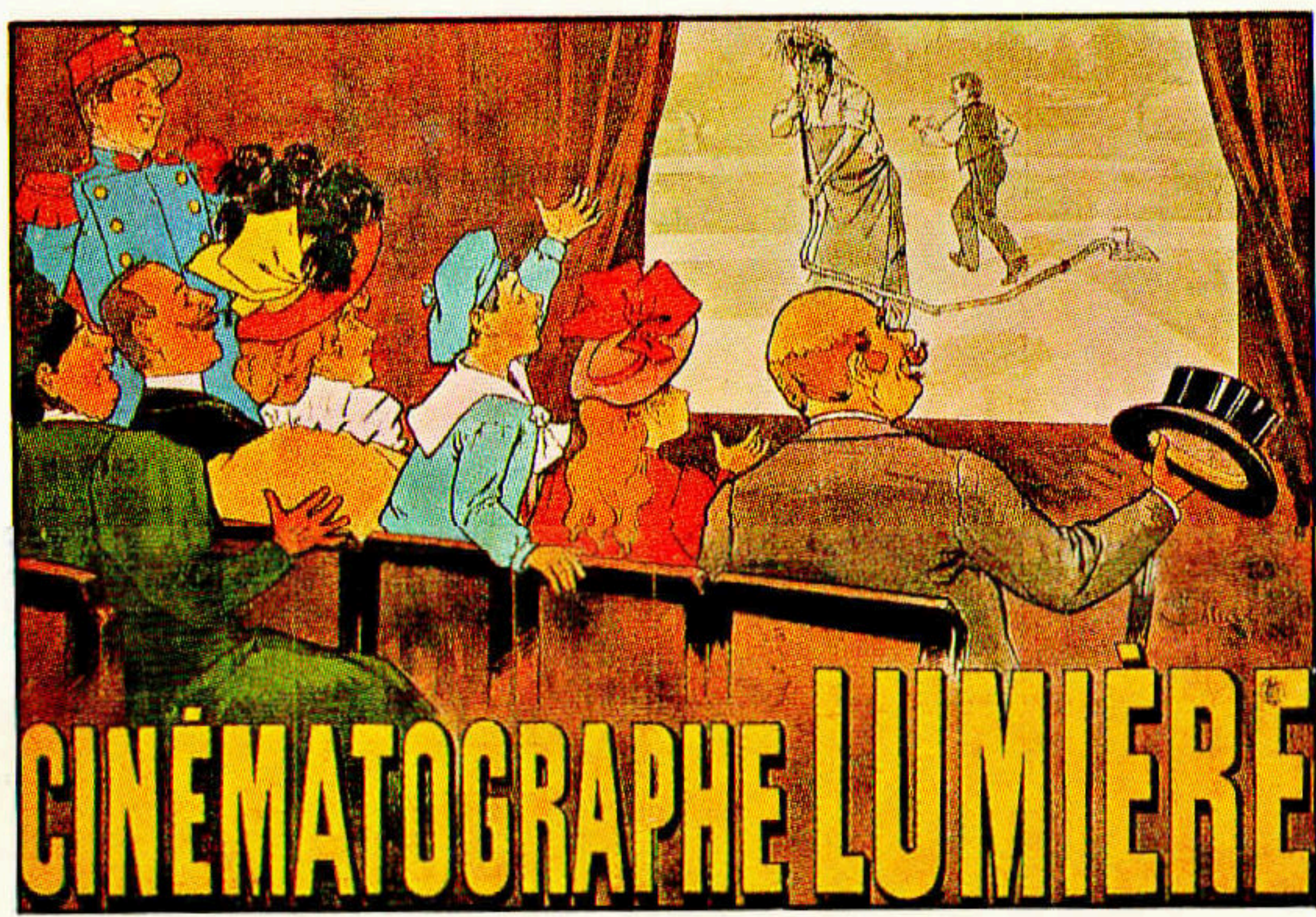
327 - 7 mai 1889: la construction de la tour Eiffel est terminée. Les artistes signèrent ce manifeste: «Nous voulons protester de toutes nos forces, au nom du goût français méconnu... contre l'érection en plein coeur de notre capitale de l'inutile et monstrueuse tour Eiffel, que la malignité publique, souvent empreinte de bon sens, a déjà baptisée du nom de *Tour de Babel*.»



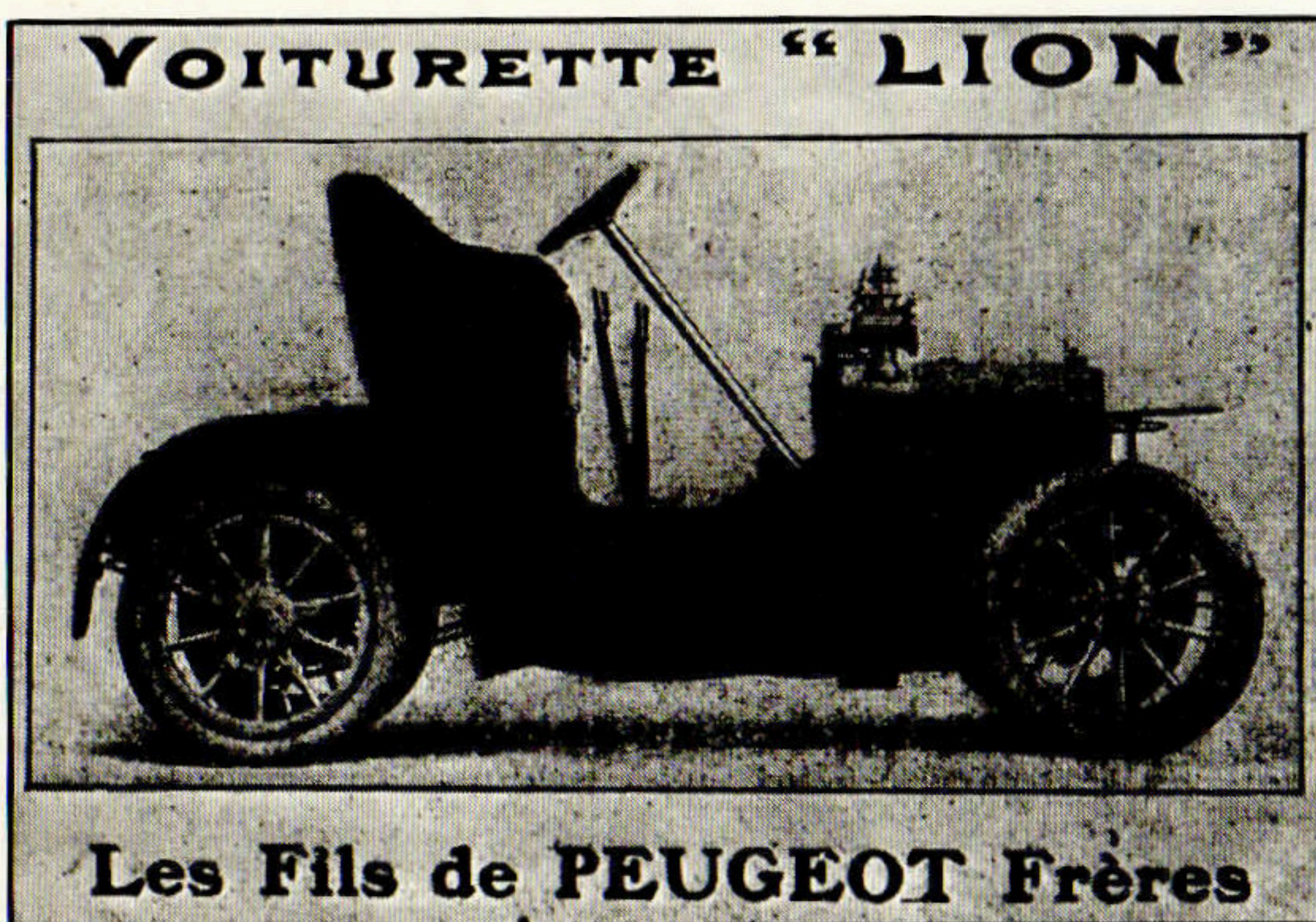
328 - Dernière photographie de V. Hugo, un mois avant sa mort, le 22 mai 1885. Peu de temps auparavant, Paris avait fêté ses 80 ans comme une fête nationale. Un arc de triomphe fut dressé avenue d'Eylau, où il demeurait, et 600.000 personnes défilèrent devant sa maison. L'avenue fut rebaptisée à son nom; ses amis purent écrire *A Monsieur Victor Hugo, en son avenue*.



329 - Le général Boulanger faillit devenir le maître de la France. En réalité — il le démontrera — c'est un homme médiocre, mais aux côtés des politiciens combinards, ce ministre de la Guerre aux origines modestes, au teint hâlé, à l'uniforme élégant, à la barbe soyeuse, ce Boulanger au nom bien français est irrésistible. Quelle belle image d'Épinal!



332 - Le 28 décembre 1895, dans le *Salon indien* du *Grand Café* à Paris, avait lieu pour la première fois au monde une représentation cinématographique. Le « spectacle » se composait d'une série de petites bandes parmi lesquelles *l'Arroseur arrosé* et *le Goûter de bébé*. Le public — un public payant... la séance rapporta trente-cinq francs — sortit du sous-sol du *Grand Café* persuadé d'avoir assisté à un spectacle forain. Les spectateurs ne s'imaginaient pas être entrés ce soir-là dans l'histoire du cinéma.



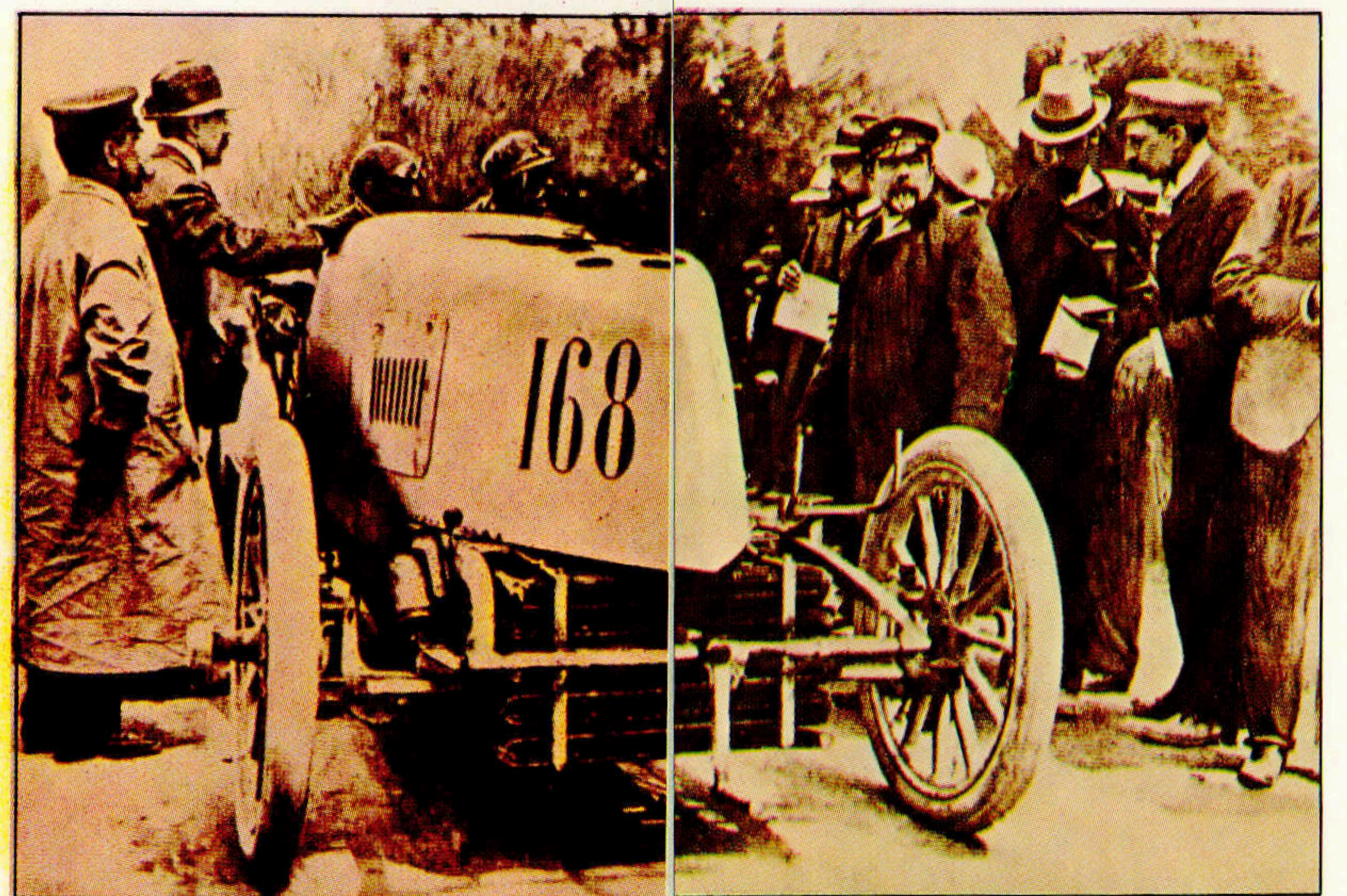
333 - Une « Peugeot » fin de siècle. « Nous avons interrogé ce matin un gentleman automobiliste sur les Champs-Élysées, écrit un journaliste, nous lui avons demandé s'il lui arrivait d'utiliser la quatrième vitesse. Il nous a répondu: 'Je n'use presque jamais de cette dernière vitesse, excepté en plat, et seulement pour trois ou quatre kilomètres. C'est en effet au-dessus de trente kilomètres à l'heure que commence le danger' ».



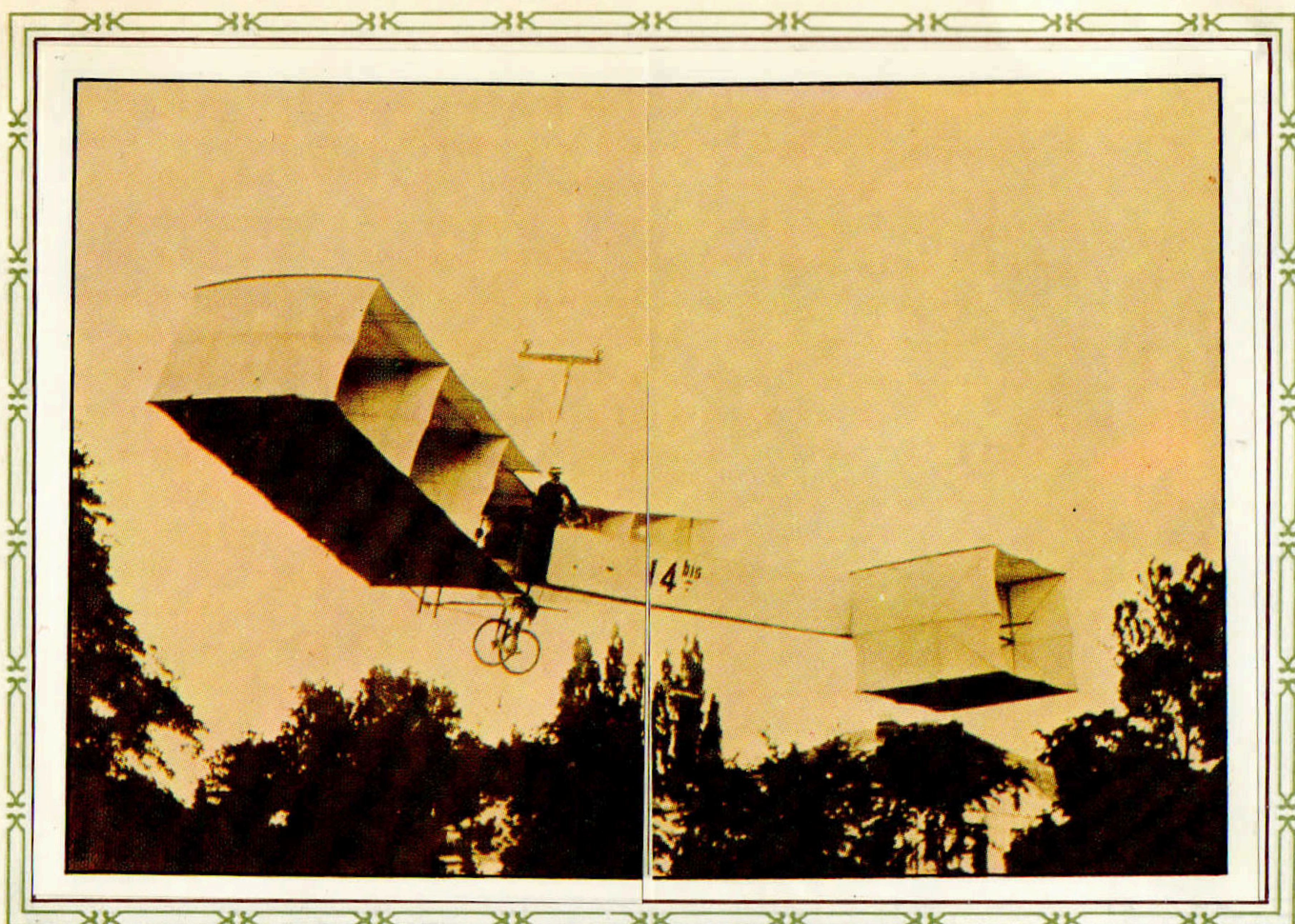
330 - Félix Faure, président de la République, avait la nostalgie du cérémonial versaillais. Son souci de l'étiquette était tel que dans un dîner, il avait trouvé naturel de se faire servir avant la grande-duchesse de Wladimir et, comme celle-ci ne cachait pas sa stupéfaction, Félix Faure avait condescendu à lui expliquer: « C'est l'usage de la Cour de France, Madame. »



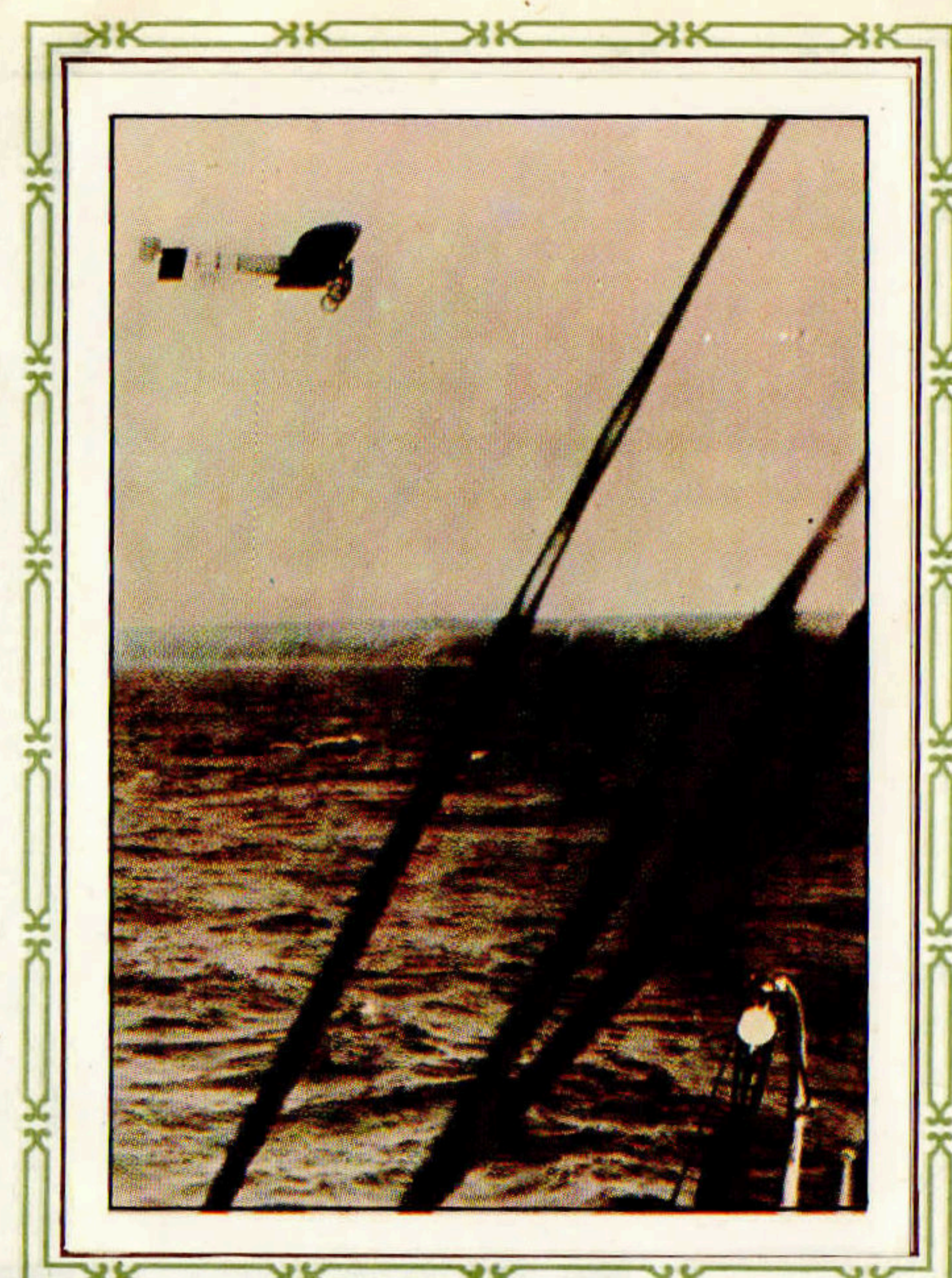
331 - Il faisait froid, ce 5 janvier 1895, le ciel était lourd de neige et, dans la cour de l'Ecole militaire, on vient de dégrader le capitaine Dreyfus. Quatre mille hommes de troupe assistaient à l'affreuse cérémonie. Les badauds trépignaient, lançaient de stridents coups de sifflet et hurlaient: « Mort à Judas! »... alors que Dreyfus était innocent.



334-335 - En 1900, première course automobile Paris-Madrid. Le vainqueur atteindra Bordeaux à une vitesse moyenne supérieure à cent-cinq kilomètres à l'heure — la traversée des villes étant neutralisée — mais il y eut plusieurs morts et de nombreux blessés. Aussi la course fut-elle interrompue à Bordeaux. Cette tragique compétition n'en fut pas moins la première victoire de la route sur le rail... et une victoire française.



336-337 - Le premier vol de Santos-Dumont eut lieu à Bagatelle, le 23 octobre 1906. Le *14 bis*, tel était le nom de l'appareil de Santos-Dumont, ressemblait à une étagère blanche. Il atteignit l'altitude de trois mètres et parcourut ainsi soixante mètres. Le pilote fut porté en triomphe jusqu'à la place de l'Etoile.



338 - Le dimanche 3 juillet 1909, Blériot tente la grande entreprise: la traversée de la Manche... et pourtant il a été blessé à un récent meeting et ne peut marcher qu'en s'appuyant sur une canne. Le *Blériot XI*, muni d'ailes en papier de Chine, vole vers l'Angleterre — nous le voyons ici — et atteint la côte anglaise après un vol de 37 minutes. L'étonnante nouvelle court le monde et est publiée dans toutes les langues: l'Angleterre n'est plus une île...



339 - 28 janvier 1910: point culminant des inondations de Paris. Du Jardin des Plantes aux Invalides, les rues ne sont plus que des affluents. L'eau emprunte les tunnels du métro et devant la gare Saint-Lazare, suivant les reporters du *Matin*, le spectacle est terrifiant. D'énormes masses de pavés disparaissent, avec un bruit mou, dans le sous-sol miné. Aux Champs-Élysées, à vingt mètres des «Chevaux de Marly», un attelage disparaît dans une crevasse...



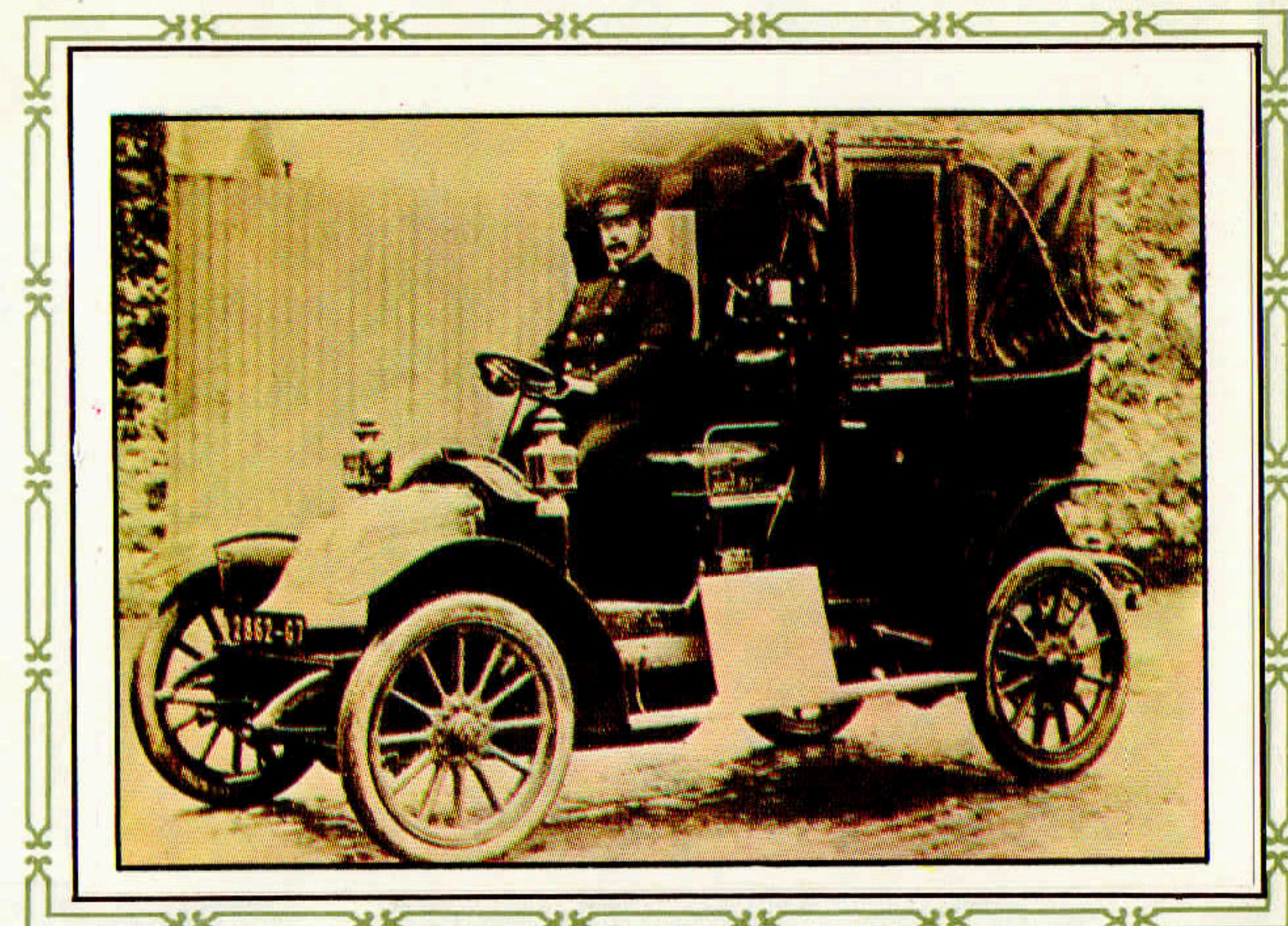
340 - L'attentat qui va balayer tout un monde: à onze heures du matin, le 28 juin 1914, l'archiduc héritier d'Autriche-Hongrie, François-Ferdinand, et son épouse morganatique, la duchesse de Hohenberg, sont abattus à coups de revolver dans les rues de Sarajevo, en Bosnie, par un étudiant nationaliste serbe, Gavrielo Prinzip.



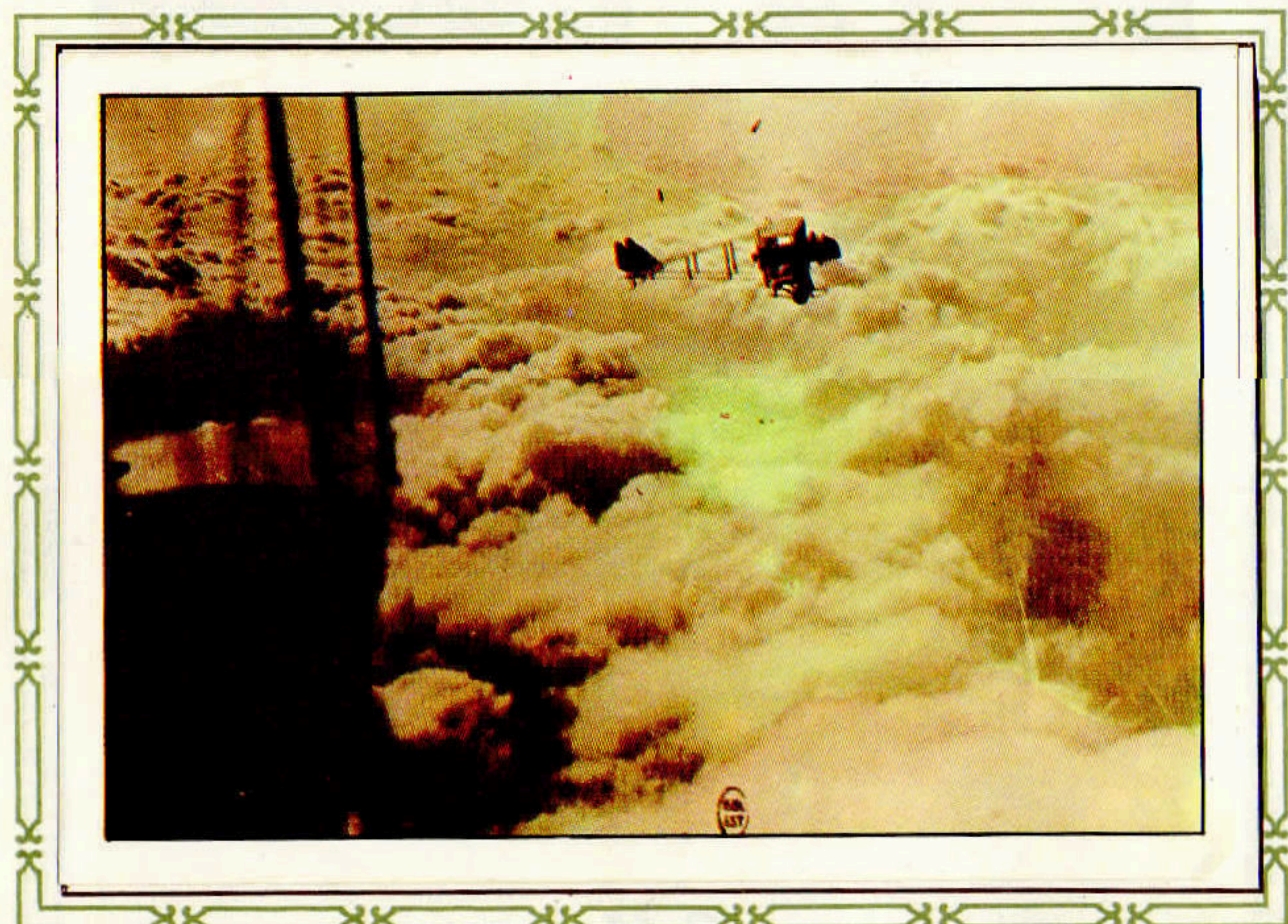
341-342 - Nouveau départ à la gare de l'Est. C'est la mobilisation. A l'angoisse du premier moment succède un enthousiasme débordant. Lorsque les premiers régiments arrivent à la gare, la foule hurle: «Rapportez la moustache de Guillaume!» Pour beaucoup, c'est enfin la revanche! On va laver la honte de Sedan! On va reprendre l'Alsace et la Lorraine!



343-344 - Il fut question au début du conflit de supprimer les couleurs voyantes des soldats, ce pantalon rouge qui allait constituer une cible idéale. « Eliminer le pantalon rouge, s'exclamait Etienne, ancien ministre de la Guerre, jamais! Le pantalon rouge, c'est la France! » Quant aux cavaliers, ils dataient d'un autre âge. Certains dragons chargeaient avec une lance en bambou ou en acier creux, les hussards arboraient fièrement leur tenue bleu ciel et leur pantalon garance, et les Saint-Cyriens leur casoar et leurs gants blancs.



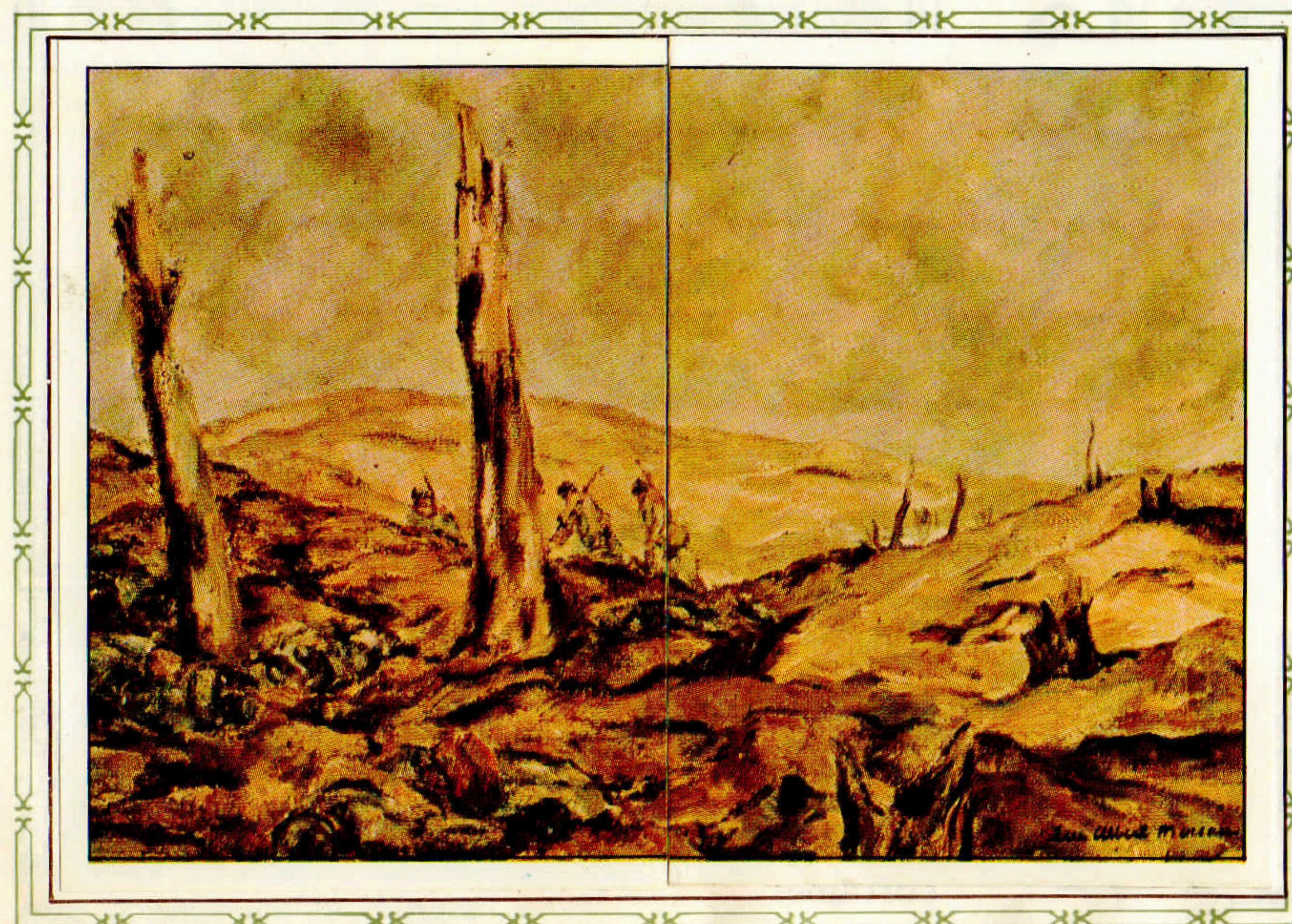
345 - Au début du mois de septembre, les choses vont mal. Les Allemands approchent de Paris et le général Galliéni, en sa qualité de commandant du camp retranché de la capitale, fait réquisitionner tous les taxis disponibles et transporte une division entière à Nanteuil-le-Haudoin. Le plan réussira, la contre-offensive menée par Joffre forcera von Kluck à repasser la Marne. Paris était sauvé!



346 - La « Guerre des Ailes ». Voici un « Bréguet » en 1916. Tout au début de la guerre, le lieutenant français Mazier interrogeait l'équipage d'un « aéroplane » allemand capturé: « Avez-vous des armes à bord de votre avion? » — « Oh! Herr Offizier! L'aviation, c'est déjà bien assez dangereux comme ça. S'il fallait encore emporter des fusils! »

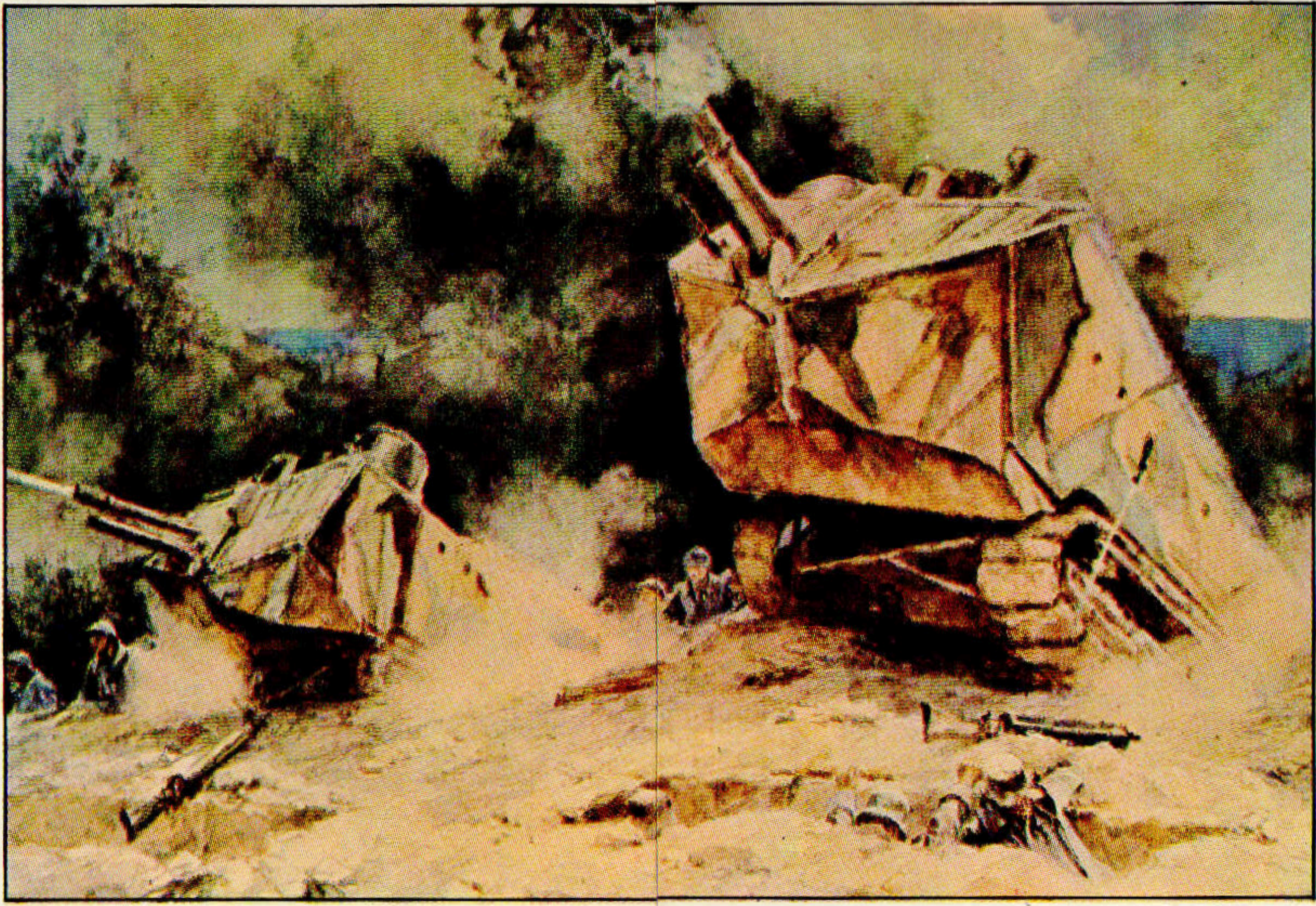


347 - Par la Voie Sacrée de Bar-le-Duc à Verdun, les colonnes de camions se succèdent. C'est le général Pétain qui a organisé cette véritable *noria* de camions, une chaîne montante et descendante qui fonctionne nuit et jour. L'ennemi enlèvera le fort de Vaux et les ultimes positions qui protègent Verdun, mais n'ira pas plus loin.

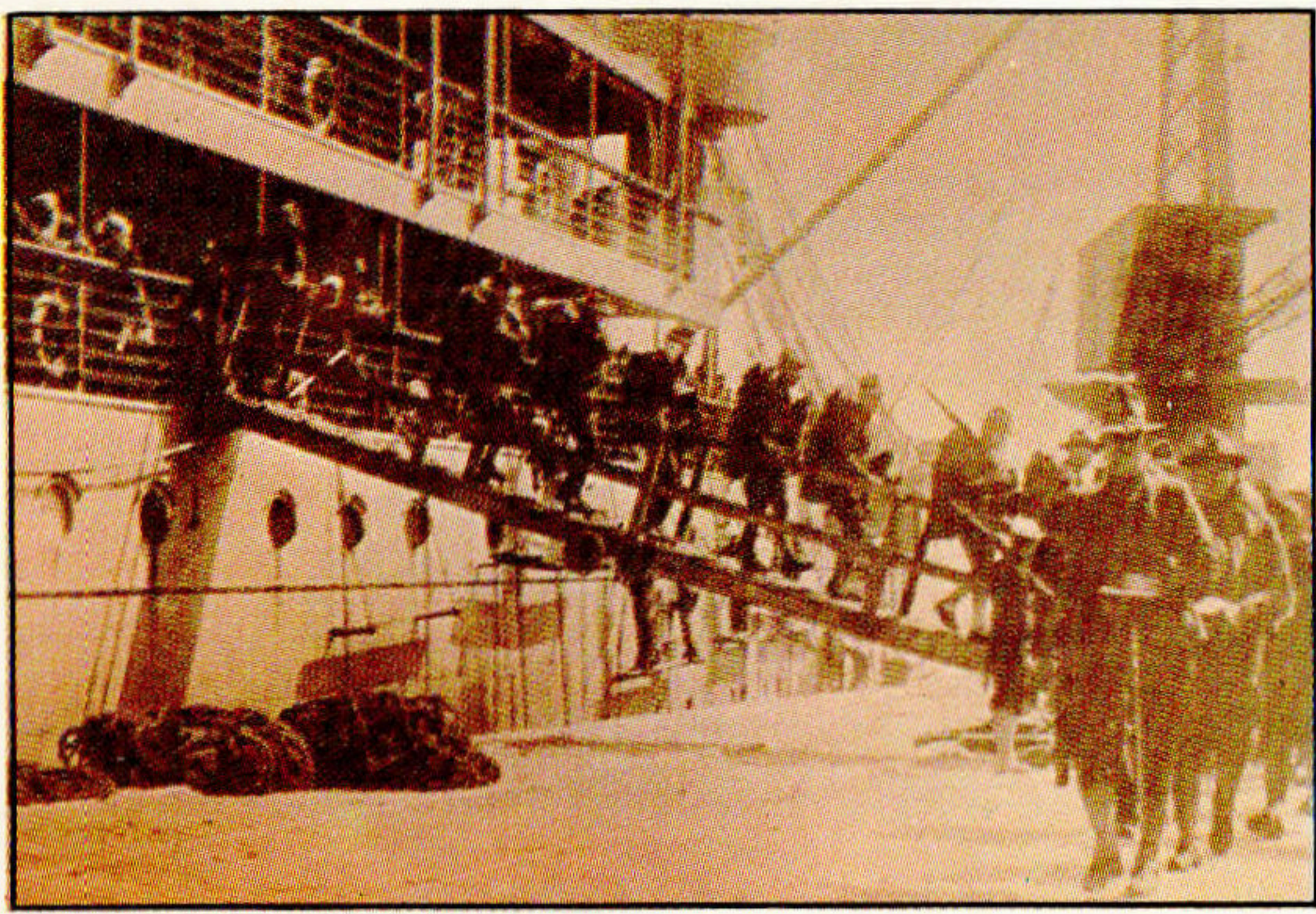


348-349 - La terrible guerre des tranchées. Durant quatre années, les hommes — on les appelle des *poilus* — vont s'enterrer dans ces boyaux qu'ils ont creusés et d'où ils s'élancent vers l'ennemi.

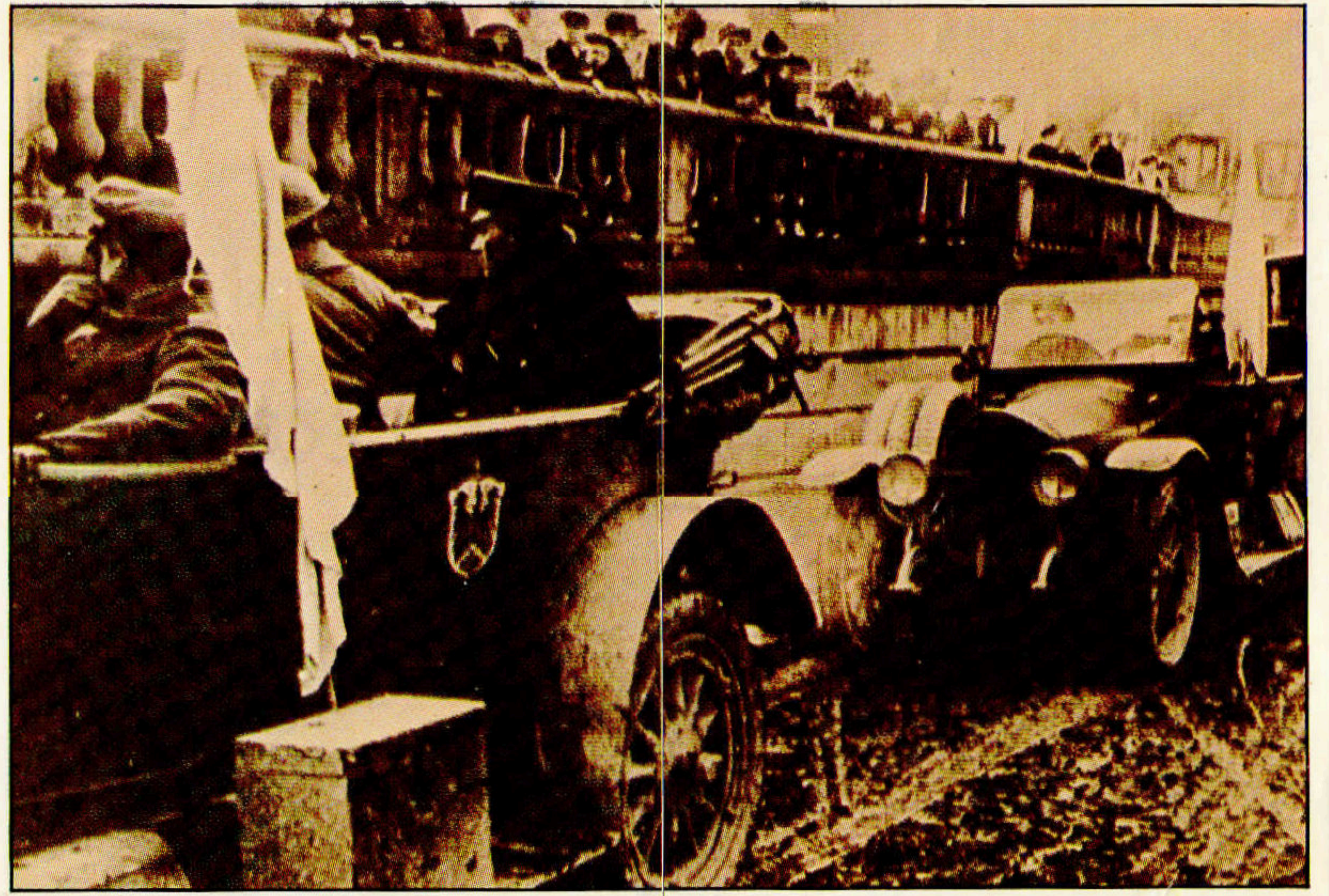




350-351 - Les premiers tanks qui apparurent sur le champ de bataille furent anglais. Peu après, les chars d'assaut français — les Schneider — font leur apparition sur le front à Berry-au-Bac, le 16 avril 1917. Puis ce fut au tour, le 5 mai, des Saint-Chamond et, enfin, sera mis au point avec le général Estienne et Louis Renault, le fameux FT-17 armé soit d'un canon de 37, soit d'une mitrailleuse.



352 - Le 13 juin 1917, les premiers contingents américains, commandés par le général Pershing, arrivent en France. Ils partiront immédiatement en ligne. Au mois de septembre 1918, treize divisions américaines et quatre divisions coloniales françaises parviendront à réduire la poche de Saint-Mihiel, occupée par les Allemands depuis septembre 1914.

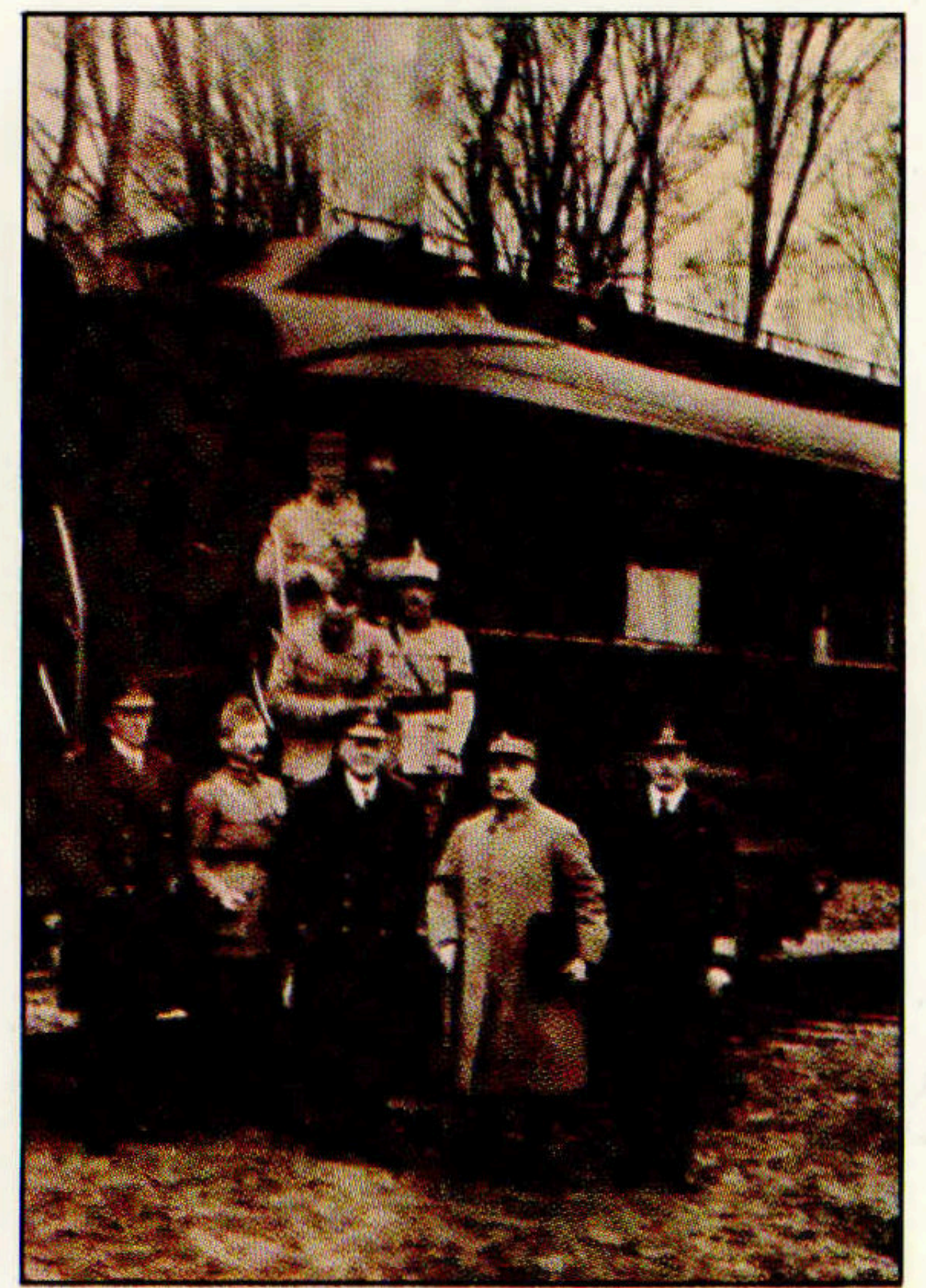


353-354 - Les plénipotentiaires allemands, drapeaux blancs aux portières, franchissent les lignes pour demander l'armistice. A leur tête Mathias Erzberger, qui est l'homme de cette phrase qui le poursuivra jusqu'à ce jour de 1921 où il sera assassiné: « Il ne faut pas s'inquiéter de porter atteinte au droit des peuples, ni de violer les lois de l'hospitalité. » Ils seront dirigés vers Compiègne, où les attend le maréchal Foch, qui leur dictera les conditions de l'armistice.



355 - Le cessez-le-feu. Le lieutenant Boneval, qui se trouvait au bord de la Meuse, m'a conté avoir vu, quelques instants avant onze heures, le capitaine de sa compagnie, tapi dans un trou d'obus, siffler tout doucement au clairon qui se tenait près de lui les notes du « cessez-le-feu » qu'il avait oubliées, ne les ayant pas jouées depuis les manoeuvres de 1911.

356 - Dans le wagon-restaurant du train du maréchal Foch, en forêt de Compiègne, l'armistice vient d'être signé. « Afin de gagner un temps précieux, m'a raconté le général de Nierry, on commença à taper le texte de l'armistice par la fin. » La hâte fut telle que le carbone mal placé reproduisit le texte à l'envers au verso de la feuille.



Le 11 novembre 1918, dans l'après-midi, un jeune élève d'une pension de la vallée de Chevreuse, apprenant la signature de l'armistice, sautait le mur et partait pour Paris. C'était mon ami Georges Clémenceau, le petit-fils du « Tigre ». Arrivé rue Saint-Dominique, il apprit que son grand-père dînait au Grand-Hôtel. « Au Grand-Hôtel, m'a-t-il conté, on m'indiqua un salon donnant sur la place où se trouvait mon grand-père. J'entrai. Il me tournait le dos et regardait par l'entrebâillement d'un rideau la foule ivre d'enthousiasme qui chantait, pleurait, criait sa joie de voir le cauchemar terminé. Au bruit que je fis en pénétrant dans le salon, il se retourna.

De ses yeux coulaient de grosses larmes. C'était la première fois que je voyais pleurer mon grand-père. Il m'ouvrit les bras, m'embrassa, puis me demanda de son ton inimitable :

— Qu'est-ce que tu fiches ici ?

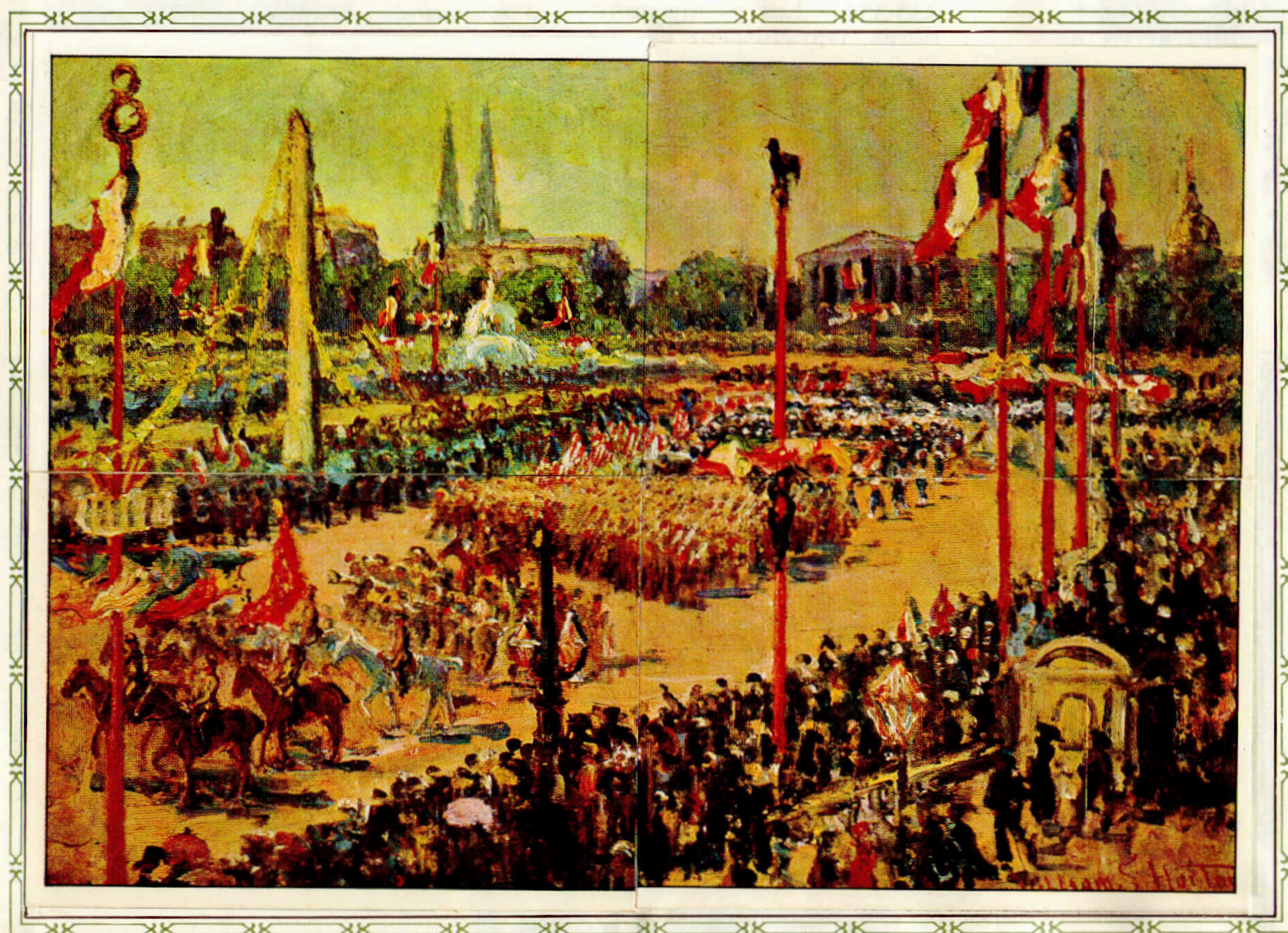
Tandis que je lui contais mon escapade, je vis son visage se rembrunir.

— Un jour comme aujourd'hui, grand-père...

Il ne m'écoutait plus, prit le téléphone et demanda le directeur de ma pension. Quand il l'eut à l'appareil, je l'entendis dire :

— Mon petit-fils est ici, je le garde ce soir avec moi, mais vous me le collerez dimanche prochain...

Et c'est appuyé sur l'épaule de son petit-fils que, quelques instants plus tard, le Tigre écouta Marthe Chénal, drapée de tricolore, chanter la Marseillaise sur les marches de l'Opéra.



357/360 - Le 14 juillet 1919, c'est l'inoubliable défilé de la Victoire, de l'Arc de Triomphe à la Concorde. Le maréchal Foch est en tête des armées alliées, tandis que le maréchal Pétain précède l'armée française. La plus sanglante tuerie de l'Histoire est achevée.



(Suite de la page 2 de couverture)

INDEX DES ILLUSTRATIONS

N° 121: « Arrestation du pape Pie VII, le 6 juillet 1809 ». Gravure de Pinelli. Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale. Document Groupe Presses de la Cité.

N° 122: « Divorce de Napoléon, le 30 novembre 1809 ». Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale. Photo B.N.

N° 123/126: « Cortège triomphal de l'empereur et de Marie-Louise à travers les jardins des Tuileries ». Musée de Versailles. Photothèque Plon-Perrin.

N° 127: « L'impératrice Marie-Louise et le roi de Rome », par Gérard. Musée de Versailles. Photothèque Plon-Perrin. Cliché des Musées Nationaux, Paris.

N° 128-129: « Napoléon reçoit à Erfurt le baron de Vincent, ambassadeur extraordinaire de l'empereur d'Autriche, octobre 1808 », par N.-L. Gosse. Musée de Versailles. Cliché des Musées Nationaux, Paris.

N° 130/133: « Bataille de Smolensk ». Musée de l'Armée, Paris. Photo Bulloz.

N° 134-135: « Bataille de la Moskova, le 7 septembre 1812 », par le baron Lejeune. Musée de Versailles. Photothèque Plon-Perrin. Cliché J. Da Cunha.

N° 136-137: « Incendie de la ville de Moscou en septembre 1812 ». Gravure de Gille, d'après Nottow. Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nat. Photo Lauros-Giraudon.

N° 138: « La campagne de Russie ». Photothèque Edizioni Panini, Modène.

N° 139/142: « La Bérésina ». Aquarelle anonyme. Musée de l'Armée, Paris. Photo Bulloz.

N° 143-144: « Campagne de Russie ». Gravure anglaise, début XIXe siècle. Bibl. polonaise, Paris. Photo J.-L. Charmet.

N° 145-146: « Le soir de Champaubert », par Charlet. Musée de la Légion d'Honneur, Paris. Photo Giraudon.

N° 147: « Le petit roi de Rome priant Dieu pour son père et pour la France ». Gravure. Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nat. Document Groupe Presses de la Cité.

N° 148-149: « Napoléon à Arcis-sur-Aube ». Imagerie Georgin à Epinal. Musée Carnavalet. Photo J.-L. Charmet.

N° 150-151: « Portrait de Talleyrand », par Prud'hon. Musée Carnavalet. Photothèque Plon-Perrin. Photo J. Da Cunha.

N° 152-153: « Adieux de Napoléon à la Garde impériale à Fontainebleau, 20 avril 1814 », par H. Vernet. Musée de Versailles. Photothèque Plon-Perrin. Photo J. Da Cunha.

N° 154: « Le général Daumesnil au château de Vincennes en 1814 », par G. Melingue. Photothèque Groupe Presses de la Cité. Photo Braun-Clément.

N° 155-156: « Arrivée de Louis XVIII à Calais le 24 avril 1814 », par Goubaud. Musée de Versailles. Cliché des Musées Nationaux, Paris.

N° 157/160: « Les cosaques campent aux Champs-Élysées, 1814 », par J. Naulet. Collection particulière. Documentation Ader, Picard, Tajan. Photo J.-L. Charmet.

N° 161: « Le Congrès de Vienne ». Photothèque Edizioni Panini, Modène.

N° 162: « Napoléon part de l'île d'Elbe pour revenir en France (1er mars 1815) », par Beaume. Musée de Versailles (en dépôt au Musée Naval et Napoléonien du fort d'Antibes). Photo Gérard Cron.

N° 163-164: « Napoléon à Lafayette, près de Grenoble ». Photo Bulloz.

N° 165/168: « Louis XVIII quittant les Tuileries dans la nuit du 20 mars 1815 », par Gros. Musée de Versailles. Cliché des Musées Nationaux, Paris.

N° 169: « Fuite de Napoléon à Waterloo ». Estampe de Rugendas. Bibliothèque du Musée de l'Armée, Paris. Photo Bulloz.

N° 170: « La bataille de Waterloo ». Photothèque Edizioni Panini, Modène.

N° 171-172: « Napoléon monte à bord du Belierophon ». Gravure de Bougean. Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale. Document Groupe Presses de la Cité, Paris.

N° 173-174: « Exécution du maréchal Ney (décembre 1815) ». Eau-forte de Couché, d'après Martinet. Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nat. Photo Lauros-Giraudon.

N° 175-176: « Madame de Lavalette habillant son mari avec ses propres vêtements, afin de faciliter son évasion (1815) ». Photo Harlingue-Viollet.

N° 177-178: « Monsieur, comte d'Artois, futur Charles X », par H. Drouais. Château de Versailles. Photo Lauros-Giraudon.

N° 179/182: « Le radeau de la Méduse », par Géricault. Musée du Louvre. Cliché des Musées Nationaux, Paris.

N° 183: « Assassinat du duc de Berry ». Gravure anonyme. Musée Carnavalet, Paris. Photo Lauros-Giraudon.

N° 184: « Naissance de S.A.R. le duc de Bordeaux ». Toulouse, collection Paul Dupuy. Photo Lauros-Giraudon.

N° 185/188: « Obsèques de Napoléon 1er à Sainte-Hélène le 5 mai 1821 ». Dessin de Rugendas. Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale. Photothèque Plon-Perrin. Photo B.N.

N° 189-190: « Après la victoire du Trocadéro, le duc d'Angoulême vient rendre hommage à Louis XVIII », par Ducis. Musée de Versailles. Photothèque Plon-Perrin. Photo J. Da Cunha.

N° 191-192: « Derniers moments de Sa Majesté Louis XVIII, roi de France ». Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale. Photo Lauros-Giraudon.

N° 193/195: « Le sacre de Charles X ». Musée de Reims. Photothèque Plon-Perrin. Photo du Musée.

N° 196: « Charles X en costume du sacre », par Gérard. Château de Versailles. Cliché des Musées Nationaux, Paris.

N° 197: « Revue par Charles X du camp de St-Léonard, à Reims, après le sacre », par Gros. Château de Versailles. Cliché des Musées Nationaux, Paris.

N° 198: « Prise de Fort-l'Empereur en 1830 », par Siméon Fort. Château de Versailles. Photothèque Plon-Perrin. Photo J. Da Cunha.

N° 199-200: « Prise de l'Hôtel-de-Ville le 28 juillet 1830: le pont d'Arcole », par Bourgeois. Château de Versailles. Cliché des Musées Nationaux, Paris.

N° 201/204: « Une barricade le 1er août 1830 ». Dessin anonyme du XIXe siècle. Musée Carnavalet. Photo Bulloz.

N° 205-206: « Le château de Rambouillet ». Gravure de J. Van Marcke, d'après J.-F. Robert. Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale. Photo J.-L. Charmet.

N° 207-208: « Départ de Louis-Philippe pour l'Hôtel-de-Ville », par H. Vernet. Château de Versailles. Photo Lauros-Giraudon.

N° 209-210: « Accolade du duc d'Orléans et du général La Fayette, juillet 1830 ». Lithographie de Fonroque. Musée Carnavalet. Photo Lauros-Giraudon.

N° 211: « Les derniers moments du duc de Reichstadt ». Gravure autrichienne. Photothèque Groupe Presses de la Cité.

N° 212: « Le roi Louis-Philippe », par Winterhalter. Château d'Amboise. Photothèque Plon-Perrin.

N° 213/215: « Révolte des canuts de Lyon; le 22 novembre 1831, bataille de la place des Bernardines ». Lithographie. Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale. Photo Lauros-Giraudon.

N° 216-217: « Arrestation de Marie-Caroline, duchesse de Berry ». Lithographie. Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale. Photothèque Groupe Presses de la Cité.

N° 218: « La place de la Bastille et la Colonne de Juillet ». Document Roger-Viollet, Paris.

N° 219/221: « L'attentat de Fieschi contre Louis-Philippe », par J. Navlet. Collection particulière. Documentation Ader, Picard, Tajan. Photo J.-L. Charmet.

N° 222-223: « Assiette représentant le bateau-catafalque de Napoléon 1er à Paris en 1840 ». Archives départementales de Versailles. Photothèque Groupe Presses de la Cité. Photo J. Da Cunha.

N° 224: « La Colonne de la Grande Armée, à Boulogne-sur-mer ». Photothèque Groupe Presses de la Cité.

N° 225/228: « Prise de la Smalah d'Abd-el-Kader », par H. Vernet. Château de Versailles. Photo Garanger-Giraudon.

N° 229/231: « Départ du train de la ligne Paris-St-Germain-en-Laye ». Gravure du XIXe siècle. Réserve du Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale. Document Groupe Presses de la Cité.

N° 232-233: « Combat du peuple parisien dans les journées des 22, 23 et 24 février 1848 ». Image d'Epinal. Musée Carnavalet. Photo J.-L. Charmet.

N° 234-235: « Le 28 juillet 1830. La Liberté guidant le peuple », par Delacroix. Musée du Louvre. Cliché des Musées Nat., Paris.

N° 236-237: « Après son abdication, le roi Louis-Philippe quitte les Tuileries ». Lithographie. Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale. Photo B.N.-Plon.

N° 238: « Lamartine à l'Hôtel-de-Ville de Paris en février 1848 ». Lithographie. Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nat. Photothèque Groupe Presses de la Cité.

N° 239: « Le premier timbre-poste français, émis le 1er janvier 1849 ». Collection Musée Postal, Paris.

N° 240-241: « Emeute du 15 mai 1848: invasion de l'Assemblée Nationale ». Musée Carnavalet. Photo J.-L. Charmet.

N° 242: « Le prince Louis-Napoléon Bonaparte en 1848 ». Estampe. Photo Roger-Viollet.

N° 243-244: « Le prince-président Louis-Napoléon passe les troupes en revue ». Lavis d'Eugène Lami. Musée Carnavalet. Phototh. Groupe Presses de la Cité-Bulloz.

N° 245: « Les conjurés avant le coup d'Etat du 2 décembre 1851: Persigny, le général de Saint-Arnaud, Morny et Louis-Napoléon ». Gravure. Photothèque Groupe Presses de la Cité.

N° 246-247: « Coup d'Etat du 2 décembre 1851: arrestation des députés à la mairie du Xe arrondissement ». Gravure de Lami. Phototh. Groupe Presses de la Cité-Bulloz.

N° 248-249: « Emeute sur le boulevard: barricade du faubourg Saint-Antoine ». Gravure. Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale. Photo B.N.

N° 250/253: « Une barricade en décembre 1848. Le député Baudin ». Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale. Photothèque Plon-Perrin. Photo J. Da Cunha.

N° 254/257: « Entrée solennelle du Prince-Président à Paris le 17 octobre 1852 », par Larivière. Château de Versailles. Photothèque Plon-Perrin. Cliché des Musées Nationaux, Paris.

N° 258/261: « Napoléon III », par A. de Dreux. Musée de l'Armée. Photothèque Plon-Perrin. Photo J.-L. Charmet.

N° 262-263: « L'impératrice Eugénie », par Dubufe. Château de Versailles. Photothèque Plon-Perrin. Cliché des Musées Nat., Paris.

N° 264: « Le timbre-poste « Triquerat », émis en Nouvelle-Calédonie en 1859. Collection Musée Postal, Paris.

N° 265-266: « Arrivée de l'armée française en Turquie ». Image d'Epinal. Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale. Photothèque Plon-Perrin. Photo J. Da Cunha.

N° 267-268: « L'assaut par Mac-Mahon de la courtine de Malakoff », par A. Yvon. Château de Versailles. Photothèque Plon-Perrin. Cliché des Musées Nationaux, Paris.

N° 269: « Naissance du prince impérial le 16 mars 1856 ». Lithographie de Moraine. Musée Carnavalet. Photo J.-L. Charmet.

N° 270: « L'attentat d'Orsini contre Napoléon III ». Photothèque Ed. Panini, Modène.

N° 271: « Le Congrès de Paris », par Dubufe. Château de Versailles. Photo Lauros-Giraudon.

N° 272: « Camillo Benso, comte de Cavour ». Photothèque Edizioni Panini, Modène.

N° 273-274: « Départ de l'empereur des Français pour l'armée d'Italie le 12 mai 1859 », par Raunheim. Musée Carnavalet. Photo J.-L. Charmet.

N° 275: « La bataille de Magenta, le 4 juin 1859 ». Photothèque Edizioni Panini, Modène.

N° 276: « Entrée de Napoléon III et de Victor-Emanuel II à Milan ». Photothèque Edizioni Panini, Modène.

N° 277: « La bataille de Solferino, le 24 juin 1859 ». Photothèque Ed. Panini, Modène.

N° 278: « Napoléon III et François-Joseph à Villafranca ». Photothèque Edizioni Panini, Modène.

N° 279-280: « Souper donné aux Tuileries à l'occasion de l'exposition de 1867 », par H. Baron. Musée de Compiègne. Photothèque Groupe Presses de la Cité. Photo J. Da Cunha.

N° 281: « Napoléon III et l'impératrice reçoivent la délégation savoisienne aux Tuileries le 21 mars 1860 ». Gravure, Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale. Photothèque Groupe Presses de la Cité.

N° 282: « Rattachement de Nice à la France, 1860; les habitants de la campagne et de la ville de Nice se rendent au scrutin ». Dessin de Zrachet. Photo Harlingue-Viollet.

N° 283-284: « Rattachement de Nice à la France: Napoléon III reçoit les clés de la ville sur la place Napoléon ». Croquis de Mercier. Photo Harlingue-Viollet.

N° 285-286: « Siège de Puebla et prise du fort San Xavier, le 29 mars 1863 », par J.A. Beauce. Château de Versailles. Photothèque Plon-Perrin. Photo J. Da Cunha.

N° 287/289: « Attentat contre le tsar Alexandre II après la revue de Longchamp, le 6 juin 1867 ». Image d'Epinal. Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale. Photo J.-L. Charmet.

N° 290-291: « Inauguration de l'Opéra de Paris en 1875 », par Detaille. Château de Versailles. Photo Lauros-Giraudon.

N° 292: « Entrée des troupes françaises à Rome, le 30 octobre 1867 ». Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale. Photo J.-L. Charmet.

N° 293: « Henri Rochefort. Photo d'époque. Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nat. Photothèque Groupe Presses de la Cité.

N° 294: « Napoléon III en 1865. Photo d'époque. Réserve du Cabinet des Estampes. Bibliothèque Nationale. Photothèque Groupe Presses de la Cité.

N° 295: « Le prince impérial Louis-Napoléon à l'âge de 14 ans ». Collection particulière. Photothèque Groupe Presses de la Cité.

N° 296-297: « Le serment des braves ». Imagerie Pellerin à Epinal. Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale. Photothèque Plon-Perrin. Photo J. Da Cunha.

N° 298-299: « Guerre de 1870: à la gare de l'Est, à Paris, départ des troupes pour la frontière, en juillet 1870 ». Dessin extrait du « Monde illustré ». Photothèque Groupe Presses de la Cité.

N° 300-301: « La charge des cuirassiers français à Reichshoffen, 8 août 1870 ». Lithographie de Gastiaux. Musée Carnavalet. Photo J.-L. Charmet.

N° 302-303: « Bataille de Sedan, le 31 août 1870 ». Imagerie de Didion. Musée Carnavalet. Photo Bulloz.

N° 304: « Napoléon III se rend à l'empereur Guillaume ». Photothèque Groupe Presses de la Cité.

N° 305-306: « Le palais du Corps législatif après la dernière séance, le 4 septembre 1870 », par J. Guiaud. Musée Carnavalet. Photo Lauros-Giraudon.

N° 307/310: « Siège et bombardement de Paris par les Prussiens ». Image d'Epinal. Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale. Photo Bulloz.

N° 311-312: « Siège de Paris, 1870: abattage de l'éléphant du Jardin des Plantes ». Gravure. Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale. Photothèque Groupe Presses de la Cité. Photo B.N.-Plon.

N° 313: « Départ de Gambetta », par J. Guiaud. Musée Carnavalet. Photo Giraudon.

N° 314-315: « Entrée des troupes allemandes dans Paris, le 1er mars 1871 ». Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale. Photothèque Plon-Perrin. Photo B.N.

N° 316: « Proclamation de la Commune à l'Hôtel-de-Ville de Paris, 1871 ». Gravure. Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nat. Photothèque Groupe Presses de la Cité.

N° 317-318: « Incendie du Palais-Royal le 24 mai 1871 ». Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale. Photothèque Plon-Perrin. Photo B.N.

N° 319: « Monsieur Wallon défendant son amendement à la tribune de l'Assemblée Nationale le 30 janvier 1875 ». Collection Viollet. Photo H. Roger-Viollet.

N° 320: « Le comte de Chambord ». Lithographie. Musée Carnavalet. Photo Lauros-Giraudon.

N° 321: « Une des premières automobiles à vapeur construite par Amédée Bollée. Photo d'époque. Coll. Viollet. Photo Roger-Viollet.

N° 322-323: « Mort du Prince Impérial à Ulandi, au Zoulouland, en 1879 ». Document Radio Times Hulton Picture Library, Londres.

N° 324: « Ruines du palais des Tuileries après la Commune (1871) », par Meissonnier. Document Groupe Presses de la Cité.

N° 325: « Scène tirée de la revue « Les Lorettes » (XIXe siècle), par Gavarni. Bibliothèque Nationale. Photo J.-L. Charmet.

N° 326: « Voiture Serpollet, 1890. Photo d'époque. Bibl. Nat. Groupe Presses de la Cité.

N° 327: « La tour Eiffel au moment de son achèvement en mars-avril 1889. Photo d'époque. Bibl. Nat. Groupe Presses de la Cité.

N° 328: « La dernière photo de Victor Hugo, prise en avril 1885. Musée Victor Hugo, Paris. Phototh. Groupe Presses de la Cité.

N° 329: « Le général Boulanger ». Photothèque Groupe Presses de la Cité.

N° 330: « Portrait officiel de Félix Faure ». Bibliothèque Nationale. Photo J.-L. Charmet.

N° 331: « La dégradation du capitaine Dreyfus ». Dessin de 1895. Musée Carnavalet. Photothèque Groupe Presses de la Cité.

N° 332: « Affiche pour le cinématographe Lumière: « L'arroseur arrosé ». Collection M. Bonour. Photo Roger-Viollet.

N° 333: « Voiturette « Lion ». Affiche. Photo Roger-Viollet.

N° 334-335: « La course Paris-Madrid: les vainqueurs de Bordeaux, arrivée de M. Gabriel, sur voiture Mors. Photo d'époque. Collection Viollet. Photo Roger-Viollet.

N° 336-337: « Santos-Dumont en vol sur son appareil: le « 14 bis ». Photo d'époque. Musée de l'Air, Paris. Photo du Musée-Plon.

N° 338: « Blériot en vue des falaises de Douvres. Photo d'époque. Musée de l'Air. Photothèque Groupe Presses de la Cité. Photo du Musée.

N° 339: « Inondations de 1910 à Paris. Photo d'époque. Coll. Viollet. Photo Roger-Viollet.

N° 340: « L'attentat de Sarajevo, le 28 juin 1914 ». Photothèque Ediz. Panini, Modène.

N° 341-342: « 13 avril 1915: à Paris, rue Royale, défilé d'un bataillon d'infanterie coloniale partant pour le front; une femme porte le fusil de son mari. Musée de la Guerre, Vincennes. Photothèque Plon-Perrin. Photo Ph. Brossé.

N° 343-344: « La charge en gants blancs: Alain de Fayolles ». Composition inédite de Fabiano. Photo Roger-Viollet.

N° 345: « Taxi de la Marne. Photo d'époque. Photo Harlingue-Viollet.

N° 346: « Pendant la Grande Guerre, un avion Bréguet au-dessus d'une mer de nuages, 1916. Photo d'époque. Bibliothèque Nat. Photothèque Groupe Presses de la Cité.

N° 347: « Verdun: la Voie Sacrée. Photo d'époque. Musée de la Guerre, Vincennes. Photothèque Groupe Presses de la Cité.

N° 348-349: « Une relève », par L.-A. Moreau. Musée National d'art moderne, Paris. Photo Giraudon. A.D.A.G.P., Paris.

N° 350-351: « Chars d'assaut français, 1918 », par F. Flameng. Musée de l'Armée, Paris. Photo Lauros-Giraudon. A.D.A.G.P., Paris.

N° 352: « Débarquement en France des troupes américaines. Photo d'époque. Musée de la Guerre, Vincennes. Photothèque Plon-Perrin. Photo Ph. Brossé.

N° 353-354: « Les plénipotentiaires allemands se rendent auprès des Alliés le 11 novembre 1918. Photo d'époque. Bibliothèque Nationale. Photothèque Groupe Presses de la Cité.

N° 355: « Le clairon de l'armistice: « Cessez le feu! » - novembre 1918. Photo d'époque. Bibliothèque Nationale. Photothèque Groupe de la Cité.

N° 356: « Le wagon de l'armistice au carrefour de Rethondes le 11 novembre 1918. Au premier plan: Foch entouré du général Weygand et des amiraux Hope et Wemyss. Photo d'époque. Photothèque Groupe pressés de la Cité.

N° 357/360: « Défilé du 14 juillet 1919 », par W. Horton. Musée Carnavalet. Photothèque Plon-Perrin. Photo J.-L. Charmet.

Pour votre
bibliothèque
demandez les œuvres de

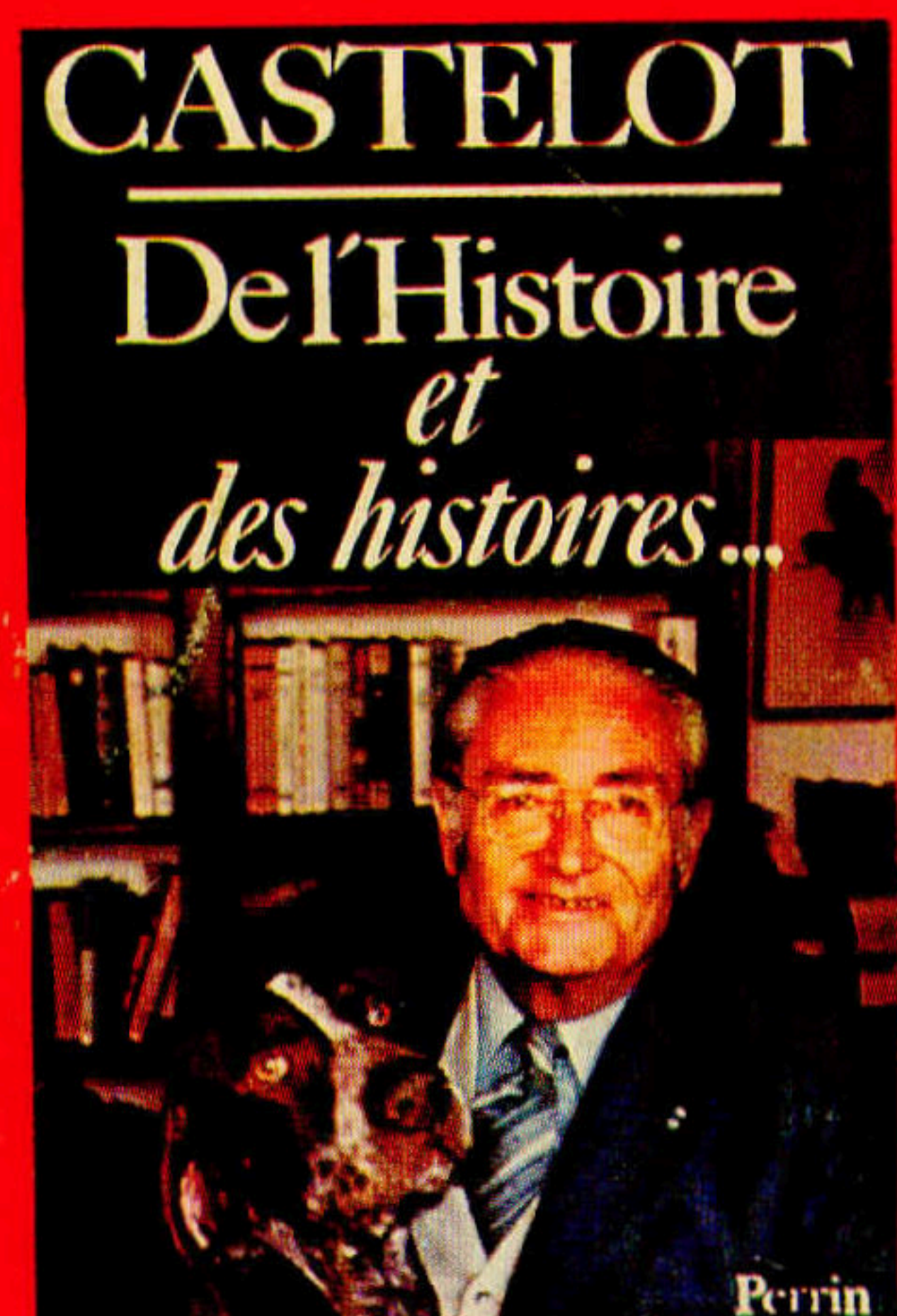
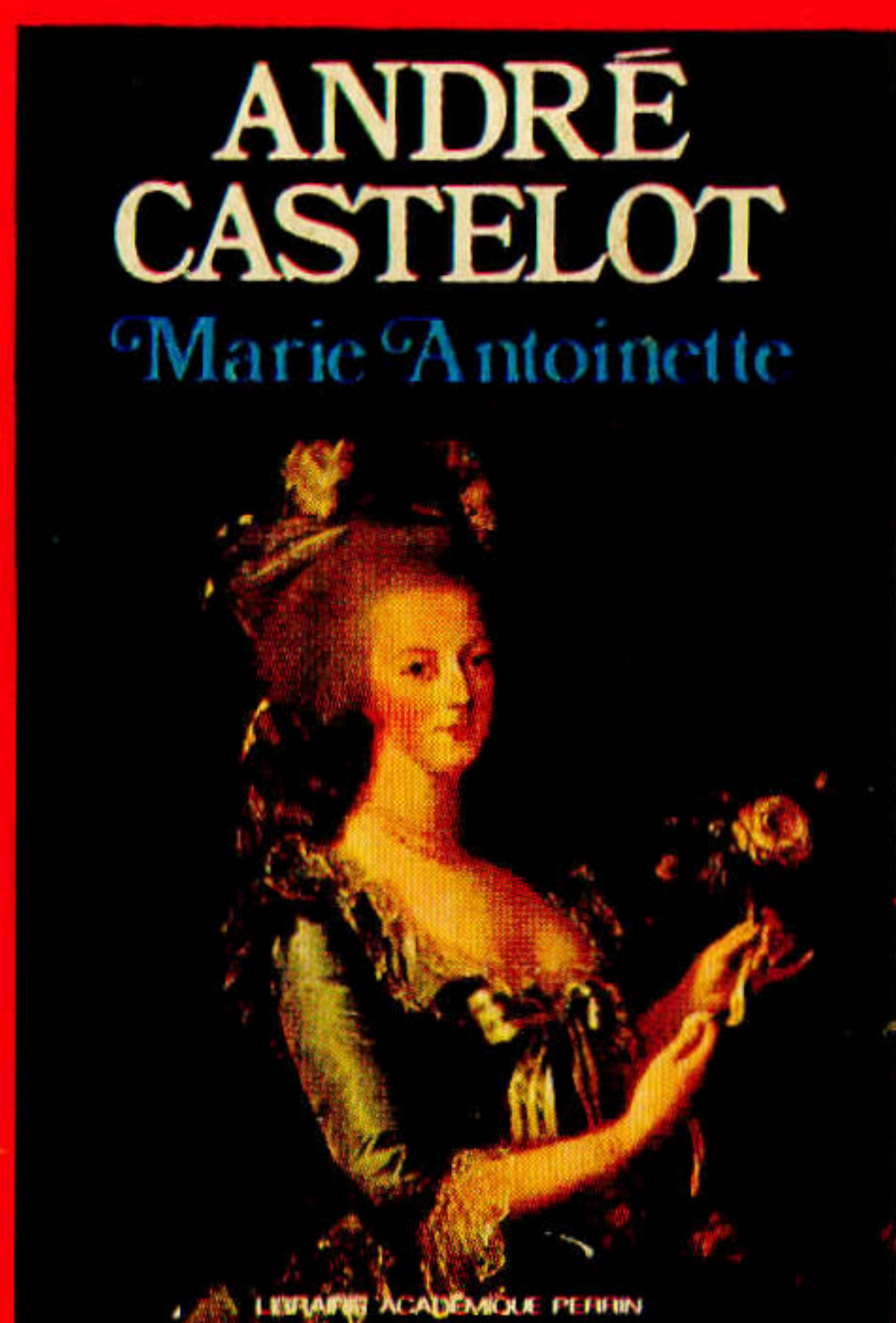
**ANDRÉ
CASTELOT**

à votre libraire



CASTELOT
Bonaparte

CASTELOT
Napoléon



Bonaparte
Napoléon
Joséphine
L'Aiglon
Le drame de
Sainte-Hélène
Napoléon III
2 tomes
La féerie impériale
Marie-Antoinette
Le rendez-vous de
Varennes
Madame Royale
Louis XVII
Le prince rouge
La duchesse de
Berry
Vers l'exil
Maximilien et
Charlotte du
Mexique

De l'Histoire et des
histoires
La belle histoire
des voyages
L'Histoire à table
Le grand siècle de
Paris
Drames et
tragédies de
l'Histoire
Les battements de
cœur de l'Histoire
Destins hors-série
de l'Histoire
Présence de
l'Histoire
Le calendrier de
l'Histoire tome I -
tome II
Ensorcelante
Sarah Bernhardt
Belles et tragiques
amours de
l'Histoire
My Friend
La Fayette, mon
ami Washington
Les grandes
heures des
châteaux et cités
de la Loire

VIENT DE PARAÎTRE:
Talleyrand

LIBRAIRIE ACADEMIQUE PERRIN

DIFFUSEUR
EXCLUSIF
POUR LA FRANCE

FRANCE - IMAGES

Z.I. Secteur D - 06700 Saint-Laurent-du-Var. Dépôt légal 1er Trimestre 1981

2F.